

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

VIVRE L'AVENTURE EN TANT QUE FEMME DANS LA LITTÉRATURE POPULAIRE FRANÇAISE  
DU TOURNANT DU SIÈCLE (XIX<sup>E</sup> – XX<sup>E</sup> SIÈCLES) : DE L'AVENTURIÈRE À L'HÉROÏNE  
D'AVENTURES CHEZ MIE D'AGHONNE, BOUSSENARD ET ZÉVACO

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

STÉPHANIE MCDUFF

JANVIER 2014

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

J'aimerais d'abord remercier l'UQAM et le Département d'études littéraires pour son profil « Pratiques littéraires et culturelles ». J'ai approfondi mes connaissances sur la littérature populaire et j'ai suivi le cours « Roman d'aventures » qui m'a inspirée, dès ma seconde session de baccalauréat, le sujet de mon mémoire.

Plusieurs professeurs m'ont guidée tout au long de mon parcours. Je pense en particulier à Matthieu Letourneau qui est le premier à m'avoir parlé de Friquette sans laquelle ce travail n'aurait pas vu le jour. Il m'a aussi accueillie à Paris où j'ai pu mener des recherches déterminantes pour le reste du mémoire. Martine Delvaux, ma directrice, a toujours été disponible et a su m'aider à remettre mes idées en place. Je pourrais difficilement oublier Guillaume Asselin qui a suggéré, dans le cadre du cours « Roman d'aventures », un travail de mi-session portant sur les aventurières. Il pouvait difficilement se douter qu'il avait alors allumé une passion dont le premier aboutissement se trouve ici.

De nombreuses personnes ont cru en moi et m'ont encouragée à poursuivre mes études. Le CRSH, le FQRSC, l'AUCC, et la Fondation UQAM m'ont aidée financièrement, ce en quoi je leur suis extrêmement redevable.

J'aimerais surtout remercier ma famille et mes amies : mes parents pour leurs encouragements et leur soutien indéfectible, et ma mère, en particulier, pour toutes les lectures de travaux auxquelles elle s'est soumise; Sophie Rioux, pour ses grands sourires, sa joie de vivre et son inconditionnelle amitié; et Marie-Hélène Bruyère, pour la passion pour les études féministes qu'elle m'a transmise et nos agréables séances d'études accompagnées d'une délicieuse tasse de thé.

Je souhaite finalement offrir mes remerciements les plus sincères à Marie-Ève Plamondon qui aura su me rappeler que le sujet de ce mémoire méritait d'être partagé.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	v
INTRODUCTION .....	1
Période, œuvres et ordre des chapitres .....	4
CHAPITRE 1	
L'AVENTURE ET L'AVENTURIER .....	10
1.1. L'aventure à travers ses définitions .....	11
1.2. L'aventure au masculin.....	14
1.3. La sauvagerie de l'aventure .....	18
1.3.1. La disparition du quotidien .....	18
1.3.2. L'initiation à la sauvagerie.....	20
1.4. Conclusion partielle : Des romans contre les femmes.....	24
CHAPITRE 2	
L'AVENTURIÈRE, UNE INQUIÉTANTE INTRIGANTE.....	28
2.1. Le contexte de l'aventurière .....	29
2.1.1. La nature féminine .....	29
2.1.2. Les définitions de l'aventurière.....	33
2.2. L'aventure au féminin.....	36
2.2.1. Les pouvoirs masculins et féminins .....	36
2.2.2. Les facettes de l'aventurière : la menteuse, l'actrice, la prostituée, la criminelle et la femme fatale .....	40
2.2.3. L'inévitable chute et le retour à l'ordre.....	48
2.3. Conclusion partielle .....	50
CHAPITRE 3	
L'HÉROÏNE D'AVENTURES .....	52
3.1. Le caractère subversif de l'héroïne d'aventures .....	53
3.1.1. La littérature populaire et ses variations .....	53

3.1.2.	Un modèle d'émancipation : l'étudiante, la sportive et la voyageuse.....	54
3.1.3.	Les dangers de la masculinisation.....	58
3.1.4.	Le goût pour l'aventure et le voyage.....	59
3.1.5.	Les attributs de l'aventurier au féminin .....	61
3.1.6.	La vengeance féminine.....	65
3.2.	La conformité de l'héroïne d'aventures.....	66
3.2.1.	La beauté, le sérieux et le contrôle des pulsions .....	68
3.2.2.	L'infantilisation malgré un physique désirable .....	69
3.2.3.	L'héroïsme contre l'individualisme .....	71
3.2.4.	La soumission à la Loi et la quête féminine.....	74
3.3.	L'héroïne d'aventures et l'édition .....	78
3.3.1.	Les nouveaux modèles féminins entrent dans la littérature .....	78
3.3.2.	Quelques constantes chez les femmes des romans d'aventures français .....	82
3.4.	Conclusion partielle : Une exception qui confirme la règle .....	88
	CONCLUSION.....	91
	APPENDICE A.....	96
	BIBLIOGRAPHIE .....	102

## RÉSUMÉ

L'objectif de ce mémoire est de comprendre comment des auteurs de littérature populaire française de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ont permis à leurs personnages de vivre l'aventure en tant que *femme*. De fait, les récits qui mentionnent l'aventure mettent en scène des hommes, s'adressent aux hommes et ont toujours semblé destiner l'aventure elle-même... aux hommes. Or, lorsqu'il s'agit d'une femme, l'aventure change de forme selon qu'elle attise des passions profondément féminines ou qu'elle tente d'amalgamer l'aventure féminine à l'aventure aventureuse de l'homme. Il semble alors nécessaire de voir comment les genres sexuels définissent la façon de décrire et de vivre l'aventure quand elle est mise en scène dans des romans fortement influencés par les doxas.

Le premier chapitre s'articule autour de l'aventure au masculin : *Le Tour du monde d'un gamin de Paris* (1879) de Louis Boussenard et *L'héroïne* (1910) de Michel Zévaco permettent de définir les caractéristiques de l'aventurier qui est un individualiste en recherche de liberté, de hasard et de dangers. Initié à un monde d'hommes qui s'oppose au quotidien féminin, le héros se lance dans la sauvagerie de l'aventure où violence et folie se côtoient.

Pourtant, lorsque l'aventure concerne les femmes, l'amour ou la séduction lui sont automatiquement associés et l'habituelle douceur féminine doit être prise en considération. Avec *Les aventurières* (1892) de Justine Mie d'Aghonne, le second chapitre traite des aventurières en tant que femmes dont la nature aurait été pervertie. Biologiquement déterminée, elles vivent différemment la sauvagerie, le hasard et le danger, et font du personnage féminin un être angoissant, dérangeant, insoumis et dangereux pour l'ordre social.

Dans le troisième chapitre, où sont analysés les personnages d'Annaïs de Lespars dans *L'héroïne*, et de Friquette dans *Voyages et aventures de Mlle Friquette* (1897) de Louis Boussenard, l'héroïne est gracieuse et élégante, se laisse désirer par les hommes, promulgue un héroïsme aux fortes valeurs féminines et revendique un besoin de protection. À la fois subversive et conformiste, l'aventure, pour elle, se situe à la croisée des chemins entre celle de l'aventurier et celle de l'aventurière.

Mots clés : aventure, aventurière, aventurier, héroïne, femme, genre, littérature populaire, roman d'aventures français, tournant du siècle (XIX<sup>e</sup>–XX<sup>e</sup> siècles).

## INTRODUCTION

L'aventure... Mystérieuse et hasardeuse, attrayante et effrayante, elle attire dans ses filets l'homme intrépide, volontaire et énergique qui, « fort et maître de ses destinées<sup>1</sup> », brave les conventions sociales et s'élançait, seul, à la découverte de contrées lointaines. Prototype de l'homme viril, l'aventurier apparaît comme l'incarnation de « l'individualisme absolu de la dissidence<sup>2</sup> » puisqu'il prône une vie nomade et rejette les carcans sociaux traditionnels. Or, si ce type de personnage a connu une forte popularité avec l'émergence, au XIX<sup>e</sup> siècle, d'une mystique de l'aventure et d'une littérature d'aventure très appréciée du grand public, qu'en est-il de son homologue féminin?

De fait, il semble improbable, voire inimaginable, qu'une femme se lance dans l'aventure sans subir d'innombrables moqueries et critiques : « "Faites-vous donc tout de suite *capitaines de vaisseau!*" leur disait en se moquant Marguerite Fuller. C'est précisément ce qu'elles ne doivent et ne peuvent pas être<sup>3</sup>. » Advenant le cas où les femmes se lanceraient dans une telle entreprise, elles se frapperaient à un mur d'incompréhension, à un rejet quasi unanime et à une incrédulité dégoûtée. Nées femmes, elles devraient être douces, obéissantes, maternelles, ce que le Code civil entérine légalement. Facilement qualifiées d'aventurières, ce qui n'a rien d'un compliment, celles qui se glissent hors des terrains battus risquent alors d'obtenir une réputation des plus problématiques. Or, toutes les femmes d'aventures ne sont pas condamnées, et certaines sont même très admirées.

Notre projet est de déterminer dans quelle mesure des auteurs français de romans populaires du XIX<sup>e</sup> siècle ont permis à leur personnage de vivre l'aventure en tant que *femme*. Pour ce faire, nous envisageons notre travail sous deux angles : le genre sexuel et la

---

<sup>1</sup> Anne-Marie Thiesse, « Le roman populaire d'aventures : une affaire d'hommes », dans Roger Bellet (dir. publ.), *L'aventure dans la littérature populaire au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Littérature et idéologies », 1985, p. 203.

<sup>2</sup> Sylvain Venayre, *La gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne (1850-1940)*, Paris, Aubier, coll. « Historique », 2002, p. 247.

<sup>3</sup> Chasles Philarète, « Les émancipées », *Encore sur les contemporains, leurs œuvres et leurs mœurs*, Paris, Amyot, 1869, p. 249.

doxa. Nous considérerons, en accord avec les théories matérialistes, dont celles de Colette Guillaumin et de Christine Delphy, que le féminin et le masculin sont des catégories sociales construites :

Lorsque nous parlons de femmes et d'hommes, il s'agit de groupes sociaux qui entretiennent une relation déterminée, et sont constitués au sein même de cette relation par des pratiques spécifiques. Ces pratiques concernent la vie entière de chacun des individus concernés et règlent son existence, de son travail aux lois qui le gouvernent, de ses vêtements au mode de possession des moyens matériels de survie, etc<sup>4</sup>.

Ces catégories sociales sont ce qui constitue le « genre » sexuel, par opposition au sexe biologique : ce dernier n'aurait, en soi, aucune signification hormis celle conférée par le contexte historique et culturel<sup>5</sup>. Dans l'optique de notre étude, le genre est important à envisager puisque l'aventure n'est pas décrite ou vécue de la même façon pour tous les personnages. Ainsi, force est de constater qu'il y a une différence importante entre les aventurières et les aventuriers.

La littérature est influencée par une telle perspective : « En effet, tout texte – qu'il soit d'un homme ou d'une femme – relaie un ou des discours sur le genre et dissémine les valeurs qui lui sont liées<sup>6</sup>. » La littérature populaire, en particulier, se forme entre autres à partir des préjugés, des fantasmes et des obsessions d'une collectivité. Elle s'intègre par conséquent à la doxa qui est :

---

<sup>4</sup> Colette Guillaumin, *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Paris, Côté-femmes, coll. « Recherches », 1992, p. 102.

<sup>5</sup> Christine Delphy, « Préface. Critique de la raison naturelle », *L'Ennemi principal 2. Penser le genre*, Paris, Syllepse, coll. « Nouvelles questions féministes », 2001, p. 26.

<sup>6</sup> Isabelle Boisclair et Lori Saint-Martin, « Féminin/Masculin : jeux et transformations », *Voix et Images*, vol. 32, no 2, 2007, p. 10.

ce qui va de soi, ce qui ne prêche que des convertis, mais des convertis ignorants des fondements de leur croyance; ce qui est impersonnel, mais cependant nécessaire pour pouvoir penser ce qu'on pense et dire ce qu'on a à dire. Cette doxa forme un système malléable où un topos peut "en cacher un autre" de sorte que les faiseurs de paradoxes sont encore retenus dans la doxologie de leur temps<sup>7</sup>.

Plongée dans une réalité sociale et historique propre à une époque, la doxa est du domaine du conventionnel, mais aussi des contradictions. Loin d'être d'une harmonie absolue, elle participe à une hégémonie propre à une période où se jouent des tensions sociales, politiques, religieuses, scientifiques ou artistiques. Elle peut différer selon les milieux sociaux : « Il y a une doxa de haute distinction pour les "aristocrates de l'esprit" comme il y a une doxa-concierge pour le journal à un sou, et encore plus bas, de la doxa pour "pauvres d'esprit"[...]»<sup>8</sup>. Jusqu'à un certain point flexible, la doxa, voire les doxas, diffuse des idées largement partagées qui ne sont pas toujours compatibles.

Dans le cadre de notre étude, il a fallu reconstituer une partie du discours social<sup>9</sup> qui entoure la situation de la gent féminine au tournant du siècle puisque, lorsqu'elle vit l'aventure, la femme qui est mise en scène peut être jugée selon de sévères critères qui font d'elle une détraquée n'ayant pas suivi le modèle féminin traditionnel : elle est alors une aventurière. Or, lorsqu'une femme est plongée dans un roman d'aventures où elle occupe la position de personnage principal ou de partenaire du héros, elle devient une héroïne d'aventures, et elle ressemble à l'émancipée ou aux voyageuses de la Belle époque qui commencent à obtenir une certaine notoriété. Les deux rôles suggèrent une subversion des genres, mais l'échec de l'aventurière et l'insistance mise sur les qualités féminines des héroïnes font que les rôles traditionnels sont toujours respectés.

---

<sup>7</sup> Marc Angenot, 1889. *Un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, coll. « L'Univers des discours », 1989, p. 29.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>9</sup> Nous empruntons la notion de discours social à Marc Angenot.

La séparation onomastique pour les deux types d'aventures féminines était nécessaire : elle permet d'éviter toute confusion et d'aborder à la fois le personnage féminin secondaire et principal. De fait, les mots « aventurier » et « aventurière » ont mis du temps avant de représenter les personnes friandes d'aventures dangereuses. Au féminin, les portraitistes des voyageuses préfèrent « Grandes voyageuses<sup>10</sup> » ou « Illustres voyageuses<sup>11</sup> » au terme « aventurières ». *Adventure* de Jack London, mettant en scène Joan Lackland, une femme, est quant à lui traduit par *L'aventureuse* en 1932 : si le mot, en tant que nom, n'existe pas réellement, il permet à tout le moins de mettre en valeur le caractère aventureux de l'héroïne en évitant le terme « aventurière »<sup>12</sup>, plus péjoratif. Les personnages évoqués au chapitre 2 sont donc nommés « aventurières », et ceux du chapitre 3 sont des « héroïnes d'aventures », ce qui permet à la fois d'évacuer la connotation négative associée à « aventurière » et d'aborder, au féminin, l'aventure masculine.

#### Période, œuvres et ordre des chapitres

Bien qu'elles empruntent plusieurs traits aux voyageuses, aux émancipées et aux sportives, les héroïnes d'aventures sont exclusives aux romans d'aventures. Les aventurières, toutefois, sont plutôt de l'ordre d'un stéréotype et peuvent exister dans n'importe quel type de texte : elles sont dans les revues et les journaux (*La Revue des deux mondes* et *La Presse*), dans les pièces de théâtre (*L'aventurière* (1848) d'Émile Augier), les nouvelles ou les feuilletons (*Une belle aventurière* (1851) de Guinot, « Une aventurière » (1912) dans la série *Ethel King* de Jean Petithuguenin), les ouvrages de portraits (*Reines légitimes, reines d'aventures* d'Emmanuel de Lerne, *Lady Hamilton, une aventurière de haut vol*, de Joseph Turquan et Jules d'Auriac), et les romans en tout genre (*La belle aventurière* (1904) de

---

<sup>10</sup> Marie Dronsart, *Les grandes voyageuses*, Paris, Hachette et Cie, coll. « Bibliothèque des écoles et des familles », 1904, 311 p. La première édition date de 1898.

<sup>11</sup> Richard Cortambert, *Les illustres voyageuses*, Paris, E. Maillet, 1866, 396 p.

<sup>12</sup> Le mot a été réutilisé par Jeanne d'Orliac dans la revue *Je sais tout*, quand elle publie en 1918 une élégie à Isabelle Eberhardt, une voyageuse émérite. Le titre de son texte est « Une grande aventureuse ». Voir *Je sais tout*, no 152, juillet 1918, p. 20-29.

René Massia, *Aventures de trois Parisiennes* (1880) d'Ernest Daudet<sup>13</sup>). Rien n'empêche une aventurière d'apparaître dans un roman d'aventures, mais, dans ce cas, il est fort probable qu'elle occupe le rôle d'une ennemie du héros.

Le choix du corpus s'est finalement porté sur quatre œuvres, soit *Le tour du monde d'un gamin de Paris*<sup>14</sup> (1879) et *Voyages et aventures de Mlle Friquette*<sup>15</sup> (1897) de Louis Bousсенard, *Les aventurières*<sup>16</sup> (1892) de Justine Mie d'Aghonne et *L'héroïne*<sup>17</sup> (1910) de Michel Zévaco. La période choisie pour l'analyse des textes se situe entre 1890 et 1910, et est riche en transformations : l'idée de l'aventure prend une dimension importante qui permettra aux aventuriers, quelques années plus tard, d'être considérés comme de véritables héros plutôt que comme de vulgaires intrigants. Qui plus est, les livres de poche font leur apparition et le roman d'aventures connaît une immense popularité. Les journaux illustrés le *Tour du Monde* et *Le Journal des Voyages*, par exemple, obtiennent un grand succès et, si le principe des collections n'est toujours pas établi, plusieurs éditeurs tendent à se spécialiser, comme Fayard, Hachette et la Librairie Illustrée, qui concentrent une partie de leur production à l'aventure.

Dans ce milieu éditorial, Bousсенard est l'un des plus importants auteurs de romans d'aventures de sa génération et son œuvre donna lieu, « durant toute la période de l'entre-

---

<sup>13</sup> Voir Ernest Daudet, *Aventures de trois Parisiennes*, Paris, E. Dentu, 1880, p. 107. Il y est mentionné des aventurières qui sont des prostituées des rues.

<sup>14</sup> Louis Bousсенard, *Le tour du monde d'un gamin de Paris*, Paris, [s. n.], 1894, 452 p. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *TMGP*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

<sup>15</sup> Louis Bousсенard, « Voyages & aventures de Mlle Friquette », *Sans-le-sou: les grandes aventures*, Paris, Librairie illustrée, 1904, p. 285-534. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *VAMF*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

<sup>16</sup> Justine Mie d'Aghonne, *Les aventurières*, Paris, Flammarion, coll. « Auteurs célèbres », 1892, 313 p. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *AVES*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

<sup>17</sup> Michel Zévaco, *Le capitain. L'héroïne*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2003, 1002 p. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *HR*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

deux-guerres, à l'un des plus gros tirages de la presse populaire<sup>18</sup> ». Texte phare dans la production romanesque d'aventures, *Le tour du monde d'un gamin de Paris*, qui est le plus réédité des livres de Boussenard, permet d'étudier les valeurs masculines de l'aventure dans le cadre d'un roman d'exploration puisqu'il montre comment « les voyages forment la jeunesse, et vous apprennent par la même occasion à devenir un homme<sup>19</sup> ». Avec *L'héroïne*, *Le tour du monde d'un gamin de Paris* sert de cadre d'analyse au chapitre 1 où sont vus, à travers les personnages de Friquet et de Trencavel, les contraintes ou les libertés de la littérature populaire, les définitions de l'aventure et les valeurs viriles encouragées dans les romans d'aventures. Quelques caractéristiques quant au personnage du héros et à la logique masculine de l'aventure sont étudiées dans les deux textes afin de mieux comprendre par la suite les problèmes que génère l'entrée d'une femme en aventure.

Or, le roman d'aventures n'est pas le seul type de textes à avoir imaginé une relation à l'aventure. Les femmes, en particulier, n'entrent pas facilement dans ce genre littéraire d'action et, avant d'y avoir accès, elles ont surtout vécu l'aventure de la séduction, ce dont rend compte *Les aventurières*.

Il est difficile de dire si le roman de Mie d'Aghonne est une œuvre originale de 1890 ou s'il s'agit de la réédition d'un texte préalablement publié en feuilleton comme le laisse supposer la participation de l'auteure à la Société des Gens de lettres qui a pour « principale mission la perception des droits de reproduction des œuvres de ses membres dans les journaux<sup>20</sup> ». Mie d'Aghonne a assurément atteint la consécration populaire puisque ses textes ont été publiés chez Flammarion, qui se targue d'une certaine légitimité littéraire et préfère choisir des auteurs populaires à succès<sup>21</sup>. Malgré tout, son roman semble n'avoir

---

<sup>18</sup> Thierry Chevrier, *Louis Boussenard (1847-1910). Vie et œuvre d'un globe-trotter de la Beauce*, Seyne-sur-Mer, Centre d'études sur la littérature populaire, coll. « Cahiers pour la littérature populaire », Hors-série, 1997, p. 6.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>20</sup> Evelyne Lejeune-Resnick, « Des femmes-écrivains à la Société des Gens de Lettres (1840-1870) », dans Alain Corbin, Jacqueline Lalouette et Michèle Riot-Sarcey (dir. publ.), *Femmes dans la Cité (1815-1871)*, Grâne, France Créaphis, 1997, 574 p.

<sup>21</sup> Ellen Constans, *Ouvrières de lettres*, Limoges, PULIM, coll. « Médiatextes », 2007, p. 106. Dans la collection « Auteurs célèbres », où est publié *Les aventurières*, d'autres écrivains reconnus ont

jamais été réédité et n'a pas connu de regain de popularité après 1900, ce qui porte à croire que *Les aventurières* est une œuvre ayant obtenu un succès moyen. De fait, le roman n'entre pas dans la catégorie des grandes œuvres littéraires : le style d'écriture est correct sans montrer d'éclat, il y a des longueurs et le dénouement est prévisible. C'est à ce titre que le texte est finalement plutôt révélateur : en effet, les « écrivains de second (ou de dernier...) ordre reflètent plus naïvement et plus fidèlement que les grands les lieux communs et la mentalité d'une époque<sup>22</sup> ». En ce sens, *Les aventurières* s'avère un roman représentatif des éléments qui participent à la construction du stéréotype de l'aventurière, et par le fait même d'une vision doxique du rôle des femmes.

Le second chapitre, qui utilise *Les aventurières* comme cadre d'analyse, se développe autour du type d'aventure qui est traditionnellement dévolu aux femmes, c'est-à-dire celui de la dangereuse aventurière qui est une adepte des jeux de l'amour et de la séduction. Comme l'aventurière s'empare des caractéristiques de l'aventure, nous avons d'abord tenté d'établir la situation de la femme à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et l'imaginaire dichotomique dans lequel elle gravite. Les définitions de dictionnaires et les journaux, les revues, les romans ou les ouvrages de portrait ont ensuite permis de dresser une liste de traits – tels l'égoïsme, l'audace, la tendance au crime et la beauté – permettant de lier certaines caractéristiques de l'aventure – tels la perturbation du quotidien, le désordre social et le risque de mort – à une nature féminine déterminée biologiquement. Les facettes de l'aventurière, qui est à la fois une menteuse, une actrice, une prostituée, une criminelle et une femme fatale, ne sont alors qu'une manifestation des tendances profondes de la femme.

Le troisième chapitre analyse en parallèle *L'héroïne* et *Voyages et aventures de Mlle Friquette*, et étudie la seconde option de l'aventure au féminin, soit celle de la femme dans le roman d'aventures. À la fois atypiques par leurs actions et leur attitude, et conservatrices par leur moralité et leur sens du devoir, les femmes de ces romans entretiennent un curieux lien à l'aventure qui n'est ni tout à fait celui destiné aux héros

---

d'ailleurs été publiés, comme Ernest Daudet, Hector Malot, Charles Dickens, Louis Noir et Pierre Maël.

<sup>22</sup> Anne Martin-Fugier, *La bourgeoise. Femme au temps de Paul Bourget*, Paris, Bernard Grasset, coll. « Figures », 1983, p. 9.

masculins, ni celui des aventurières telles qu'elles se retrouvent dans *Les aventurières*. La conformité aux genres – rendue par leur relative faiblesse, leurs tendances maternelles et leur désirabilité – permet à ces héroïnes d'être admirées malgré la résurgence des tendances profondes, dangereuses et « naturelles » de la femme. Du coup, l'aventure, chez elles, se forme à travers le prisme des définitions données tant aux aventuriers qu'aux aventurières. Or, comme la situation de la femme connaît, au tournant du siècle, plusieurs bouleversements, c'est le visage de l'émancipée qui se profile derrière celui de l'héroïne d'aventures.

Étant donné l'importance du roman d'exploration à la fin du siècle, aucune recherche sur les héroïnes de romans d'aventures français n'aurait pu être crédible sans la présence d'une voyageuse. *Voyages et aventures de Mlle Friquette* met en scène Friquette, une jeune journaliste et infirmière de guerre partie vers des contrées lointaines dans l'espoir de vivre de palpitantes aventures. Le texte, d'abord publié en feuilleton dans *Le Journal des Voyages* de 1896 à 1897, fait partie de la série de Friquet, et il a connu, de 1896 à 1937, pas moins de six rééditions. Qui plus est, *Voyages et aventures de Mlle Friquette* pourrait être l'un des premiers récits d'aventures à mettre en scène une femme comme personnage principal. *L'héroïne*, quant à lui, a d'abord été publié en feuilleton dans le journal *Le Matin*, de mars à août 1908 puis en roman chez Fayard en 1910. Le texte a connu plusieurs rééditions tout au long du siècle, de 1949 à 2003<sup>23</sup>. Bien qu'il s'agisse d'un sous-genre du roman d'aventures moins populaire, au tournant du siècle, que le récit d'exploration à la Jules Verne, le roman de capes et d'épées de Zévaco est pertinent à étudier à plus d'un titre puisqu'il met en scène un héros aux valeurs typiques de la fin du siècle, Trencavel, et une héroïne d'aventures, Annaïs de Lespars, qui attise la curiosité par son désir de représailles, sa fougue et sa détermination. Souhaitant venger l'honneur de sa mère, cette combattante aguerrie possède tous les éléments pouvant faire d'elle une femme fatale terrifiante et destructrice ou une aventurière au plus pur sens du terme. Pourtant, loin d'être critiquée, elle est admirée et

---

<sup>23</sup> *L'héroïne* a été publiée en 1949, chez Fayard, dans « Le Livre populaire »; en 1973, chez Fayard, dans « Le Livre populaire, nouvelle série »; en 1974; dans « Le Livre de poche »; et en 2003, en version intégrale chez Robert Laffont dans « Bouquins ».

louangée<sup>24</sup>. Par ailleurs, *Voyages et aventures de Mlle Friquette* et *L'héroïne* donnent une perspective assez bonne des places réservées aux femmes d'aventures qui sont vues comme de véritables héroïnes malgré que quelques-unes d'entre elles dérogent au modèle féminin traditionnel, et ce qui est mis en évidence sur les femmes d'aventures dans ces œuvres se profile plus subtilement dans d'autres romans d'aventures. Nous essaierons, à la fin du troisième chapitre, de les contextualiser davantage en rétablissant le profil éditorial dans lequel émergent d'autres personnages féminins.

---

<sup>24</sup> Il pourrait paraître problématique de comparer un roman de capes et d'épées à un roman d'exploration. Or, *Voyages et aventures de Mlle Friquette* et *L'héroïne* sont deux œuvres qui se complètent tant par leurs disparités que par leur complémentarité et leurs ressemblances. Les deux sous-genres, bien que différents, se rapportent au roman d'aventures : le dépaysement géographique fait écho, dans le roman de capes et d'épées, au dépaysement temporel. (Voir Matthieu Letourneux, « Le roman d'aventures relu par le romance », dans Alain-Michel Boyer et Daniel Couégnas (dir. publ.), *Poétiques du roman d'aventures*, Cécile Defaut, coll. « Horizons comparatistes », 2004, p. 229-245.) *L'héroïne* sera considéré comme faisant partie intégrante des romans d'aventures puisque Zévaco priorise les péripéties au détriment de l'exactitude historique et fait des intertextes avec d'autres romans d'aventures. De fait, l'auteur s'amuse à reprendre, pour Trencavel, des caractéristiques propres à Friquet, le héros du *Tour du monde d'un gamin de Paris*, un personnage très connu et apprécié des romans d'aventures.

## CHAPITRE 1

### L'AVENTURE ET L'AVENTURIER

Une grande part de la production populaire du XIX<sup>e</sup> siècle est créée sous la forme du feuilleton, ce qui implique une écriture excessivement rapide et l'usage de formules efficaces et faciles à comprendre<sup>1</sup>. L'utilisation des clichés ou des stéréotypes et la répétition des formes dans un genre sont des caractéristiques déterminantes de cette littérature. Pour écrire un roman d'aventures, par exemple, l'auteur doit reproduire les codes prescrits par le genre. Le genre serait à ce point conforme qu'il ne serait « rien d'autre qu'un ensemble de conventions (narratives, stylistiques, thématiques) plus ou moins organisées dont les lecteurs identifient l'unité et que les auteurs convoquent dès lors qu'ils veulent écrire dans ce genre<sup>2</sup> ». C'est ce qui fait écrire à Daniel Couégnas, dans *Introduction à la paralittérature*, qu'« on circule d'un texte à l'autre, et c'est le même texte; de là ce sentiment rassurant de facilité — le lecteur est protégé des autres, de la différence, des problèmes réels<sup>3</sup> [...] ». Le texte populaire tombe par conséquent presque systématiquement dans le conformisme de l'idéologie dominante ou de la doxa, soit l'idéologie la plus généralement admise : « L'esthétique populaire est une esthétique de la répétition et de la conformité, qui n'est conformiste que dans la mesure où tout élément insolite y est tenu pour incongru dans l'univers préalablement délimité des possibles<sup>4</sup>. » Dans ce contexte, les rôles sexuels ont tendance à être très bien respectés.

---

<sup>1</sup> Daniel Couégnas, *Introduction à la paralittérature*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1992, p. 75.

<sup>2</sup> Matthieu Letourneux, *Le roman d'aventures 1870-1930*, Limoges, Pulim, coll. « Médiatextes », 2010, p. 14.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>4</sup> Anne-Marie Thiesse, *Le roman du quotidien*, Paris, Chemin vert, coll. « Le temps et la mémoire », 1984, p. 49.

L'objectif de ce chapitre est de déterminer les éléments de l'aventure – comme les attributs des aventuriers, le rapport à la violence et à l'action, le rejet du quotidien, le goût pour l'atypie et l'initiation à la sauvagerie – qui en font une idée généralement destinée aux hommes. Cette analyse sera faite à partir de deux œuvres : *L'héroïne* de Zévaco, un roman de capes et d'épée mettant en scène Trencavel, un jeune homme désireux de secourir la belle Annaïs de Lespars; et *Le tour du monde d'un gamin de Paris* de Louis Bousсенard, un roman d'exploration dans lequel Friquet, un garçon de 17 ans, parcourt les océans et les jungles sauvages afin de vivre l'aventure.

### 1.1. L'aventure à travers ses définitions

Qu'est-ce que l'aventure? Ou devrait-on plutôt écrire l'Aventure, avec une majuscule? La plupart des dictionnaires du XVIII<sup>e</sup> siècle s'accordent pour dire que l'aventure est d'abord un événement fortuit. Les premières descriptions vont comme suit : c'est un « accident, [un] événement imprévu<sup>5</sup> »; c'est un « événement, [un] accident; [une] chose qui arrive inopinément<sup>6</sup> ». Ce sont des « *aventures* amoureuses<sup>7</sup> » ou une « plaisante *aventure*, fâcheuse *aventure*<sup>8</sup> », et ces expressions montrent que l'aventure ressort un peu de l'anecdotique ou de l'incongru. Son imprévisibilité justifie qu'elle soit toujours liée au hasard, comme le révèlent les expressions « d'aventure » ou « par aventure », mentionnées dans la plupart des dictionnaires étudiés.

Sylvain Venayre a montré que le discours sur l'aventure aurait fondamentalement basculé au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles où s'inaugura « un discours sur l'"Aventure" »

---

<sup>5</sup> « Aventure », dans *Vocabulaire de la langue française, d'après celui de Wailly et rédigé selon le dictionnaire de l'Académie française et des meilleurs lexicologues français*, éd. 1837.

<sup>6</sup> « Aventure », dans *Dictionnaire universel françois et latin : contenant la signification et la définition tant des mots de l'une et de l'autre langue, avec leurs différens usages que des termes propres de chaque état et de chaque profession...*, éd. 1752.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 1130.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 1131.

avec un grand A, sur l'Aventure pour l'Aventure<sup>9</sup> ». C'est celle qui, d'après Jankélévitch, se situe au seuil de l'événement ou, plus précisément, à « l'avènement de l'événement<sup>10</sup> ». C'est « l'instant en instance<sup>11</sup> », c'est-à-dire le moment précédant l'action et qui prélude d'une actualité sur le point de se produire. En ce sens, l'aventure repose sur l'ambiguïté du futur qui reste incontestablement indéterminée et indéterminable. Il est toujours sujet au hasard et les conséquences peuvent être tout aussi grandioses que fatales. Or, comme il apparaît que « tout ce qui est ambigu est [...] fait ensemble d'horreur et d'attrait<sup>12</sup> », l'aventure exerce une incontestable fascination tant pour celui qui la vit que pour celui qui en prend connaissance. Porte ouverte sur l'éventualité même infime d'un risque de mort, elle est une mise en danger, « cette petite et parfois lointaine possibilité<sup>13</sup> » qui excite l'aventurier puisqu'alors se condensent les émotions d'incertitude et d'excitation liées au mystérieux devenir. Le moment se concentre en un sentiment d'intense vitalité permettant de saisir le destin.

L'aventure n'est alors pas tant une action qu'une quête personnelle : « l'absence de cause concentre l'action sur sa signification possible : se mettre en rapport avec son propre destin<sup>14</sup> ». Par conséquent, la plupart des aventuriers seraient des êtres en quête d'un idéal personnel, ce qui en fait des représentants de « cet individualisme absolu de la dissidence dont les historiens des idées repèrent l'émergence à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup> ». De fait, le mystère de l'Aventure n'a de sens que pour celui qui la vit, ce qui explique le mépris

---

<sup>9</sup> Sylvain Venayre, « L'Avènement de l'aventure. Les figures de l'aventure lointaine dans la France des années 1850-1940, Thèse pour le doctorat en histoire », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, no 24, « *Varia* », 2002, en ligne, <<http://rh19.revues.org/document409.html>>, consulté le 14 février 2013.

<sup>10</sup> Vladimir Jankélévitch, « L'aventure », *L'aventure, l'enmû, le sérieux*, Paris, Éditions Montaigne, coll. « Présence et pensée », 1963, p.11.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 12-13.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>14</sup> Sylvain Venayre, *La gloire de l'aventure, op. cit.*, p. 219.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 247. Par ailleurs, il ne faudrait pas oublier que la fin du XIX<sup>e</sup> siècle est marquée par une vague d'enthousiasme pour les études psychanalytiques qui participent à l'intérêt porté à l'individu. C'est aussi l'époque des photos et des portraits : l'individu se construit avec une image de son propre corps.

qu'éprouve l'aventurier pour le rythme du troupeau. Il préfère se détacher du groupe : « l'individu semble une valeur à défendre avec d'autant plus de force qu'il est menacé par des masses dont l'importance va croissant<sup>16</sup> ». Pour ce faire, une liberté d'esprit et d'action est absolument nécessaire puisque « l'homme se sent libre dans la mesure où il s'accorde à l'action où il est engagé, prisonnier dans la mesure où il y est contraint<sup>17</sup> ». Farouche défenseur d'une liberté personnelle, le héros du roman d'aventures est souvent contestataire, revendicateur, hors-la-loi ou criminel. Les romans de capes et d'épées sont révélateurs d'une telle logique puisqu'ils mettent souvent en scène « la lutte de cet individu libre face à l'avènement d'une société plus contraignante<sup>18</sup> ». De fait, Trencavel ne s'oppose-t-il pas au roi et au cardinal en voulant protéger la belle Annaïs de Lespars?

Encore faut-il nuancer le propos : le roman d'aventures n'est pas nécessairement corollaire d'une mystique de l'aventure. Roger Bellet affirme, dans *L'aventure dans la littérature populaire au XIX<sup>e</sup> siècle*, que « l'aventure du roman d'aventures au XIX<sup>e</sup> siècle n'est pas identifiable à celle de l'idée d'aventure [...]»<sup>19</sup>. Le roman d'aventures étant un genre littéraire, il érige ses propres codes et topoï qui ne dépendent pas du concept de l'Aventure tel qu'il se développe à la fin du siècle. Or, il semble difficile, voire impossible, de dissocier complètement les deux domaines. De fait, certains héros, comme Friquet, revendiquent clairement leur désir de faire le tour du monde en explorant des pays inconnus où les dangers peuvent les rattraper à chaque instant. Qui plus est, le hasard, le danger, la sortie du quotidien, le voyage, le courage et le sang-froid, qui participent tous d'une mystique de l'aventure, ne se retrouvent-ils pas en partie dans les romans d'aventures? La collection « Vie d'aventures » du *Journal des Voyages* décrit que l'aventure est une vie « à travers les hasards, les accidents, les catastrophes » où se produisent « en un tourbillon toutes les

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 245.

<sup>17</sup> André Malraux, « Préface », dans « Le démon de l'absolu », *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Pléiade », 1996, t. 2, p. 837.

<sup>18</sup> Matthieu Letourneux, *Le roman d'aventures*, *op. cit.*, p. 126.

<sup>19</sup> Roger Bellet, « Avant-propos », dans Roger Bellet (dir. publ.), *L'aventure dans la littérature populaire au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Littérature et idéologies », 1985, p. 5.

péripéties les plus étranges, les plus inattendues, les plus entraînantes<sup>20</sup>!... » Les batailles et les grands exploits tiennent le lecteur en haleine alors qu'il parcourt « des tranches de vie, toutes palpitantes<sup>21</sup> », qui rappellent l'excitation due à l'expérience du danger et du hasard. Certes, la témérité de Friquet et de Trencavel est loin d'être partagée par tous héros de romans, la plupart d'entre eux étant forcés d'entrer dans l'aventure – comme Axel dans *Voyage au centre de la Terre*. Malgré tout, certaines caractéristiques sont très similaires, et il serait problématique de complètement dissocier l'Aventure des romans d'aventures.

## 1.2. L'aventure au masculin

Un ensemble de traits favorise une participation masculine active à l'aventure, cette dernière s'accordant plus facilement à la vie des hommes qu'à celle des femmes. Les valeurs véhiculées dans le roman d'aventures, les objets utilisés et l'univers étranger dans lequel sont plongés les personnages sont tout à fait conformes aux qualités et aux aptitudes attendues d'un homme; de fait, le « désir d'aventures s'accorde à des valeurs qu'il semble utile d'inculquer aux jeunes garçons. Car c'est bien d'eux qu'il s'agit – la littérature d'aventure, en effet, pas plus que les revues "de voyages et d'aventures", ne s'adresse aux filles<sup>22</sup> ». Certains attributs masculins sont récurrents, tels les armes, le tabac et l'alcool. Tous les romans destinés aux enfants n'abusent pas des deux derniers éléments, mais Friquet lui-même, alors qu'il est initié à la vie d'aventurier par ses mentors, souffre de l'absence de tabac : « Pas d'tabac! murmura Friquet, qui pourtant ne fumait pas. » (*TMGP*, 306) Trencavel, lorsqu'il n'est pas en train de combattre à l'épée, aime à se reposer « en buvant un flacon de vin d'Espagne avec Montariol et le comte de Mauluys » (*HR*, 531). Les armes sont quant à elles absolument omniprésentes dans les deux récits et sont symptomatiques d'une tendance à la violence, ce qui corrobore l'idée qu'un « roman d'aventures, c'est un roman dans lequel se produit un grand nombre d'événements, et plus particulièrement des événements dangereux.

---

<sup>20</sup> René Guise, « Roman et aventure. Propositions pour une histoire du roman d'aventures », dans Roger Bellet (dir. publ.), *L'aventure dans la littérature populaire au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Littérature et idéologies », 1985, p. 212.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 212.

<sup>22</sup> Sylvain Venayre, *La gloire de l'aventure*, op. cit., p. 77.

Écrire cela, c'est affirmer que le personnage existera en action [...]»<sup>23</sup>. Or, « l'aptitude à la violence et à l'effusion de sang [sont] presque universellement conçus comme un trait de caractère masculin [...]»<sup>24</sup>.

À cet effet, Trencavel n'hésite pas lorsque le combat est nécessaire, et il est même terrifiant d'efficacité :

Souple comme une anguille, Trencavel avait glissé, échappé à l'étreinte, et sa main, à lui, s'était incrustée sous le menton de Corignan. Le moine, en secousses violentes, se débattit, mais la tenaille se resserraient, les doigts entraient dans les chairs; la figure devint violette, et tout à coup, Corignan demeura immobile, en travers du lit... Vivement, Trencavel ramassa le poignard tombé sur les dalles et le passa à sa ceinture... Une minute, tout haletant, il contempla son adversaire, de ce sombre regard tragique et fixe qu'on a devant la mort — lorsqu'on est créateur de mort... (HR, 546)

Agressif et violent, Trencavel se lance avec une impétueuse furie dans les combats qui sont nombreux tout au long du roman. De même, on ne saurait compter le nombre d'assauts auxquels se livrent les protagonistes du *Tour du monde d'un gamin de Paris*. Sans cesse, ce sont des fusillades et des empoignades, et les propos de Friquet sont plutôt clairs : « J'aime pas qu'on me touche, ou je cogne! » (TMGP, 23) Il apprend rapidement à manipuler les armes à feu : « Dans la vie d'aventuriers qu'ils menaient et qu'ils mèneraient probablement longtemps encore, il était urgent de posséder à fond l'usage des armes à feu. » (TMGP, 83) La maîtrise des lames est d'ailleurs synonyme de masculinité; en effet, Friquet « manœuvrait la lourde lame, épaisse comme un couperet, avec autant d'aisance qu'un couteau à papier. Cet enfant était un rude homme » (TMGP, 144). Rapidement, donc, le gamin de Paris maîtrise les outils de l'aventurier, à tel point que plusieurs cadavres parsèment son chemin. Friquet tue si souvent qu'il en vient même à dire : « Je passerai donc ma vie à tuer? murmura mélancoliquement Friquet. Mon existence est-elle donc si précieuse, que ma route doive toujours être jonchée de cadavres d'hommes ou d'animaux? » (TMGP, 240) Trencavel, s'il ne se pose pas de questions, laisse lui aussi de nombreux morts sur son passage.

---

<sup>23</sup> Matthieu Letourneux, *Le roman d'aventures*, op. cit., p. 279.

<sup>24</sup> Barbara Ehrenreich, *Le sacre de la guerre. Essai sur les passions du sang*, Paris, Calmann Levy, 1999; cité dans Matthieu Letourneux, *Le roman d'aventures*, op. cit., p. 279.

L'homme, le vrai, doit être courageux, maître de lui-même devant le danger, résistant et fort. De fait, il doit faire preuve « de qualités volontiers définies comme viriles, à commencer par le calme et le sang-froid, d'autant plus viriles qu'elles s'opposaient, depuis longtemps, à l'hystérie féminine<sup>25</sup> ». Les héros d'aventures, en conformité avec ce modèle, affirment que « souvent la vie du voyageur dépend de son sang-froid, et surtout de son adresse » (TMGP, 83). Malgré quelques moments de détresse, Friquet se relève toujours des épreuves : « Friquet, on l'a vu, était trempé au moral comme au physique. Il se releva d'un bond, en jetant à la mer comme un regard de défi. — Halte-là, dit-il, pas de faiblesse. » (TMGP, 235) Avec « sa vaillance accoutumée » (TMGP, 421), il parvient à surmonter les épreuves. Par ailleurs, c'est parce qu'il est « imperturbable » que le cardinal qualifie Trencavel de « rude gaillard » (HR, 538). Aussi, quand la mort approche, le maître d'armes fait montre de courage : « Trencavel, de ses yeux dilatés par l'approche de l'inévitable mort, sonda les ténèbres, et vit reluire ces quatre épées. [...] À son tour, donc, il se raidit, il commanda à ses muscles de ne pas tressaillir, à sa voix de rester calme. » (HR, 620) Impassible, l'aventurier surmonte toutes les épreuves.

Dans cet univers de la violence et des armes, l'exercice du duel, surtout récurrent dans le roman de capes et d'épées, exprime une masculinité un peu hors-la-loi. Exclusivement réservé aux hommes, le duel rejette tous ceux qui n'y ont pas droit, tels les femmes, les enfants, les infirmes et les vieillards<sup>26</sup>. Il confirme le courage et la maîtrise des armes de l'homme, et permet de reconnaître la valeur de l'honneur des combattants :

Le défi : voilà le signe de l'excellence virile. Nul ne pourra s'en dégager sans s'exposer à être banni du clan des hommes. Aussi, au siècle du fer, [...] le combat singulier – duel, rixe, rivalité, combat ou autre manière d'exposer son corps – est chevillé à ce mode de règlement de conflits. Il est garant de virilité<sup>27</sup>.

---

<sup>25</sup> Sylvain Venayre, « La virilité ambiguë de l'aventurier », dans Jean-Jacques Courtine (dir. publ.), *Histoire de la virilité. La virilité en crise? XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », vol. 3, 2011, p. 347.

<sup>26</sup> André Rauch, « Le défi sportif et l'expérience de la virilité », dans Alain Corbin (dir. publ.), *Histoire de la virilité. Le triomphe de la virilité. Le XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », vol. 2, 2011, p. 257.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 256.

Trencavel, fort de son aptitude de combattant, ne souffre pas d'insultes et trouve souvent un exutoire dans le combat : « Deuxième insulte. C'est trop! Je n'attendrai pas jusqu'à ce soir pour vous couper les oreilles... — Soit! dit Trencavel. Je signerai donc mon soufflet tout de suite. » (*HR*, 536) Il s'en suit un court combat au cours duquel Trencavel vainc Saint-Priac.

Or, le duel est interdit par la loi, et celui qui l'utilise défend son honneur en prouvant qu'il « défend des valeurs personnelles, supérieures à l'obéissance aux lois ou aux convenances, et qu'il n'est subordonné ni aux règlements ni à la peur de l'affrontement. Bref, qu'il est un homme libre [...] »<sup>28</sup>. Les valeurs promulguées par le duelliste sont donc très proches de celles de l'Aventure et du héros d'aventures qui prime la liberté et se soumet difficilement à l'autorité.

De fait, la structure manichéenne du roman d'aventures, l'individualisme promulgué par le récit et l'entrée dans la sauvagerie montrent l'insoumission vantée par ce maître du désordre qu'est le héros d'aventures. Participant à une logique individualiste, l'aventurier travaille pour lui-même quitte à créer ses propres droits au mépris des lois. En opposition avec l'identité sociale, il « rejette tout ce qui [...] permettrait de [le] classer, tout ce qui [le] contraindrait à croire qu'[il n'est] que cela. Son ennemi, c'est l'ordre du monde — le réel<sup>29</sup> ». Fort de ses propres décisions, il entraîne le lecteur dans un univers dans lequel les instances officielles n'ont plus de prises. Friquet et Trencavel sortent des sentiers battus : si le premier est un maître d'armes pris dans un complot politique visant à renverser le roi et son cardinal, le second est un gamin des rues toujours prompt à se jouer des « sergots » – ou policiers – croisant son chemin. Certes, les deux héros ne cherchent pas réellement à perturber le pouvoir en place, mais les allégeances personnelles du guerrier (soit son amour pour la belle Annaïs de Lespars) et la folie amusée de l'enfant des rues les amènent à s'opposer à la loi. Ce sont les héros des romans, contre les représentants de l'ordre, qui l'emportent, et ils sont loin d'être toujours vertueux. Souvent, ils font même partie d'organisations criminelles :

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 257.

<sup>29</sup> André Malraux, *op. cit.*, p.838.

De même, les actions se font en dehors de la place publique, dans des réseaux souterrains, ceux des groupes d'intérêts, des sociétés du crime, ordres religieux ou des clubs de milliardaires : la conspiration et le secret ne sont pas réservés au mal, les héros appartiennent souvent eux-mêmes à des sociétés secrètes [...] ou fréquentent le "milieu"<sup>30</sup>.

L'effet du bouleversement social initié par le récit d'aventures dépasse toutefois les allégeances politiques et personnelles des héros puisque c'est la structure même du roman d'aventures qui plonge le lecteur dans l'instabilité : « en réalité, c'est le récit tout entier qui se situe en dehors de la loi<sup>31</sup> » et, aussi, en dehors du quotidien.

### 1.3. La sauvagerie de l'aventure

#### 1.3.1. La disparition du quotidien

Le héros de roman est toujours confronté au dépaysement, qu'il soit social, temporel, fantastique, spatial ou existentiel<sup>32</sup>. De fait, la routine, le prévisible, les horaires, les emplois réguliers : tout cela ennuie l'aventurier qui préférerait « détruire tout ce qui empêcherait quelque chose d'advenir [...]»<sup>33</sup>. Il se place « systématiquement dans un univers où [est] donnée toute sa force à l'adversaire du réel : le hasard<sup>34</sup> ». Trencavel vit selon ce principe : « Il vagabonda des années, ne connaissant, dit-il en ses mémoires, qu'un seul maître : le hasard. » (*HR*, 543) Quand à Boileau, un compagnon de Friquet, il trouve normal d'être soumis à l'imprévu avec la vie qu'ils mènent : « Encore une fois, qu'y puis-je? Dans la vie d'aventures, il faut, mon bon ami, s'attendre à toutes les éventualités. » (*TMGP*, 304)

---

<sup>30</sup> Matthieu Letourneux, *Le roman d'aventures*, *op. cit.*, p. 247.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 248.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>33</sup> André Malraux, *op. cit.*, p. 839.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 839.

L'aventurier, qui prend en horreur le bourgeois et méprise les « boutiquiers<sup>35</sup> », est « en révolte contre les lois de son pays et les mœurs de son temps [...]»<sup>36</sup>. Cette opposition au quotidien se décline alors par le nomadisme, tant pour les véritables aventuriers que pour les héros de roman.

Loin d'être sédentaires, l'aventurier et le héros de roman parcourent le monde afin de tenter le hasard, car le « voyage est son asile, et presque son métier [...]»<sup>37</sup>. Friquet n'a pas su y résister : « N'y a pas eu de trêve ni de merci; a fallu que je parte, que je voie la mer. » (TMGP, 37) Or, qui mieux que les femmes s'accordent à des horaires réguliers et vivent selon de strictes normes bien définies? Une maison est synonyme de foyer et de stabilité. La femme, en particulier, se fait la représentante ultime du quotidien. De fait, elle est vouée à l'immobilité plutôt qu'au mouvement. Elle pratique peu de sports et doit tenir la maison plutôt que de s'évader vers des espaces lointains : « les activités de maîtrise de soi-même et de maîtrise du milieu ambiant, d'occupation large de l'espace public, sont le fait des garçons. Les filles en sont spectaculairement absentes<sup>38</sup>. » Lorsqu'elles se retrouvent seules sur les routes, les femmes sont même suspectes : elles inquiètent et génèrent de la méfiance. Le caractère érotique du voyage ne les aide pas : en effet, la promiscuité des trains donne des idées, le passage dans les tunnels non éclairés symbolise l'entrée dans un univers caché et secret, et le contact constant avec l'extérieur pourraient pervertir la femme qui se lance dans les explorations. Le voyage, par conséquent, se fait l'expression d'une liberté physique et sociale acceptable pour les hommes et inimaginable pour les femmes.

À moitié hors-la-loi (si ce n'est complètement bandit), l'aventurier rejette donc le quotidien et la Loi, et plonge dans la sauvagerie : « Ce qui a disparu, avec l'entrée en aventure, c'est la civilisation elle-même<sup>39</sup>. » Le roman d'exploration est particulièrement représentatif de ce passage puisque le héros part d'un univers structuré et découvre des lieux

---

<sup>35</sup> Sylvain Venayre, *La gloire de l'aventure*, op. cit., p. 248.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 250.

<sup>37</sup> Suzanne Roth, *Les Aventuriers au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1980, p. 16.

<sup>38</sup> Colette Guillaumin, op. cit., p. 129.

<sup>39</sup> Matthieu Letourneux, *Le roman d'aventures*, op. cit., p. 244.

insolites remplis de sauvages sans scrupule. Friquet, en « véritable type de l'habitant des villes » (*TMGP*, 179), doit éviter les nombreux autochtones sanguinaires qui tentent de l'attraper. Souvent, il en élimine quelques-uns à coup de fusil :

— Minute, mon garçon, comme dit Boquillon.

Attendez un peu, tas de sauvages!

Armant son revolver, il appuya le canon le long du tronc; puis, visant avec un soin minutieux, il serra la détente. La détonation aiguë avait à peine retenti, qu'un des assaillants, mortellement blessé, étendait les bras et roulait comme une masse. (*TMGP*, 184)

Le monde extérieur est sauvage et désordonné. Trencavel, quant à lui, ne voyage pas, mais son univers quotidien est complètement bouleversé par l'entrée en scène d'Annaïs de Lespars. Alors qu'il menait une vie plutôt tranquille, il finit par quitter son académie où, à cause des hommes du cardinal, « tout est bouleversé, éventré, renversé, ravagé! » (*HR*, 534) Recherché par les autorités, le maître d'armes fuit. Quelle que « soit l'époque évoquée, elle semble affectée par un climat d'insécurité, de folie larvée, de barbarie masquée, autrement dit de *wilderness* [...]»<sup>40</sup>. Plongé dans l'aventure, le héros participe activement à la violence.

### 1.3.2. L'initiation à la sauvagerie

Or, il s'avère que l'entrée en aventure s'apparente à une initiation du héros. La prudence, ici, est de rigueur, le roman d'aventures étant loin de toujours représenter une quête initiatique à la symbolique mystique. De fait, « un roman d'aventures n'est pas un roman initiatique, c'est d'abord un roman d'évasion<sup>41</sup> ». Il est rare qu'un personnage atteigne une révélation psychique permettant de saisir le destin. La plupart des romans mettent plutôt en scène des personnages pris dans une série de péripéties distrayantes pour le lecteur. Trencavel, par exemple, traverse un ensemble de dangers qui ne lui apprennent pas nécessairement à devenir un homme puisque l'action domine sur l'importance d'un apprentissage. Pourtant, force est de reconnaître les similitudes, ne serait-ce que structurelles,

---

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 254.

<sup>41</sup> Claude Aziza, « Le roman d'aventures : un mauvais genre? », *NRP*, no 4, « Le roman d'aventures : un mauvais genre? », décembre 2002, p. 13.

qui s'établissent entre récit d'aventures et récit initiatique. Comme le souligne Matthieu Letourneux, il y a l'éloignement de la sphère familiale et l'évolution du héros : « Derrière l'initiation héroïque, c'est en effet le récit d'un adolescent devenant un homme qui nous est proposé dans le roman d'aventures : faire fortune, se marier, obtenir la reconnaissance de tous en sont autant d'images [...] »<sup>42</sup>.

Plusieurs récits commencent d'ailleurs par le départ depuis la maison familiale quand le héros quitte sa mère pour entrer dans un univers dangereux. La maison étant symbolique de la stabilité et de l'ordre, celle qui s'en occupe se fait la représentante de l'équilibre social. Le héros d'aventures doit tenter de s'en détacher :

C'est cet univers du foyer (que quitte le héros au début de l'œuvre, et qu'il fonde au terme du récit) qui sert de seuil à l'œuvre. L'autre qui affronte le monde pour lui arracher ce qu'elle désire, au risque du désordre, du chaos. Le premier type d'actions correspond à une vision du monde féminine. Le second type d'actions correspondrait, selon le roman, à celles traditionnellement dévolues à l'homme [...] »<sup>43</sup>.

Le héros quitte la mère au début du récit, mais c'est la fiancée ou l'épouse qu'il retrouve à la toute fin. Sorti de l'enfance, il devient alors un homme adulte<sup>44</sup>. Quand se conclut son aventure, Trencavel épouse Annaïs de Lespars.

Dans ce semblant de quête initiatique, le héros est souvent dirigé par un mentor ou d'un maître professionnel de l'aventure et « [s'il] y a initiation, c'est donc à une forme d'illégalité romanesque, celle des bandits, et des "*pirates heroes*", et plus généralement du système hors-la-loi<sup>45</sup> ». Pour Friquet, il s'agit du docteur et de Boileau. Le premier l'initie au maniement des armes et, à la fin du récit, il le guide dans son retour au quotidien. Si Friquet n'est pas fiancé, c'est parce qu'il est décrit comme un enfant revenu à une logique normale d'éducation : en effet, il fut « convenu que le gamin noir [Majesté, l'ami de Friquet] et le gamin blanc recevraient, à titre de prêt, les fonds nécessaires tant à leur subsistance matérielle

---

<sup>42</sup> Matthieu Letourneux, *Le roman d'aventures 1870-1930*, op. cit., p. 64.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 279.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 280.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 233.

qu'aux besoins de leur instruction » (*TMGP*, 451). À la toute fin, le jeune héros récupère même son nom du quotidien : « Friquet, de son vrai nom Victor Guyon, travaille à se courbaturer le cerveau. » (*TMGP*, 451)

Le second mentor, Boileau, agit aussi en tant que professeur et apparaît à la fois comme un homme cultivé et un cavalier intrépide. Il s'assure que Friquet comprend les mœurs des « gauchos » et lui explique le vocabulaire propre à l'Amérique du Sud (où le lecteur apprend entre autres que des « canadas » sont des « ravines situées entre les monticules » (*TMGP*, 267)) parce que le jeune voyageur fait « le *Tour du monde* pour [s']instruire, n'est-ce pas? » (*TMGP*, 267) Il affirme que c'est avec bonheur qu'il occupe le rôle d'instructeur : « Votre désir de vous instruire me cause un véritable plaisir. Je suis, vous le savez, tout à fait à votre disposition. » (*TMGP*, 282) Or, Boileau est aussi un cowboy téméraire, mais courageux, révélant toutes les qualités attendues d'un aventurier :

Il joignait à une vigueur d'athlète un sang-froid merveilleux. Son incomparable sérénité ne l'abandonna pas un moment. [...] Tout en se laissant traîner à travers les herbes, il raidit convulsivement ses muscles puissants, desserra un peu l'étreinte qui meurtrissait sa chair, et parvint à saisir son couteau passé dans la tige d'une de ses bottes, au-dessous du genou. (*TMGP*, 276)

Courageux, fort, sportif, maître de lui-même et excellent tireur (il utilise avec brio ses armes à feu), Boileau offre à Friquet un modèle à suivre et, avec le docteur, il l'initie à un monde extérieur à la sphère familiale.

Or, comme l'en-dehors du quotidien entraîne le héros dans la non-civilisation, c'est à une initiation à la sauvagerie qu'est convié le héros : « novice ou aventurier professionnel, le héros, lorsqu'il entre dans l'univers du roman d'aventures, fait toujours l'expérience d'une sauvagerie qui le dépasse<sup>46</sup> ». Le gamin de Paris est régulièrement saisi d'un inextinguible rire : « Friquet, ahuri, tordu par une colossale envie de rire, pouffait sans pouvoir articuler une parole [...] » (*TMGP*, 13). Sa joie est parfois si profonde qu'elle tend vers les extrêmes : « Après avoir pris pied en se hissant à l'aide des roseaux qu'il empoigna à pleine main, il se mit à exécuter une gigue de haute fantaisie, dont l'incohérence trahissait sinon un accès de

---

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 256.

folie, du moins une joie qui tenait du délire. » (*TMGP*, 190) Ses mouvements de cirque et sa voix étranglée par le rire font écho à l'attitude de Trencavel :

Il faisait un tel tapage, il riait d'un rire si frénétique, ses cris étaient si assourdissants que l'armée des moines en fut ahurie, sans compter que les coups pleuvaient comme grêle, le martinet voltigeait, tourbillonnait, devenait une de ces bêtes d'apocalypse qui mordent, griffent [...]. (*HR*, 558)

Dans le combat, Trencavel parle « d'une voix délirante de joie » (*HR*, 621), et c'est avec « l'œil en feu, les dents découvertes par un sourire terrible » (*HR*, 542) qu'il invite des soldats du cardinal à venir se frotter à son épée. Trencavel, tout comme Friquet, est saisi par ses pulsions, par la fureur du combat et du jeu, par la folie ou par la sauvagerie de l'aventure<sup>47</sup>. Cette violence est toutefois circonscrite à des moments d'intensité. Le héros, bien que fasciné par l'aventure, préfère un retour à l'ordre : « Ainsi les moments pulsionnels sont-ils isolés du continuum de l'existence, permettant tout à la fois de limiter tout soupçon de contagion et de laisser libre cours à l'expression d'une violence désormais justifiée<sup>48</sup>. » La sauvagerie étant contenue, elle reste acceptable.

Tous les héros d'aventures ne sont pas violents et batailleurs. Marcel Tibérade, dans *Le message du Mikado* (1912), de Paul d'Ivoi, est loin de chercher les conflits. Il n'en demeure pas moins qu'il est confronté à des dangers, qu'il doit participer physiquement à des péripéties et qu'il est soumis au hasard.

L'initiation du héros entraîne donc son personnage en dehors de la sphère féminine du quotidien. Avec l'aide d'un guide, l'aventurier absorbe puis domine la violence avant de retourner à la civilisation où il s'établit en tant qu'homme adulte. C'est pourquoi Anne-Marie Thiesse écrit que le roman d'aventures « instruirait tout en développant les vertus

---

<sup>47</sup> L'intertexte est d'ailleurs flagrant puisque les deux personnages utilisent la même expression : « Nous allons rire! » (*TMGP*, 277) Chez Friquet, il s'agit d'une expression préalable à la « folie » : « on sait ce que voulait dire ce vocable, familier au jeune homme quand une grave circonstance en nécessitait l'emploi. Arrêter sa monture d'un mouvement brusque, brutal même, sauter à terre, grâce à un temps de voltige de l'exécution duquel un clown eût été jaloux, fut l'affaire de deux secondes. » (*TMGP*, 277) Trencavel reprend l'expression : « — Nous allons rire!... Ho! Les enragés! Quel vacarme! » (*HR*, 740).

<sup>48</sup> Matthieu Letourneux, *Le roman d'aventures*, op. cit., p. 362.

viriles [...]»<sup>49</sup> ». Lucien Febvre ajoute, quant à lui, que les romans d'aventures sont une saine littérature puisqu'elle « forge des hommes pour les tâches de demain<sup>50</sup> ». Littérature d'hommes, elle encourage effectivement une logique virile de l'éducation.

#### 1.4. Conclusion partielle : Des romans contre les femmes

Après le retour du héros, il y a mariage. Le héros se défait de ses armes pour mieux glisser à son doigt l'anneau par lequel il signe le retour à l'ordre. Ainsi, « parce qu'elle symbolise le foyer, la femme empêche l'aventure. Bien plus, elle défait l'aventurier<sup>51</sup> ». Il n'est pas étonnant, dans ce cas, que la femme soit si peu représentée dans le roman d'aventures et qu'elle occupe difficilement la position d'héroïne. Sur près de 80 ouvrages examinés, moins de 10 textes se sont révélés mettre en scène des héroïnes qui sont des personnages principaux. Les romans d'exploration, qui se veulent formateurs d'abord pour les jeunes hommes, ne montrent que rarement des femmes. De fait, les rigueurs du voyage paraissent trop difficiles à supporter pour les femmes qui, de toute façon, n'ont pas l'utilité des connaissances qu'apportent les explorations lointaines : « "l'éducation des femmes n'a nullement besoin de l'expérience des voyages pour se perfectionner". Pour apprendre à tenir un foyer, mieux vaut demeurer au foyer<sup>52</sup>. » Henry James écrivait d'ailleurs, à propos des femmes dans les romans de Stevenson, qu'elles sont complètement « absentes de ses pages (...), parce qu'elles n'aiment pas les bateaux, les pistolets et les batailles; elles

---

<sup>49</sup> Anne-Marie Thiesse, « Le roman populaire d'aventures : une affaire d'hommes », dans Roger Bellet (dir. publ.), *L'aventure dans la littérature populaire au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Littérature et idéologies », 1985, p. 203.

<sup>50</sup> Lucien Febvre, « L'homme et l'aventure », dans Louis-Henri Parias (dir. publ.), *Histoire universelle des explorations. De la préhistoire à la fin du moyen âge*, Paris, Nouvelle librairie de France, vol. 1, 1964, p. 19.

<sup>51</sup> Matthieu Letourneux, *Le roman d'aventures*, op. cit., p. 281.

<sup>52</sup> C.-H. de Mirval, *Ernest et Fortunat ou les Jeunes Voyageurs en Italie*, Paris, Lehubey, 1837, p. 12; cité dans Sylvain Venayre, « Les valeurs viriles du voyage », dans Alain Corbin (dir. publ.), *Histoire de la virilité. Le triomphe de la virilité. Le XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », vol. 2, 2011, p. 327.

encombrent les ponts et elles nécessitent des appartements séparés [...]»<sup>53</sup>. Pierre MacOrlan écrivait quant à lui, dans son *Petit manuel du parfait aventurier*, que la femme « doit occuper dans un roman d'aventure, la place qu'occupe un poisson volant desséché et pendu au plafond, dans un petit bar à matelots, sur les quais de la Tamise<sup>54</sup> ». Autrement dit, elle doit s'effacer.

Le public des lecteurs est d'ailleurs manifestement divisé : « L'aventure, les poursuites haletantes pour les hommes, les drames du cœur pour les femmes [...]»<sup>55</sup>. L'extérieur pour les hommes, l'intérieur pour les femmes. La plupart des romans d'aventures éliminent les histoires d'amour ou les laisse tranquillement se profiler à l'horizon pour se conclure à la toute fin d'une histoire : « l'amour ne tient jamais aucune place, sinon par hasard et très épisodique et banale<sup>56</sup> ». Toutefois, comme le soulignait Albert Thibaudet, les anecdotes amoureuses se glissent souvent dans les romans français : « L'aventure française, contrairement à l'aventure anglaise, se présente avec l'odor di femina, plus qu'avec celle de l'embrun et du large<sup>57</sup>. » Paul d'Ivoi était particulièrement enclin à baser la trame narrative de ses histoires sur l'amour entre deux êtres. Dans *La Diane de l'archipel*, par exemple, c'est la fiancée de Jean Fanfare qui est figée dans l'aluminium, ce qui pousse le héros à affronter bien des périls<sup>58</sup>. Le roman de capes et d'épées est, à ce propos, particulièrement riche en affaires de cœur puisque l'une de ses topiques consiste en un héros amoureux d'une douce demoiselle

<sup>53</sup> Henry James, « Robert Louis Stevenson », Introduction aux NMN., 10/18, p. 24-25; cité dans Jean-Pierre Naugrette. *Robert Louis Stevenson. L'aventure et son double*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, coll. « Off-shore (Paris, France) », 1987, p. 41.

<sup>54</sup> Pierre MacOrlan, *Petit manuel du parfait aventurier*, op. cit., p. 36-37.

<sup>55</sup> Anne-Marie Thiesse, « Le roman populaire d'aventures : une affaire d'hommes », dans Roger Bellet (dir. publ.), *L'aventure dans la littérature populaire au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Littérature et idéologies », 1985, p. 207.

<sup>56</sup> Albert Thibaudet, *Réflexions sur le roman*, Paris, Gallimard, 1963, p. 73

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>58</sup> *Le serment de Daalia* et *Le message du Mikado* font aussi de l'histoire d'amour entre les personnages un élément essentiel du récit. Dans *Le serment de Daalia*, la jeune femme a fait le serment de n'épouser que l'homme en mesure de relever les 8 épreuves de Liamanna qui évaluent la persévérance, la patience, le courage, etc. En fait, ce sont surtout les qualités de l'aventurier qui sont évaluées. Dans *Le message du Mikado*, deux histoires d'amour se développent en parallèle, soit celle entre Tibérade et Sika, et celle entre Pierre et mistress Honeymoon.

innocente souvent entraînée malgré elle dans quelques péripéties. L'un des bons exemples serait Mme Bonacieux des *Trois mousquetaires*, aimée de D'Artagnan, enlevée par les sbires du cardinal et condamnée malgré son innocence. Tencavel ne fait donc pas exception parmi les héros de capes et d'épée puisqu'il est follement épris de la belle Annaïs de Lespars : « L'amour! Son cœur, son imagination en étaient pleins à déborder. Il courait dans ses veines comme cette sève de printemps qui faisait éclater ces bourgeons. Et c'était cela que reflétait ce fin visage... il était l'amour [...] » (HR, 534). La jeune femme ne se laisse malheureusement pas aussi facilement adorer que la bien-aimée de D'Artagnan, et Tencavel a fort à faire s'il veut conquérir sa belle.

Alors qu'ils paraissent complètement antithétiques, aventure et amour sont pourtant souvent entremêlés. Comme le souligne si bien Jankélévitch, « quand on dit "l'aventure" tout court, l'aventure purement et simplement, l'aventure absolument, tout le monde a compris qu'il s'agit de l'aventure par excellence; l'aventure du cœur, l'aventure amoureuse<sup>59</sup>! » À ses débuts, tout aussi bouleversante que l'aventure de l'action, elle est « extravitale, extraterritoriale, extraordinaire, c'est-à-dire hors de l'ordre (extra ordinem), exceptionnelle et littéralement excentrique<sup>60</sup> ». Elle ne fait pas « partie de cette forme ridicule du destin qu'on appelle la carrière<sup>61</sup> » et est une « sorte d'intermède poétique qui interrompt la prose quotidienne [...]»<sup>62</sup>. De fait, comme le voyage, « changer de place, changer de femme sont deux formes entre bien d'autres de ce prurit du déplacement, du dépaysement, du déménagement qui est un alibi de la curiosité amoureuse<sup>63</sup>. »

Aventure aventureuse et aventure amoureuse entretiennent donc des liens fondamentaux : hors de l'ordinaire, elles perturbent la vie quotidienne; précaires, elles peuvent s'achever par le mariage; mobiles, elles demandent un constant déplacement. Plus généralement, l'aventure est indissociable du désir de liberté, de l'insubordination, de

---

<sup>59</sup> Vladimir Jankélévitch, *op. cit.*, p. 31.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 34.

l'individualisme et du goût du risque ou de l'imprévu. Si elle demande un grand sang-froid devant les dangers, elle entraîne aussi une folie des passions et un désordre des pulsions qui, s'ils sont acceptables chez l'homme, sont bien plus problématiques chez la femme. De fait, la femme n'entre pas facilement dans l'aventure telle qu'elle est prescrite pour les hommes qui doivent faire montre de courage, de détermination, de sang-froid et d'autorité. Dans le dernier chapitre, nous verrons comment l'héroïne d'aventures s'approprie les traits des héros de romans d'aventures. Dans le second chapitre, nous examinerons plutôt comment l'aventure, tout en conservant un ensemble de traits immuables, s'adapte à la nature et aux préjugés dont est frappée la femme qui devient une aventurière.

## CHAPITRE 2

### L'AVENTURIÈRE, UNE INQUIÉTANTE INTRIGANTE

— Voyons, Georgette, dis-moi quelles sont les femmes qui font faire le plus de folies aux hommes qui les adorent!... [...] Elles sont capricieuses, volontaires, insolentes comme des goujats. Le plus souvent, ni belles ni jeunes; toujours sans pitié, autant que sans esprit, et ce qui les rend si fortes c'est qu'elles n'aiment absolument personne en dehors d'elles. (*AVES*, 52)

L'enseignement que dispense Mme de Marillac à ses filles semble des plus avantageux : qu'elles soient toujours belles, capricieuses, égoïstes et autoritaires, et elles obtiendront des hommes admiration, bijoux et pouvoir. Pour ce faire, quelques astuces sont de rigueur : la comédie et le mensonge, inhérents à l'essence féminine, servent les intrigues grâce auxquelles les jeunes femmes entrent dans l'univers de la prostitution et de la criminalité. Leur désir de richesses est à ce point insatiable que, « sans pitié » (*AVES*, 52), elles entraînent dans les filets de la fatalité l'homme innocent qui n'a su y voir clair dans leur jeu. Cette façon d'entrer dans l'aventure est précisément celle qui est attendue de la femme.

Ce second chapitre s'articule autour de la représentation en littérature populaire de l'aventurière, un être immoral et dangereux. Nous établirons son profil type en mettant en parallèle les définitions de l'aventurière et la situation de la femme au XIX<sup>e</sup> siècle dans son rapport à la médecine, à la sociologie ou à la philosophie. Une fois démontré que la femme paraît déterminée par son corps et qu'elle devrait par conséquent être à la fois sensible, faible et maternelle, nous verrons comment Claire, Georgette et Mme de Marillac, les personnages des *Aventurières*, s'accaparent, à travers leurs intrigues, les caractéristiques de l'aventure – comme la perturbation du quotidien – et de l'aventurier – comme le désir de liberté, le sens de l'autorité, l'insoumission et l'individualisme. Or, ces traits ne peuvent se manifester de la même façon que chez l'homme. La sauvagerie de l'aventurier, qui provenait de l'extérieur, émerge de la femme elle-même et est incontrôlable puisqu'elle laisse s'exprimer des pulsions profondes généralement réprimées. Elle s'engage alors dans un dangereux renversement de l'ordre établi en s'emparant d'attitudes et de pouvoirs masculins traditionnellement réservés à

l'homme. La conformité à la doxa et aux stéréotypes fait ensuite que la quête de pouvoir et d'argent des aventurières est inévitablement vouée à l'échec; de fait, l'exigence d'un retour à l'ordre défait les manigances de ces intrigantes qui sont condamnées à leur féminité pervertie.

## 2.1. Le contexte de l'aventurière

### 2.1.1. La nature féminine

Le XVIII<sup>e</sup> siècle a connu tout un développement des recherches philosophiques ou scientifiques entourant l'idée de la Nature qui concerne entre autres les rôles sexuels. Rousseau, dans l'*Émile*, montre comment l'homme et la femme auraient une nature distincte, cette dernière devant obéissance au premier puisque « la dépendance étant un état naturel aux femmes, les filles se sentent faites pour obéir<sup>1</sup> ». Au XIX<sup>e</sup> siècle, c'est le discours médical qui s'empare de l'idée de Nature et l'utilise pour naturaliser la femme et l'homme qui sont alors déterminés par leur biologie et leur sexualité. Pour ce faire, la science récupère les stéréotypes et les préjugés concernant la différenciation des sexes et en assure la pérennisation tout au long du siècle, voire leur donne encore plus d'ampleur qu'ils n'en avaient jusqu'alors.

Pierre Roussel, avec *Du système physique et moral de la femme* (1775, 2<sup>e</sup> éd., 1783), est celui qui donne le signal d'envoi de ces recherches. Le passage du biologique au moral, normal parce qu'ils « réagissent toujours réciproquement l'un sur l'autre<sup>2</sup> », demande une interprétation des éléments physiologiques typiquement féminins. La douceur et la mollesse organique de la femme, dont la musculature se développe moins que chez l'homme, expliquent que son identité morale se confonde avec celle de l'enfant : « Délicate & tendre, elle conserve toujours quelque chose du tempérament propre aux enfants. La texture de ses

---

<sup>1</sup> Raymond Trousson, « Préface », *Romans de femmes du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1996, p. III.

<sup>2</sup> Julien-Joseph Virey, *De la femme, sous ses rapports physiologique, moral et littéraire*, Paris, Chez Crochard, Paris, 1825, p. VII.

organes ne perd pas toute la mollesse originelle<sup>3</sup>. » En fait, comme ses constituantes, « c'est-à-dire les vaisseaux, les nerfs, les fibres charnues », la femme est molle et moins musclée que l'homme, ce qui explique « l'état passif auquel la nature la destine<sup>4</sup> ». La faiblesse féminine paraît d'ailleurs évidente puisque toutes les statistiques montrent que le taux de mortalité qui les affecte est plus élevé que celui des hommes. La « phtisie » frappe les femmes de toutes les couches sociales, et, en Belgique, elle tue 40 % des filles de 15 à 21 ans. Le corps féminin la voue à son rôle de mère et, là où « l'homme est un cerveau, la femme est une matrice [...]»<sup>5</sup>. Son bassin spacieux se prête « à la dilatation de la matrice pendant la grossesse, et au passage du fœtus dans l'accouchement [...]»<sup>6</sup>. Elle est donc faite pour la maternité, la forme tout entière de son corps s'y portant.

Qui plus est, la femme serait sexuellement plus résistante que l'homme, qui ne peut répéter indéfiniment l'acte du coït, alors qu'elle ne ressent pas d'épuisement total à chaque union charnelle complète<sup>7</sup>. C'est pourquoi « une femme vaut, en moyenne, dans cet exercice, deux hommes et demi » et c'est ce qui explique qu'elle puisse éprouver naturellement « des désirs sexuels plus impérieux<sup>8</sup> » que ceux de l'homme. Or, la faiblesse féminine est à la fois physique et mentale puisqu'il s'avère que ses nerfs sont très sensibles, comme le prouve

---

<sup>3</sup> Pierre Roussel, *Système physique et moral de la femme ou Tableau philosophique de la constitution, de l'état organique, du tempérament, des mœurs, & des fonctions propres au sexe*, Paris, Chez Vincent, 1795, p. 6.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 15-16.

<sup>5</sup> Jules Michelet, « 29 juin 1849 », *Journal*; cité dans Aron, Jean-Paul, *Misérable et glorieuse, la femme du XIX<sup>e</sup> siècle*, p. 158.

<sup>6</sup> Charles-François Menville, *De l'âge critique chez les femmes, des maladies qui peuvent survenir à cette époque de la vie et des moyens de les combattre et de les prévenir*, Paris, G. Baillière, 1840, p. 26.

<sup>7</sup> Julien-Joseph Virey, *op. cit.*, p. VII.

<sup>8</sup> Roger Bellet, « La femme dans l'idéologie du *Grand Dictionnaire universel* de Pierre Larousse », *La femme au XIX<sup>e</sup> siècle. Littérature et idéologie*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1979, p. 22.

d'ailleurs la « flexibilité de l'organisation féminine<sup>9</sup> ». Elle est très influençable et cède facilement à ses pulsions, ce qui la rend instable :

la faiblesse, la mobilité et l'inconstance de ce sexe, duquel Labruyère a dit que "le caprice était tout proche de la beauté, pour être son contrepoison," tiennent à cette vive sensibilité qui est due elle-même à la mollesse du tissu cellulaire; celle-ci rend la fibre nerveuse plus mobile sous l'action des stimulants physiques et moraux et qui [sic] permet des oscillations plus libres et nombreuses<sup>10</sup>.

La surexcitation des nerfs, qui se manifeste par l'hystérie, a une portée sexuelle dangereuse dans la mesure où l'utérus « est le centre d'où partent une multitude d'irradiations nerveuses, surtout à l'époque de la nubilité et dans diverses circonstances [...]»<sup>11</sup>. L'hypertrophie des sensations peut toujours s'emparer de la femme qui, sensible, est aussi soumise aux dictats d'un corps pratiquement insatiable, en particulier pendant la période menstruelle ou la grossesse alors que l'activité de l'utérus est à son maximum.

Or, il est impératif que la femme se méfie de la surexcitation sexuelle qui peut miner sa santé en la ramenant à des pulsions primaires puisque, « en proie au désir sexuel, [elle] retombe [...] dans son animalité première<sup>12</sup> ». La description médicale de la nymphomanie est à ce propos plutôt révélatrice, car elle montre la violence animale qui gît en la femme : « elle frappe, mord et déchire, avec une sorte de férocité sanguinaire, tout ce qui ose apporter un obstacle à la satisfaction de ses désirs<sup>13</sup> ». Par conséquent, la femme est avant tout un être sexuel ou encore « un être en coït permanent<sup>14</sup> », ce que révèle d'ailleurs sa fréquente comparaison avec la Bête de l'Apocalypse qui représente la femme en général et qu'on

---

<sup>9</sup> Charles-François Menville, *op. cit.*, p. 26.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>12</sup> Thérèse Moreau, *Le sang de l'histoire. Michelet, l'histoire et l'idée de la femme au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion, coll. « Nouvelle bibliothèque scientifique », 1982, p. 39.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>14</sup> Mireille Dottin-Orsini, *Cette femme qu'ils disent fatale. Textes et images de la misogynie fin-de-siècle*, Paris, Grasset, 1993, p. 168.

appelle aussi la Grande Prostituée<sup>15</sup>. Même la maternité renvoie la femme à son animalité, la mère devant allaiter et s'occuper de son enfant avec la même tendresse que la tigresse son petit.

Dépendante, fragile, sédentaire et, si l'on en croit Michelet, potentiellement malade toute sa vie durant, la femme aurait des fonctions prédestinées par la nature qui sont tout le contraire de celles prescrites pour l'homme. En effet, de par leur corps, l'homme et la femme seraient dotés d'une nature spécifique, l'une étant l'antithèse de l'autre :

érigées en contraires complémentaires, les différences biologiques servent à élaborer une "essence masculine" et une "essence féminine" qui détermineraient non seulement les fonctions corporelles, mais aussi les dispositions psychiques et intellectuelles ainsi que la destinée sociale<sup>16</sup>.

Tous les caractères peuvent alors s'établir par paires : « indépendant/dépendant, rationnel/émotionnel, propre à l'activité publique/à l'activité domestique, etc<sup>17</sup>... »

Les règles qui régissent la société française sont adaptées à ces principes et la Française bourgeoise – les classes pauvres et ouvrières étant assujetties bien différemment aux contraintes des genres – a des droits plutôt limités qui semblent la vouer à la maternité. Le Code civil se fait d'ailleurs le défenseur de la division des sexes. De fait, il proclame que la femme a besoin de « la force et de l'audace<sup>18</sup> » que l'homme peut lui offrir dans « la puissance maritale [...]»<sup>19</sup>. Éternelle mineure selon la loi, elle fait l'objet d'une incapacité légale qui lui interdit de témoigner en cour, d'hériter, de posséder un compte en banque, de

---

<sup>15</sup> « Au commencement était La Bête. Mentionnée comme telle, elle renvoie au texte de l'Apocalypse de saint Jean, et désigne à la fois le dragon à têtes multiples et la Grande Prostituée qu'il porte sur son dos [...]. » (*Ibid.*, p. 192.) Les interprétations de ce passage sont nombreuses, mais il semble que des écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle l'aient souvent récupéré pour représenter l'être féminin collectif. (Voir en particulier le chapitre 17 de l'*Apocalypse*.)

<sup>16</sup> Alice Primi, « La question des femmes au XIX<sup>e</sup> siècle », dans Michèle Riot-Sarcey (dir. publ.), *De la différence des sexes. Le genre en histoire*, Paris, Larousse, coll. « Bibliothèque historique Larousse », 2010, p. 167.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>18</sup> Philippe Godding, *Ibid.*, p. 22.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 22.

signer un bail ou de travailler sans obtenir au préalable l'autorisation maritale ou paternelle. La femme apprend donc très tôt toutes les tâches qui vont l'enfermer dans ce qu'on appelle la sphère domestique. Ange du foyer, elle offre un refuge de tranquillité à son époux, celui-ci ayant été confronté toute la journée durant au monde extérieur jugé moralement dangereux :

Les hommes qui évoluaient dans cette atmosphère ne pouvaient être sauvés que par un contact régulier avec le monde moral du foyer, dans lequel les femmes étaient porteuses de ces valeurs pures qui pouvaient neutraliser les tendances destructrices du monde des affaires<sup>20</sup>.

Deux modèles féminins sont alors en mesure de coexister : la ménagère et la courtisane<sup>21</sup>, la mère et la putain, l'épouse absente du domaine public et la fille des rues, celle qui respecte l'ordre établi et celle qui n'a pas su réprimer ses instincts et est tombée dans la déchéance. L'aventurière entre dans la seconde catégorie puisqu'elle est menteuse, égoïste, sexuellement active, soumise à ses pulsions et très entreprenante<sup>22</sup>.

#### 2.1.2. Les définitions de l'aventurière

Mais alors, qu'est-ce que l'aventurière? Là où le *Dictionnaire comique, satyrique, critique, burlesque, libre et proverbial* (1750) écrit qu'il s'agit d'une « femme qui court les aventures (sic), qui court le monde, & ce qu'on appelle une fille de joye (sic), une putain<sup>23</sup> »,

---

<sup>20</sup> Catherine Hall, « Sweet Home », dans Philippe Ariès et Georges Duby (dir. publ.), *Histoire de la vie privée. De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, coll. « Points. Histoire », vol. 4, 1999, p. 63.

<sup>21</sup> Pierre-Joseph Proudhon; cité dans Juliette Adam, « La Valeur sociale et nationale de la Femme », dans *La Revue Hebdomadaire*, 14 avril 1917; cité dans Nicole Priollaud (dir. publ.), *La femme au 19<sup>e</sup> siècle*, Paris, Liana Levi & Sylvie Messinger, coll. « Les reporters de l'histoire no 2 », 1983, p. 214.

<sup>22</sup> Une telle position suggère une ressemblance avec l'hystérique. Cette dernière se profile derrière presque tous les modèles féminins dérangés dont la sexualité paraît exacerbée. De fait, les nerfs étant surexcités, la folie féminine revient au galop. De très nombreux ouvrages de médecine parlent de l'hystérie. Voir entre autres ceux de M. Briquet qui a publié en 1859 le *Traité clinique et thérapeutique de l'hystérie*.

<sup>23</sup> Philippe-Joseph Le Roux, « Aventurière », dans *Dictionnaire comique, satyrique, critique, burlesque, libre et proverbial*, éd. 1750.

le *Dictionnaire critique de la langue française* de 1787 écrit plutôt, à « Aventurier » : « Aujourd'hui il ne se dit que d'un homme ou d'une femme qui n'a point de fortune, et qui vit d'intrigue<sup>24</sup>. » Quant au *Dictionnaire de l'Académie française* (1835), il présente une flagrante opposition entre les membres du sexe masculin et ceux du sexe féminin puisqu'il y est écrit : « Il se dit le plus souvent d'Une (sic) personne qui est sans état et sans fortune, et qui vit d'intrigues. *C'est un aventurier*. En ce sens, il a un féminin. *Ce n'est qu'une aventurière*<sup>25</sup>. » « Aventurière » est clairement péjoratif à l'égard des femmes qui sont réduites à un rôle d'intrigante. Souvent sous-représentée dans les dictionnaires où elle n'a droit qu'à une ligne ou deux soulignant sa malice, l'aventurière ne vivrait donc que d'escroqueries et de recherche de la fortune. Déterminée par son sexe, l'aventure aventureuse, c'est-à-dire celle des hardis personnages pleins de fougue et d'énergie, lui est inaccessible.

Comme les aventurières sont un stéréotype largement véhiculé dans tous les types de textes, les dictionnaires sont insuffisants lorsque vient le temps d'établir une définition complète, et mieux vaut jeter un œil du côté des productions romanesques, des articles de revues ou de journaux, et des ouvrages de portraits qui font office de biographies. Actrices, courtisanes, danseuses, reines, érudites et chanteuses se côtoient entre les pages d'*Aventurières et courtisanes* (1856), de Roger de Beauvoir, de *Reines légitimes, reines d'aventures* (1867), d'Emmanuel de Lerne, et de *Lady Hamilton, une aventurière de haut vol* (1913), de Joseph Turquan et Jules d'Auriac. La plupart de ces ouvrages critiquent la vie des femmes décrites, mais en profitent également pour la louer. Roger de Beauvoir, en particulier, fait montre d'un sentiment de nostalgie admirative à l'égard de ces figures féminines parmi lesquelles il inclut l'actrice : « La salle de spectacle où elle jouait, métamorphosée maintenant en galerie, est la plus triste chose du monde en comparaison de ce qu'elle était jadis<sup>26</sup>. » C'est même à une défense de l'excentrique que se porte Roger de Beauvoir : « Il faut qu'elle se fasse sublime à force de dangers et d'écueils, qu'elle vive la vie

<sup>24</sup> Jean-François Féraud, « Aventurier », dans *Dictionnaire critique de la langue française* (1787), éd. 1994.

<sup>25</sup> Nous soulignons. Académie française, « Aventurier », dans *Dictionnaire de l'Académie française*, éd. 1835.

<sup>26</sup> Roger de Beauvoir, *Aventurières et courtisanes*, Paris, Michel Lévy Frères, 1856, p. 99.

de son rang et de sa caste, qu'elle n'échappe pas à sa mission par le suicide à la mode, le mariage<sup>27</sup> ! » L'aventurière, pour Roger de Beauvoir, entre dans le grandiose alors qu'être femme d'intérieur n'aurait rien de passionnant. *Grandes dames, tragédiennes et aventurières* (1909), de Tony-Henri-Auguste Reiset, entremêle également critique et louange puisque les chapitres alternent entre des descriptions d'actrices, comme la Montansier, et celles de grandes dames très bien perçues, telle mademoiselle Rancourt.

Les aventurières dont parlent *La Revue des deux Mondes* et *La Presse* sont moins nuancées et s'accordent mieux aux définitions des dictionnaires. Elles y sont dénuées de distinction et de mystère, et elles ont commis des larcins ou des crimes pour lesquels elles sont accusées<sup>28</sup>. La différence pourrait s'expliquer par le public auquel sont destinés les textes. De fait, les ouvrages de portraits visent un lectorat plus éduqué que les faits divers et les personnes mentionnées font souvent partie des classes populaires.

Bref, si l'aventure, pour l'homme, désigne entre autres la découverte de paysages lointains et l'atteinte de la virilité, elle prend un tout autre sens pour la « femme à aventures » qui se définit plutôt comme une « femme galante », ce qui revient à réinscrire la femme dans un rapport à l'amour et à la sexualité et, plus précisément encore, dans un rapport à la réelle nature féminine, corrompue et corruptrice. De fait, « aventures galantes » suggère un jeu d'intrigues amoureuses qui associent l'aventurière à la courtisane, à la demi-mondaine, voire à la prostituée, l'élément commun à ses trois types de femmes étant leur aisance pour la séduction. Admirablement maîtrisée grâce à son naturel talent d'actrice et son aptitude à la ruse, l'intrigue sert l'inévitable ambition et égoïsme de l'aventurière, ce en quoi elle attise une fois de plus les tendances profondes de la féminité sauvage.

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 24-25.

<sup>28</sup> Soulignons que les exemples d'aventurières dans les journaux et les revues ne changent pas vraiment du début à la fin du siècle : il s'agit toujours de criminelles de bas étage, un peu prostituées, un peu intrigantes. Jamais le terme « aventurière » n'a une connotation positive, sauf, curieusement, à la première entrée retracée de *La Presse*, soit en 1840. On y parle de Mme Blanchard, une aéronaute ayant réellement existé et qui, après le décès de son époux, a continué à suivre ses traces en poursuivant ses envolées en montgolfière. Il y est écrit : « Elle se place dans la nacelle, on coupe les cordes, le ballon part, et la hardie aventurière, entraînée au caprice des vents, disparaît avec son étrange véhicule, comme un point noir, dans le ciel bleu<sup>28</sup>. » (« Les trois rencontres », *La Presse*, 12 avril 1840, p. 2.) Dans cet article, unique en son genre, l'aventurière est vue comme l'aventurier, c'est-à-dire comme un personnage courageux et intrépide.

## 2.2. L'aventure au féminin

### 2.2.1. Les pouvoirs masculins et féminins

Les personnages des *Aventurières* sont chargés de l'imaginaire qui définit la femme, et les différents rôles que Claire, Georgette et Mme de Marillac occupent en tant qu'aventurières vont les conduire à être vues comme des êtres repoussants en totale inadéquation avec le modèle idéal de la chaste et pure femme au foyer. Loin de faire preuve de cette passivité tant valorisée pour la gent féminine, elles tentent plutôt de s'emparer du pouvoir, ce dernier se définissant comme

le fait de disposer des moyens pour agir librement et efficacement dans le monde, mais [...] aussi la capacité légale, juridique, de poser des actes. Plus "politiquement", le pouvoir c'est la possibilité d'agir sur les autres, de leur commander, d'exercer une part de l'autorité. Dans tous ces sens, le pouvoir est indissociable de la liberté<sup>29</sup>.

Le pouvoir des hommes se confond avec la force physique et intellectuelle. Le mot « pouvoir » recouvre d'ailleurs des termes fréquemment associés à la masculinité : « ainsi puissance, influence, autorité, emprise, domination, prise de décision sont souvent englobées au niveau du langage courant avec le concept de pouvoir<sup>30</sup> » et font écho aux normes de la virilité, celle-ci se définissant comme « puissance sexuelle de l'homme<sup>31</sup> » et « [ensemble] des qualités (fermeté, courage, force, vigueur, etc.) culturellement attribuées à l'homme adulte<sup>32</sup> ». Le pouvoir détenu par l'homme est donc comparable aux qualités attendues de l'aventurier. Les pouvoirs traditionnellement attribués aux femmes sont différents puisqu'ils ne sont dus ni à la force physique ni aux droits législatifs, mais plutôt à la beauté, grâce à laquelle elles vont s'emparer des pouvoirs masculins.

---

<sup>29</sup> Luc Courtois, Jean Pirotte et François Rosart (dir. publ.), *Femmes et pouvoirs. Flux et reflux de l'émancipation féminine depuis un siècle*, Louvain-la-Neuve; Bruxelles, Collège Érasme; Nauwelaerts, coll. « Recueil de travaux d'histoire et de philologie », 1992, p. 12.

<sup>30</sup> Nicole Aubert, *Le pouvoir usurpé? Femmes et hommes dans l'entreprise*, Paris, Robert Laffont, 1982, p. 24.

<sup>31</sup> « Virilité », *Le nouveau petit Robert de la langue française 2009*, version 3. 2, [Cédérom], Paris, Dictionnaire Le Robert, c2008.

<sup>32</sup> Trésor de la langue française, « Virilité », 2013, en ligne, <<http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=2055578970;>>, consulté le 30 juin 2013.

Le charme physique est un piège dangereux : « non seulement elle [la beauté] est utile pour inciter l'homme à l'acte générateur, mais c'est l'arme spécifique, et légitime, du sexe faible, qui peut grâce à elle compenser sa faiblesse en apprivoisant le sexe fort<sup>33</sup> ». La séduction apparaît alors comme une nécessité puisque la « femme est faite pour plaire<sup>34</sup> », ce dont Mme de Marillac a bien conscience lorsqu'elle affirme qu'il faut « être toujours belle si [on veut] être toujours heureuse [...] » (*AVES*, 44). Claire et Georgette de Marillac utilisent très adéquatement la « beauté splendide » (*AVES*, 8) dont elles sont dotées afin de charmer époux ou amants. Chaque rencontre avec un homme est précédée d'une retouche, comme « un coup de main habile et leste [de] Mme de Marillac [qui] donnait un tour plus coquet aux cheveux de sa fille et à sa toilette » (*AVES*, 76). Alors qu'elles s'apprêtent à rencontrer le banquier Gregorio Torliani, Mme de Marillac dit à Claire : « Fais-toi bien belle; nous avons rencontré, ici, un ami charmant [...] » (*AVES*, 98). L'effet semble porter ses fruits puisque cet ami devient en effet un protecteur des plus assidus. Georgette est tout aussi efficace envers Maurice de Cizeret qui se trouve épris « au point d'en être aveugle » (*AVES*, 22-23), ce qui donne alors toute sa puissance à la femme : « Ce qui rendait Mme de Marillac très forte, dans sa lutte contre le jeune homme, c'est que, plus que jamais, elle était persuadée de l'amour immense que Maurice portait à sa femme. » (*AVES*, 49)

Si le Code Napoléon dit bien que « le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son mari<sup>35</sup> », la relation de couple entre Maurice de Cizeret et Georgette ne correspond pas du tout à la norme puisque c'est toujours l'épouse qui l'emporte; de fait, elle s'exprime « d'une petite voix autoritaire qu'elle accompagnait d'un geste empreint de commandement [...] » (*AVES*, 42). Et si ce n'est par ses ordres, c'est par son corps qu'elle influence son mari : « elle était si folle, si charmante, si entièrement irrésistible que Maurice fut vaincu » (*AVES*, 96). En utilisant son corps et l'amour aveugle que Maurice lui porte, la jeune femme réussit à l'influencer jusque dans l'usage de ses finances, qui est un domaine

---

<sup>33</sup> Yvonne Knibiehler, « Corps et cœurs », *Histoire des femmes en Occident. Le XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Plon; Perrin, coll. « Tempus », vol. IV, 2002, p. 392.

<sup>34</sup> Émile Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2009, p. 517.

<sup>35</sup> « Article 213 », dans France, *Code Napoléon, édition originale et seule officielle*, Paris, Imp. impériale, 1807, p. 55.

tenu et dirigé par l'homme. Les conseils maternels étaient d'ailleurs très simples : « Alors, affirme-toi et sois fidèle à tes volontés, dès le principe; sois aujourd'hui la maîtresse chez toi, pour l'être toujours. » (*AVES*, 52) Maîtresse de ses désirs et de son époux, Georgette domine.

Or, comme la femme est un être de pulsions et de nature, elle est déterminée par sa sensibilité et ses tendances inconscientes. Dans un texte où il critique les préjugés tenus à l'encontre de la gent féminine, Maupassant résume ce qui devrait constituer la nature de la femme et ce qui, par conséquent, corrobore sa tendance à l'égoïsme. Il écrit :

Jamais elles ne peuvent être juges impartiales d'une chose ou d'une idée, se soustraire à leurs tendances, à leurs affections, à leurs sympathies ou à leurs antipathies, pour apprécier quoi que ce soit avec une complète indifférence. Une chose leur plaît ou ne leur plaît pas, les séduit ou les repousse; mais toujours leur personnalité persiste invinciblement, et jamais elles ne pourront sortir d'elles-mêmes ce qui ne s'adresse en rien à leur personne, à leurs croyances, ou à leurs intimes sentiments. L'au-delà d'elles-mêmes leur est étranger. Elle (sic) sont, en un mot, passionnelles, inconsciemment, mais constamment personnelles, enfermées en elles-mêmes, condamnées à elles-mêmes<sup>36</sup>.

L'égoïsme s'apparente énormément à l'individualisme en ce que tous deux se rapportent au soi. En effet, cet « attachement excessif à soi-même qui fait que l'on subordonne l'intérêt d'autrui à son propre intérêt<sup>37</sup> » est similaire à la « tendance qui voit dans l'individu la suprême valeur dans le domaine politique, économique, moral<sup>38</sup> » qui encourage certaines personnes « à ne vivre que pour soi [...] »<sup>39</sup>. L'individualisme de l'aventurier, né d'un désir de liberté, prend un sens bien plus péjoratif quand il est associé à la femme puisqu'il fait ressortir des tendances intérieures cachées et malsaines.

---

<sup>36</sup> Guy de Maupassant, « George Sand d'après ses lettres »; cité dans Nicole Priollaud (dir. publ.), *La femme au 19<sup>e</sup> siècle*, Paris, Liana Levi & Sylvie Messinger, coll. « Les reporters de l'histoire no 2 », 1983, p. 141.

<sup>37</sup> « Égoïsme », *Le nouveau petit Robert de la langue française 2009*, version 3. 2, [Cédérom], Paris, Dictionnaire Le Robert, c2008.

<sup>38</sup> *Ibid.*, « Individualisme ».

<sup>39</sup> *Ibid.*

Égoïste et cherchant « l'élégance et le luxe<sup>40</sup> », la femme, qui aime les bijoux, en veut toujours davantage. Georgette et Claire vouent un amour immodéré aux bijoux, aux diamants, « toujours les plus gros » (*AVES*, 31), et aux ornements qui finissent par s'accumuler : « après une merveille, une autre merveille » (*AVES*, 91-92). L'obtention de nouvelles parures provoque deux effets : les bijoux servent à flatter « la vanité d'une jeune femme » (*AVES*, 31) et rehaussent sa beauté. Par conséquent, elle obtient un pouvoir de séduction accru sur l'homme aveuglé par l'amour. Comme les bijoux sont en plus offerts dans le cadre d'une transaction sexuelle, ils représentent tout « à la fois une métaphore du sexe féminin, la ruine de l'homme, un moyen de séduction et un signe d'esclavage<sup>41</sup> ». Ne cherchant qu'à plaire à la femme, l'homme se ruine et c'est pourquoi, d'après Mme de Marillac, « un mari, pour ces femmes-là, ne devait être qu'un banquier à la caisse sans cesse ouverte » (*AVES*, 28).

Dans un tel contexte, l'amour, bien sûr, n'est pas réciproque. La sincérité de l'homme est contrebalancée par la rapacité féminine dont Georgette offre un exemple éclatant quand elle décrit son sentiment pour son vieil amant qui est à l'article de la mort :

et puis, chère maman, je ne suis pas très exigeante, je ne lui demande que de durer un peu plus d'un an, pour que je puisse l'épouser; après cela, s'il lui plaît (sic) me quitter, pour aller se reposer en un monde meilleur, eh bien, nous nous en consolerons en nous disant que personne n'est immortel, pas même les princes. (*AVES*, 298)

Cette froideur devant la mort possible d'un amant sincèrement épris montre un décalage entre la sensibilité et l'amour. Encore faut-il comprendre que la femme, dans son désir de richesses, use de ruse et de son talent d'actrice afin de mieux attraper les hommes. Elle entraîne alors un déchaînement des passions et une perturbation du quotidien s'apparentant à une dangereuse sauvagerie.

---

<sup>40</sup> Pierre-Joseph Proudhon, « Notes et pensées. Œuvre posthume »; cité dans Nicole Priollaud (dir. publ.), *La femme au 19<sup>e</sup> siècle*, Paris, Liana Levi & Sylvie Messinger, coll. « Les reporters de l'histoire no 2 », 1983, p. 149.

<sup>41</sup> Mireille Dottin-Orsini, *op. cit.*, p. 71.

### 2.2.2. Les facettes de l'aventurière : la menteuse, l'actrice, la prostituée, la criminelle et la femme fatale

L'aventure est porteuse d'un risque de mort et l'instabilité du quotidien qu'elle génère aurait pour effet de provoquer une sauvagerie contrôlée. Toutefois, contrairement à l'aventurier pour qui elle est extérieure, l'aventurière ne maîtrise pas cette sauvagerie intérieure qui la domine. Il se produit alors un déchaînement des pulsions physiques qui conduisent tous ceux qu'elle côtoie sur le chemin de la fatalité.

De fait, menteuse, comédienne, prostituée et criminelle, l'aventurière dérange l'ordre naturel des choses, puisqu'elle est ramenée à des pulsions et à des tendances féminines primaires. Le talent qu'elle démontre pour le jeu renvoie d'ailleurs la femme à elle-même puisqu'elle est généralement une excellente menteuse. Bram Dijkstra, dans *Les idoles de la perversité*, montre qu'il était considéré, au XIX<sup>e</sup> siècle, que la femme, « incapable de créer, est en revanche foncièrement douée pour imiter<sup>42</sup> ». Maupassant propose, en reprenant l'opposition entre les hommes et les femmes, que « la nature, en refusant la force [plus masculine], leur a donné la ruse en partage; de là leur fourberie instinctive et leur invincible penchant au mensonge<sup>43</sup> ». D'après ses propos, la ruse n'est féminine que parce que la force est masculine.

Le jeu d'actrice est naturel pour Claire, Georgette et Mme de Marillac, et tout un vocabulaire de l'apparence et du faux-semblant parsème le roman : « cette attitude si habilement composée » (*AVES*, 25), « démasquer » (*AVES*, 23), « donner l'éveil » (*AVES*, 23), le visage « avait revêtu » (*AVES*, 24), « en prenant un air innocent » (*AVES*, 174), « une autre comédie » (*AVES*, 276), « faire croire » (*AVES*, 152), etc. Les rôles choisis par les Marillac sont ceux de femmes respectables. Elles essaient d'être douces, élégantes et faibles. Pour que leur intrigue fonctionne, elles excluent tout ce qui pourrait les associer au « domaine des femmes vulgaires » (*AVES*, 80), car « c'est ce qu'il faut éviter à

---

<sup>42</sup> Bram Dijkstra, *Les idoles de la perversité. Figures de la femme fatale dans la culture fin de siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, p. 136.

<sup>43</sup> Guy de Maupassant, « La Lysistrata moderne »; cité dans Nicole Priollaud (dir. publ.), *La femme au 19<sup>e</sup> siècle*, Paris, Liana Levi & Sylvie Messinger, coll. « Les reporters de l'histoire no 2 », 1983, p. 193.

tout prix » (*AVES*, 80). Mme de Marillac joue son rôle de « mère qui est une sainte femme [...] » (*AVES*, 33). Elle dit même à Maurice de Cizeret, alors qu'elle semble hésiter à accepter sa demande en mariage : « croyez-vous qu'une mère pourrait consentir à donner sa fille à un étranger, si cet étranger ne devait pas remplacer, dans le cœur de son enfant, tout et chacun? » (*AVES*, 27) Claire joue les idéalistes, son époux parfait étant « un homme jeune, riche et beau; non qu'elle tienne à l'argent; les choses de la terre n'ont point de prise sur elle et c'est justement pour se détacher davantage de tout ce qui est vulgaire et matériel que ma sœur tient à avoir une fortune immense » (*AVES*, 17-18). Le lecteur sait bien, pourtant, que seule la richesse de son époux importe. Georgette, quant à elle, paraît sincèrement éprise de Maurice puisqu'elle menace de se faire nonne si le mariage ne peut se faire : « si, pour des causes que je ne prévois pas, elle refusait de me laisser porter votre nom, j'entrerais au couvent, j'y prendrais le voile [...] » (*AVES*, 14). Mais Mme de Marillac veille :

Il serait de mauvais goût, qu'après avoir demandé du temps pour réfléchir, pour décider Claire, pour la marier j'en arrivasse à me rendre par le seul fait que ce monsieur nous menace de s'éloigner; ce serait vraiment trop vite démasquer nos batteries, cela pourrait lui donner l'éveil. (*AVES*, 23)

Les Marillac, donc, récupèrent les stéréotypes féminins, se les approprient et les mettent en scène afin de mieux manipuler les hommes qui se laissent prendre au piège.

L'aventurière n'étant d'aucune façon amoureuse de l'homme, l'acte d'amour n'est qu'un échange de plaisirs et se concrétise par l'obtention d'un bien matériel, le bijou. Le roman fait alors explicitement référence à la prostitution, qui est vue comme un crime et qui se manifeste dans toute la ville, ce lieu de perdition par excellence.

Toutes les Parisiennes mises en scène dans le roman sont des débauchées et des criminelles entretenant des liens étroits avec la famille des Marillac. Ceux-ci habitent un hôtel particulier ayant appartenu à la Rosaria, la maîtresse de Roger de Marillac qui a fait fortune en tant que demi-mondaine. Elle est également fille d'une prostituée. Le roman traverse les strates sociales et explore jusqu'aux bas-fonds de la ville où évolue la

Fée des Guenilles, une vieille femme qui se proclame la reine du quartier des Gouapes<sup>44</sup> et qui, « du plus loin qu'elle se souvenait, [...] n'avait jamais travaillé; jeune, elle avait vécu du vice; l'âge venant, elle avait demandé sa pâture au vol<sup>45</sup> » (*AVES*, 190). Mère et fille d'une prostituée, elle a élevé son fils Mâle-Bête pour en faire un homme de main prompt au meurtre, et les Marillac font affaire avec cette femme à la moralité douteuse pour se débarrasser du notaire de Cizeret.

Les cercles mondains où évoluent Mme de Marillac et ses filles sont tout aussi risqués pour le maintien de la vertu féminine. Mme de Marillac a « mené, dans sa jeunesse, une étrange existence » (*AVES*, 241), ce qui, d'après Maurice de Cizeret, permet de la qualifier de « femme perdue » (*AVES*, 284). Elle dirige ses enfants dans le tourbillon des mondanités et, ce faisant, encourage Claire à se vendre au banquier Torliani qui lui offre, avant leur première nuit ensemble, « une bague enrichie de diamants si splendides et si gros que la bague, à elle seule, valait une fortune [...] » (*AVES*, 88). Georgette, jalouse du succès de sa sœur, se donne plutôt à un vieux prince très riche dont le premier présent est « une rivière de diamants magnifiques [...] » (*AVES*, 113).

Alors que, traditionnellement, la sphère domestique est mise en opposition avec la sphère extérieure, impure et dangereuse, la ville apparaît dans le roman comme un espace féminin mené par des êtres « perdus », qu'il s'agisse de Mme de Marillac ou de la Fée des Guenilles. En ce sens, que toutes les femmes soient corollaires à la ville et non pas à la domesticité les rend dangereuses et non respectueuses des rôles féminins habituels. L'entente entre femmes qui vendent leur corps, soit les Marillac (les aventurières), la demi-mondaine et

---

<sup>44</sup> Le mot « gouape » fait référence à des gens de mauvaise vie.

<sup>45</sup> Beaucoup d'écrits médicaux portent sur les odeurs, les menstruations, la boue, la crasse, l'ordure. À titre d'exemples, voir *Système physique et moral de la femme ou Tableau philosophique de la constitution, de l'état organique, du tempérament, des mœurs, & des fonctions propres au sexe*, de Pierre Roussel, publié en 1818, *De la menstruation considérée dans ses rapports physiologiques et pathologiques*, d'Alexandre-Jacques-François Brierre de Boismont, publié en 1842, ou encore *Traité de la menstruation, ses rapports avec l'ovulation, la fécondation, l'hygiène de la puberté et de l'âge critique...* d'Adam Raciborski, publié en 1868. La femme pue à cause de ses menstruations et l'odeur de pourriture est associée à celle du sang féminin, ce qui crée une analogie entre la femme et la charogne, c'est-à-dire le corps pourrissant. Tout au long du passage, les filles de la Fée des Guenilles et la vieille femme elle-même sont décrites comme étant sales, c'est-à-dire sales de la déchéance dans laquelle elles sont tombées.

la vulgaire fille de rues, se manifeste ultimement autour de la criminalité et d'une attaque contre la stabilité sociale.

Georgette et Mme de Marillac élaborent une stratégie complexe devant leur permettre de s'emparer de la fortune de Maurice de Cizeret alors qu'il serait enfermé dans un asile d'aliénés. Au préalable, elles essaient d'éliminer l'encombrant notaire qui protège la fortune du jeune homme : « [Mme de Marillac] tenait le notaire pour l'ennemi qu'elle avait le plus à redouter. Aussi ne songeait-elle qu'à s'en débarrasser, à quelque prix et par quelque moyen que ce pût être. » (*AVES*, 185) La stratégie choisie rappelle beaucoup les actions des aventurières des revues et des journaux :

— Au moment où tu es arrivé j'en étais à me dire, continuait Mme de Marillac: que s'il pouvait lui arriver quelque gros accident, un échafaudage dont une pièce lui tomberait sur la tête, une voiture lancée au triple galop et qui ne s'arrêterait pas à temps pour lui permettre de se garer, enfin je ne sais quoi!...

— Le fait est que les faits-divers sont pleins de ces aventures, répondait sentencieusement Roger. (*AVES*, 185.)

Si, malgré le concours de Mâle-Bête, le fils de la Fée des Guenilles, elle ne parvient pas à éliminer le notaire, Mme de Marillac réussit toutefois à empoisonner Cizeret, ce qui fait d'elle une meurtrière.

L'homicide n'est pourtant pas l'unique crime des Marillac. L'article 213 du Code Napoléon est formel : « Les époux se doivent mutuellement fidélité, secours, assistance [...]»<sup>46</sup>. Dans la mesure où un adultère se produit, la loi n'est pas respectée et un crime est commis. Par conséquent, l'accusation que porte Maurice de Cizeret à sa femme avant son décès ne concerne pas l'argent qu'elle participe à lui voler, mais ses actes immoraux. Il résume ses reproches en un mot : Georgette est une « fille », c'est-à-dire une fille de joie :

Il vous fallait commettre ce crime pour être plus libre de vous choisir un amant selon votre goût, selon votre amour de l'argent; vous vouliez, de même, vous emparer d'une fortune qui avait éveillé votre convoitise [...] Vous êtes née fille, madame la comtesse, fille dans toute l'acception du mot; votre mère vous a donné les leçons qui auraient pu vous manquer pour jouer les rôles de courtisane. (*AVES*, 283)

---

<sup>46</sup> « Article 212 », dans France, *Code Napoléon, édition originale et seule officielle*, Paris, Imp. impériale, 1807, p. 55.

Et il ajoute encore : « Madame de Marillac a fait de ses deux filles des créatures éhontées, qui vendent leurs charmes, qui font métier de leur beauté!... » (*AVES*, 284) La source du crime revient à Mme de Marillac qui a dirigé ses filles. Le commerce de son corps et plus précisément l'adultère sont également les crimes dont Diego accuse sa femme lorsqu'il la découvre avec le banquier Torliani : « Est-ce possible? se disait-il, en regardant le visage de Claire [...], que cette femme soit une criminelle, une infâme?... » (*AVES*, 255)

Comme elles attaquent le vieux notaire, font croire à la folie de Cizeret et causent la mort de ce dernier, offrent leur corps pour des richesses et trompent leurs époux, les aventurières, menées par Mme de Marillac, deviennent donc des criminelles<sup>47</sup>.

Cette position, toutefois, s'oppose au rôle féminin traditionnel puisque la criminelle et la femme fatale, d'une part, s'emparent des pouvoirs réservés aux hommes et manifeste une dangereuse masculinisation et, d'autre part, remettent en question la société en ne respectant pas l'ordre établi qui prescrit aux femmes de rester passives, obéissantes et non désirantes.

De fait, le Code civil appuie la division entre intérieur (femme) et extérieur (homme), et tente d'assurer la position de mère et d'épouse à la femme. La loi protège férocement l'unité familiale parce que cette dernière assure la stabilité sociale : en effet, « la famille, le mariage et les relations conjugales apparaissent dans l'imaginaire révolutionnaire comme la nouvelle force d'unité sociale rattachant l'individu à la patrie et la patrie au citoyen<sup>48</sup> ». La destruction du couple par l'adultère féminin est un crime grave : l'adultère porte atteinte à la famille lorsqu'y est introduit un enfant illégitime qui peut malgré tout hériter, les lois faisant que tous les enfants et non plus seulement les puînés ont le droit de toucher également à l'héritage paternel. L'image de la sainte mère dévouée à ses enfants est aussi complètement brisée

---

<sup>47</sup> Roger de Beauvoir soulignait d'ailleurs ce lien entre le corps et le crime, chez l'aventurière. Il rapporte les paroles de l'une d'entre elles qui dit : « Quand on relève le pan de sa robe [...], ce n'est pas, ma fille, pour passer le ruisseau, c'est pour monter en voiture!" » Ce à propos de quoi Roger de Beauvoir ajoute : « Hélas! il y en a peu qui vont à pied! » Voir Roger de Beauvoir, *op. cit.*, p. VI.

<sup>48</sup> Laurie Laplanche, « L'éducation et la représentation de la citoyenneté féminine sous la Révolution française », dans Catherine Ferland et Benoît Grenier (dir. publ.), *Femmes, culture et pouvoir. Relectures de l'histoire au féminin, XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Presses de l'Université Laval, coll. « Intercultures », 2011, p. 191.

puisque la femme préfère ses propres désirs (de richesse, de bijoux, de beauté ou de position sociale) à ses enfants pour lesquels elle devrait pourtant se consacrer complètement.

Par ailleurs, en forçant Maurice de Cizeret à revenir à Paris et à céder aux caprices de son épouse, Georgette et sa mère le font paraître faible et impuissant, comme devrait l'être une femme. Ce faisant, et dans la mesure où les Marillac prennent des décisions pour elles-mêmes, elles s'accaparent un pouvoir traditionnellement masculin. Femmes rusées et indépendantes, elles s'apparentent à la femme fatale, ce que les comparaisons animales et les titres de quelques chapitres révèlent : alors que Cizeret découvre partiellement les problèmes que générera la présence de Mme de Marillac dans sa maison, le chapitre XIII se nomme « L'homme s'agite et la fatalité le guide » (*AVES*, 173). Quant au chapitre XV, dont le titre est « Aux prises avec la fatalité » (*AVES*, 205), il met en scène Cizeret qui est retenu dans l'asile d'aliénés où il terminera ses jours. Nerveusement surexcitées par l'activité sexuelle, les femmes de Mie d'Aghonne se rapprochent de la Bête et de la Grande Prostituée aux pulsions animales dangereuses; de fait, elles sont des « dévorantes » (*AVES*, 28), des « fauconnes » (*AVES*, 111) qui attrapent dans les « filets de l'amour », telles des araignées, leurs proies masculines.

Or, lorsqu'une femme fatale se manifeste, elle est terrifiante parce qu'elle « possède toutes les caractéristiques du héros masculin : active comme lui, elle lutte contre lui pour conquérir le pouvoir, prend des initiatives, mène l'intrigue, se sert de toutes les armes masculines. Comme lui, elle a la séduction active<sup>49</sup>. » Les seules différences qui distinguent sensiblement la femme fatale de l'aventurière sont la recherche de richesse – comme l'aventurier d'autrefois, elle n'a pas toujours « de moyens d'existence connus<sup>50</sup> » – et l'inévitable tendance au secret qui l'entoure, faisant du mensonge un outil essentiel. Mis à part ces deux éléments, l'aventurière est bien une femme fatale : plutôt que d'être séduite, elle séduit; le mariage, plutôt que de limiter son champ d'action, lui offre un camouflage idéal pour ses intrigues et, dans la mesure où elle domine son mari, elle parvient à une

---

<sup>49</sup> Lise Queffelec, « Inscription romanesque de la femme au XIX<sup>e</sup> siècle : le cas du roman-feuilleton sous la Monarchie de Juillet », *Revue d'histoire littéraire de la France*, no 2, mars-avril, 1986, p. 204-205.

<sup>50</sup> Émile Littré, « Aventurier, ière », dans *Dictionnaire de la langue française*, éd. 1987.

indépendance rare chez une femme. Mme de Marillac souligne d'ailleurs l'importance de cette situation quand elle dit à sa fille : « comprends [...] que ta personne, ton indépendance, ta liberté, que tes bijoux même qui constituent ta fortune réelle seront, à partir de ce jour, à la merci de Diego[, l'époux de Claire] » (AVES, 228). Un tel risque est inadmissible pour l'aventurière.

L'aventure de la femme fatale est toutefois mortelle : mortifères, toutes les aventurières du récit portent la mort. C'est d'abord Georgette qui aimerait bien se débarrasser de son époux : « être épousée par le prince, être princesse! cela ouvrirait, au-devant des yeux de la jeune femme de tels horizons que plusieurs fois déjà elle avait regretté que Maurice de Cizeret fût si jeune et qu'elle n'eût pas l'espoir, en se basant sur l'âge de son mari, d'être bientôt veuve » (AVES, 138). Mme de Marillac, tout aussi dénuée de pitié, envoie la fiole de poison qui amène Maurice de Cizeret à sa fin. Le banquier Torliani est assassiné par Diego di Trasmonte lorsque ce dernier découvre l'amant de sa femme.

Ce renversement des rôles masculins et féminins est nécessairement effrayant puisque, comme l'histoire l'a démontré à plusieurs reprises, des prises féminines de pouvoir sont souvent qualifiées de dégradante virilisation de la femme : « la femme peut parfois avoir quelque chose de viril; elle ne doit jamais rien avoir de masculin. La femme hommasse réunit toutes les disgrâces des deux sexes<sup>51</sup>. » De fait, la femme qui utilise la sexualité devient l'agent de sa propre destinée, ce qui entre en contradiction avec les vertus qu'elle devrait avoir :

La passivité féminine prenait tout son sens quand on l'opposait à la sexualité active des hommes et aux pratiques féminines transgressives, que l'on avait tendance à qualifier de masculines ou de "déclassées". Au XIX<sup>e</sup> siècle, quatre pratiques féminines – prostitution, avortement, travestisme et amitié romantique – ont été considérées comme des transgressions sexuelles parce qu'elles impliquaient une activité et un choix de la part des femmes<sup>52</sup>.

---

<sup>51</sup> Maïte Albistur et Daniel Armogathe, *Histoire du féminisme français du moyen âge à nos jours*, Paris, Des femmes, 1977, p. 256.

<sup>52</sup> Judith Walkowitz, « Sexualités dangereuses », dans Geneviève Fraisse et Michelle Perrot (dir. publ.), *Histoire des femmes en Occident. Le XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Plon; Perrin, coll. « Tempus », vol. IV, 2002, p. 440.

L'analogie se reforme entre la femme mortifère aux pulsions éveillées qui tombe dans la cruauté, la sexualité salissante et le crime. En ce sens, la criminelle rejoint la prostituée puisque, si la sexualité lui est si fréquemment reprochée, c'est qu'elle forme « la toile de fond de la plupart des crimes féminins. La prostituée représente par excellence la synthèse de tous les stéréotypes appliqués à la femme criminelle<sup>53</sup>. » L'argument est à ce point probant que la plupart des femmes accusées en cour au XIX<sup>e</sup> siècle sont soupçonnées d'avoir commis leurs mauvaises actions alors qu'elles subissaient les assauts de leurs pulsions animales et sexuelles dues à la période de menstruation.

Par sa tendance au mensonge, à la comédie et à la prostitution, une femme vivant l'aventure est une criminelle en puissance, ce que corrobore la dénomination d'aventurière fréquemment attribuée aux accusées présentées dans la rubrique criminelle de *La Presse* de 1830 à 1915, où le juge ne manque pas de souligner le fait qu'il leur arrive d'être inscrites sur « ces listes honteuses<sup>54</sup> » dans lesquelles les prostituées doivent se déclarer. Ainsi, devant le danger qu'elles incarnent et l'horreur de leur vérité, ces femmes sont diabolisées et animalisées, c'est-à-dire rendues à leur nature profonde et instinctive. Le notaire « redoute cette femme [Georgette] plus que le diable » (*AVES*, 161); Mme de Marillac a un « sourire machiavélique » (*AVES*, 173), elle est qualifiée de « cruelle femme » (*AVES*, 230) et elle « est une vipère de laquelle il faut se méfier [...] » (*AVES*, 236). Les biens de Maurice de Cizeret deviennent également « la proie de cette famille [...] » (*AVES*, 239). Animalisée, l'aventurière récupère la sauvagerie féminine à laquelle elle donne libre cours par le jeu, la séduction et le crime<sup>55</sup>. Cependant, elle reste femme et, par conséquent, elle devra se soumettre à un retour à l'ordre.

---

<sup>53</sup> Marie-Sylvie Dupont-Bouchat, « Criminalité féminine – Justice masculine. Les femmes devant la justice des hommes en Belgique au 19<sup>e</sup> siècle. Discours et pratiques » dans Luc Courtois, Jean Piroette et François Rosart (dir. publ.), *Femmes et pouvoirs. Flux et reflux de l'émancipation féminine depuis un siècle*, Louvain-la-Neuve; Bruxelles, Collège Érasme; Nauwelaerts, coll. « Recueil de travaux d'histoire et de philologie », 1992, p. 72.

<sup>54</sup> « Une aventurière, curieux détails », *La Presse*, 24 septembre 1844, p. 3.

<sup>55</sup> Les femmes pirates sont sujettes au même genre d'analyse : « Quant à l'amour, il n'est point absent pour cela de leurs aventures, car les femmes d'abordage sont encore des "instinctives" – au sens animal et sensuel du terme – sensibles ou félines; des héroïnes que les sentiments ne laissent pas indifférentes. Comme pour leurs compagnes passives, l'amour (ou la haine) gère donc leurs actions et

### 2.2.3. L'inévitable chute et le retour à l'ordre

Comme il s'agit d'un roman populaire, *Les aventurières* ne peut laisser triompher ces cruelles femmes et appelle à un retour à « l'ordre donné, garant d'harmonie<sup>56</sup> », qui assure « la réaffirmation de la circonspection productive du contrat social<sup>57</sup> ». De fait, le conformisme social, qui suggère que l'immoralité et le crime sont inappropriés, demande que les méchantes soient punies : l'aventurière-femme fatale finit donc inévitablement par chuter. Ce sont d'abord ses propres défauts qui lui nuisent. Égoïste, insatiable et ambitieuse, elle ne supporte pas de partager son succès, et le travail d'équipe est alors inenvisageable. Que Mme de Marillac retire des bénéfices sur le « travail » de ses enfants, qu'elle pense pouvoir « joindre [toute] nouvelle aubaine à [sa] fortune personnelle » (*AVES*, 245) et qu'elle leur demande qu'on lui donne « mais en don complet, un peu de cette fortune [que les filles] recevaient si largement de leurs amis » (*AVES*, 134-135) plaît de moins en moins à Georgette et à Claire. Leur égoïsme et leur désir d'indépendance les conduisent à rejeter leur éminence grise afin de s'emparer de tout pour elles-mêmes : « Ma mère a soixante mille francs que vous lui donnez, c'est vrai, mon ami, répondait la jeune femme; mais ça ne fait pas du tout mon affaire, puisque, moi, je n'ai que le droit d'être logée et nourrie!... Ce n'est guère pour la marquise Diego y Trasmonte. » (*AVES*, 226) Les plaintes et les récriminations contre Mme de Marillac séparent le groupe, et la tête dirigeante de la machination n'étant plus active, les filles échouent.

Si Claire et Georgette ont fait appel à leur beauté pour charmer les hommes et prendre pouvoir sur eux, c'est également par la perte de leurs charmes que viendra leur déchéance. Au moment où Diego découvre que Claire le trompe, une indescriptible furie le saisit, son principal reproche reposant sur la trahison, par le corps féminin, des sentiments amoureux

---

commande la plupart de leurs actes, à la différence qu'elles en sont ici les maîtresses généreuses, absolues et raisonnables, et qui ne laissent pas d'être en même temps meurtrières et naïves, c'est-à-dire ambiguës comme la Femme. » Gérard A. Jaeger, *Les femmes d'abordage. Chroniques historiques et légendaires des aventurières de la mer*, Paris, Clancier-Guénéau, coll. « Mémoire pour demain », 1984, p. 118.

<sup>56</sup> Umberto Eco, *De Superman au Surhomme*, Paris, Librairie générale française, coll. « Livre de poche. Biblio essais », 2005, p. 22.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 22.

sincères : « Celle qu'il aimait, celle qui était vraiment la chair de sa chair, le sang de son sang, car toutes les joies matérielles de son être résidaient en sa personne; cette femme était là, oublieuse et traîtresse, laissant aller son beau corps aux bras d'un autre. » (*AVES*, 263) L'amour qu'il éprouve n'en devient même que l'expression d'un désir manipulé par la femme : « Moi, l'aventurier! je m'étais pris à l'aimer. C'est dans ce corps, qui a été la joie d'un autre, comme il a été la mienne, que je me vengerai; c'est son corps qui est mon ennemi puisque c'est lui qui me possède. » (*AVES*, 272) La « beauté splendide » (*AVES*, 273) de Claire est détruite alors « qu'un liquide corrosif rongait son visage, ses mains et brûlait sa chair après avoir éteint ses yeux » (*AVES*, 274). Diego ajoute : « Allez vous montrer à votre amant, madame [...] » (*AVES*, 274). Elle meurt seule, défigurée, enfermée dans une horrible mesure où elle n'est découverte que plusieurs années plus tard alors qu'elle est devenue « un squelette à demi rongé par les rats » (*AVES*, 311). C'est tout ce « qui restait de la belle, de l'élégante déesse du Claire-de-Lune » (*AVES*, 311). On le voit, la vengeance se porte sur le corps déchu offert à l'amant.

Il en va sensiblement de même pour Georgette. Alors qu'elle s'apprête à se lancer dans les cours européennes en espérant attirer, par sa beauté, l'attention des grands de ce monde, elle est malencontreusement renversée par une voiture : « Mais un accident de voiture, un jour de courses, à la suite d'un prince d'âge aussi mûr que de raison peu rassise, défigura la jolie petite femme. » (*AVES*, 306) Ce prince âgé et fou ne pourrait-il pas être le prince Nicolas Wladimir, l'amant de Georgette étant tombé dans la folie? Auquel cas la destruction de la beauté physique aurait encore une fois été commise par l'ancien amoureux. Georgette est ensuite répudiée par sa mère qui se refuse à la reconnaître : « elle avait horreur des monstres et ne pouvait les souffrir dans son entourage » (*AVES*, 306). Rejetée par sa famille et par ses amants, Georgette atteint un jour le « fond de sa cassette » (*AVES*, 307), et elle finit sa vie en portant le nom de « la Couturée!... à cause de l'aspect de son visage » (*AVES*, 307).

La fin de l'aventure galante est marquée par la disparition de l'amour que l'homme éprouve pour la femme. Désillusionné, il comprend la perfidie féminine et lui voue alors une haine terrible. Pour Diego, c'est la mort qui le venge. Pour Maurice, c'est une larme qui, telle une malédiction, frappe le front de sa femme :

Que cette larme, Georgette, la dernière de celles que vous aurez fait répandre à votre mari, vous marque au front pour toujours! Que, semblable au fer rouge dont la loi armait la main du bourreau, pour qu'il en stigmatisât l'épaule des criminels qu'on lui livrait; que cette larme, fer de justice, vous marque à tout jamais pour la réprobation humaine<sup>58</sup>!  
(*AVES*, 286)

Dans la mesure où la loi représente généralement le père, son geste s'apparente à une punition paternelle qui frappe la criminelle, la fausse amoureuse, l'intrigante et, surtout, la femme ayant agi à l'encontre de la norme.

### 2.3. Conclusion partielle

L'ensemble des aventurières se caractérise par un dangereux renversement des rôles traditionnels qui génère de la crainte et du dégoût. *Les aventurières* de Mie d'Aghonne ne fait pas exception à cette règle, et ce qui ressort reste son ancrage dans une nature féminine pervertie, mais prévisible. Tout comme l'aventurier, elle est la cause d'un grave désordre social puisqu'elle est insoumise, indépendante et égoïste. Avec elle, le quotidien se détraque, la famille se détruit et la mort, toujours en marge de l'aventure, est inextricablement liée à son statut de femme fatale<sup>59</sup>. Tout en utilisant ses talents naturels de femme (comme le mensonge, le jeu et la séduction), elle se masculinise parce qu'elle s'empare de pouvoirs généralement attribués aux hommes. De fait, elle charme et utilise activement son corps, ce qui fait d'elle une criminelle et une prostituée. Menée par ses pulsions internes, elle s'ensauvage et, comme un roman populaire soumis à la doxa ne peut laisser impuni son bouleversement de l'ordre, elle sera inévitablement victime de son état de femme aventurière.

---

<sup>58</sup> Cette marque de criminelle n'est pas sans rappeler celle qui orne le bras de Milady de Winter dans *Les trois mousquetaires*. De fait, l'espionne du roman de capes et d'épées a autrefois été condamnée pour vol, et une fleur de lys est empreinte sur son épaule. Milady se fait le prototype de la femme fatale et est similaire à l'aventurière. Criminelle, intrigante, courtisane, espionne et comédienne (elle cache bien son jeu), elle est femme jusqu'au bout des ongles, est dangereuse pour tout homme osant s'approcher d'elle et tend à une animalité des plus répugnantes. Est-elle une aventurière? Sa tendance à l'intrigue et son goût pour l'argent nous laissent croire que oui, bien que son désir de vengeance (qui l'associe bien davantage à la femme fatale) tend à l'emporter sur toute autre motivation.

<sup>59</sup> En fait, plusieurs récits d'aventurières racontent comment des hommes ont réussi à se sauver des griffes des aventurières et, donc, de la mort. En ce sens, le « risque de mort » est semblable à celui qu'on retrouve avec l'aventure en général. Voir, à ce propos, les faits divers des journaux.

Être appelée « aventurière » est aussi une insulte. La jeune femme qui, en détresse, se promène dans les rues la nuit et frappe à la porte d'une auberge peut se voir rejetée : « on la menace du constable, et on finit par la chasser comme une aventurière et une fille perdue<sup>60</sup> ». L'aventurière n'est ici pas tant une criminelle qu'une prostituée un peu intrigante, curieuse et attisant la méfiance. Dans *Aventurières et courtisanes*, Roger de Beauvoir arrive à une conclusion légèrement différente quand il écrit :

Eh bien! coupez en morceaux une de nos aventurières à la mode, vous en retrouverez les tronçons comme ceux de la couleuvre, au premier jour donné, elles iront de Paris à Munich, de Londres à Hombourg, de Prusse en Australie ou sur la côte d'Afrique; – ces femmes-là n'ont jamais de Waterloo.

Jamais l'aventurière, qui se confond à la femme fatale à cause de la comparaison à la couleuvre, ne connaît selon lui de défaites. Toutefois, il ajoute :

Sont-elles heureuses?  
Jamais!  
Leur vie est une vie d'expiation à leur insu<sup>61</sup>.

Comme quoi même le succès n'apporte pas le bonheur, et l'aventurière, quoi qu'elle choisisse, est vouée à connaître le malheur.

---

<sup>60</sup> S. Hemy Berthoud, « L'auteur de simple histoire », *La Presse*, 12 avril 1840, p. 2.

<sup>61</sup> Roger de Beauvoir, *op. cit.*, p. V.

## CHAPITRE 3

### L'HÉROÏNE D'AVENTURES

Dès que l'aventure est abordée en parallèle avec la situation féminine, la confusion s'installe. En effet, « un homme d'aventures est un aventurier, une femme d'aventures est une femme galante<sup>1</sup> ». La femme ose-t-elle emprunter des chemins plus virils qu'elle déroge alors aux normes établies et est susceptible de tomber du côté des prostituées, des demi-mondaines, des criminelles, des séductrices, etc. Bien qu'elle diffère de l'aventurière puisqu'elle se cantonne aux romans d'aventures, l'héroïne d'aventures, qui est courageuse, libre, déterminée, autoritaire, violente, redoutable, prompte à se risquer au hasard des voyages, se masculinise dangereusement par sa sortie du quotidien et ses actes contre nature. Ses activités renversent alors les rôles féminins puisque se confronte la construction sociale à un supposé déterminisme biologique. Conséquemment, les héroïnes d'aventures, qui s'intègrent au roman d'aventures où sont encouragées toutes les valeurs masculines, perturbent les genres<sup>2</sup> et « ultimately challenge the assumption that gender and behavior are biologically determined [...] »<sup>3</sup>.

Or, comme elles sont aussi moralement irréprochables, belles et désirables (mais non désirantes) et héroïques par leur dévouement et leur courage, elles conservent les éléments essentiels à une féminité pure. L'individualisme de l'aventurier ou l'égoïsme de l'aventurière sont évacués au profit de la dévotion et de l'altruisme. Qui plus est, l'héroïne se laisse guider

---

<sup>1</sup> François Cérésa, *Le roman des aventuriers*, Monaco, Éditions du Rocher, coll. « Le roman des lieux et destins magiques », 2012, p. 11.

<sup>2</sup> Loïse Bilat et Gianni Haver, « Une justicière maîtresse de son destin? Le genre de l'héroïsme », dans Loïse Bilat et Gianni Haver (dir. publ.), *Le héros était une femme... Le genre de l'aventure*, Lausanne, Antipodes, coll. « Médias et histoire », 2011, p. 20.

<sup>3</sup> Jeffrey A. Brown, *Dangerous Curves. Action Heroines, Gender, Fetishism, and Popular Culture*, Jackson (Mississippi), University Press of Mississippi, 2011, p. 13.

par la loi du père, ce qui la réinscrit dans la logique d'un ordre social relativement peu perturbé. Plus important encore, jamais elle ne s'abandonne complètement à une sauvagerie destructrice et, contrairement à ce qui se produit chez l'aventurier, c'est même le sérieux qui domine chez elle. Par ailleurs, avec le modèle de l'émancipée qui prend lentement sa place dans la société française et dans les productions populaires de l'époque, la doxa évolue : les actes des héroïnes sont justifiés par l'émergence de nouvelles idées quant au rôle des femmes. Friquette et Annaïs de Lespars, qui sont les personnages de *Voyages et aventures de Mlle Friquette* et de *L'héroïne*, grâce auxquelles sera étudiée ici la seconde façon de vivre l'aventure au féminin, dérogent donc aux normes de la féminité tout en s'y conformant : les effets de l'éducation, la nouvelle façon de penser le sport féminin et l'influence anglo-saxonne sont quelques-unes des raisons qui ont permis aux héroïnes d'expérimenter l'aventure aventureuse en toute légitimité. L'héroïne d'aventures, pour étonnante qu'elle paraisse, devient alors la manifestation d'une époque en pleine transformation.

### 3.1. Le caractère subversif de l'héroïne d'aventures

#### 3.1.1. La littérature populaire et ses variations

Le discours social n'est pas d'une harmonie absolue; par conséquent, les idées et les modèles féminins jugés acceptables par la doxa changent selon les publics et les époques. Les genres littéraires, pour fixes qu'ils puissent paraître, ne sont pas complètement uniformes, et le roman d'aventures, malgré son esthétique de la répétition, finit par laisser apparaître des transformations. De fait, comme tout auteur de romans d'aventures possède une expérience de lecture préalable à l'écriture ainsi qu'une interprétation propre du genre dans lequel il s'inscrit, les œuvres qu'il produit entrent dans une tradition qu'il finit par altérer, ne serait-ce qu'à un point infime :

Le lien avec une tradition (générique, stéréotypique ou autre) doit se penser comme une transaction entre l'auteur, le genre et le contexte [...]. Bref, rien n'empêche les auteurs de relire le genre à leur manière, s'appropriant la grammaire stéréotypique de façon similaire à l'appropriation qu'opère tout artiste dans le langage qu'il a choisi. Dans ce cas, l'auteur n'écrit pas contre le genre, mais *dans le genre*<sup>4</sup>.

Par un effet d'influence réciproque, le roman d'aventures nourrit alors l'auteur qui, lui-même, ajoute au corpus un ensemble de nouveaux traits agrandissant ou déplaçant les limites supposées du genre. Sans doute affecté par les paradoxes de la doxa et par les demandes d'un marché toujours en expansion, l'auteur pourrait alors intégrer des éléments insolites, comme une femme héroïne d'aventures.

### 3.1.2. Un modèle d'émancipation : l'étudiante, la sportive et la voyageuse

Plusieurs bouleversements sociaux ont, à ce propos, participé, à partir de la III<sup>e</sup> République, à l'émergence chez les femmes d'attitudes dites contre nature, tel l'accès au sport, au voyage et à l'éducation<sup>5</sup>. Même si la fonction reproductrice paraît s'opposer aux aptitudes intellectuelles, en 1880, l'enseignement secondaire féminin est institué; en 1881, la gratuité totale de l'enseignement est décrétée de la maternelle à l'école normale d'institutrices; et en 1882, le primaire devient obligatoire pour les deux sexes de six à treize ans. L'université ouvre lentement ses portes aux femmes : de 1870 à 1930, ce sont près de 522 femmes qui ont réussi à obtenir leur diplôme en médecine<sup>6</sup>.

Personnage de son temps, Friquette est une femme instruite, ce en quoi elle représente tout un groupe de jeunes filles nouvellement intégrées à la formation scolaire. Elle se sert de ce nouveau système afin de financer ses voyages :

---

<sup>4</sup> Matthieu Letourneux, *Le roman d'aventures*, *op. cit.*, p. 208.

<sup>5</sup> Marc Angenot, *op. cit.*, p. 489.

<sup>6</sup> Maïte Albistur et Daniel Armogathe, *op. cit.*, p. 354-357.

Tout cela, voyez-vous : études acharnées au lycée de la rue de Sévigné, bachot en partie double, inscription à la faculté, oui, tout cela n'était qu'un moyen, parfaitement honorable d'ailleurs, de donner satisfaction à la passion folle de mademoiselle Friquette pour les voyages. (*VAMF*, 307)

Or, « [que] les études [...] s'étendent dans l'espace extérieur, débordent le domaine de la maison, et c'est la catastrophe : l'épouse est alors dans la rue, comme une femme de mauvaise vie, prête à l'aventure<sup>7</sup> ». De même, « chaque entrée féminine dans l'espace public [peut être associée] à un acte de subversion de l'ordre social<sup>8</sup> » et un voyage à l'extérieur du pays suppose nécessairement une séparation du milieu domestique traditionnel. L'éducation, bien que répandue à la fin du siècle, n'appelle pas pour autant les femmes sur la place publique et, toujours, le soupçon d'immoralité risque de les frapper, « [la] moitié des filles galantes [étant] pourvue de diplômes<sup>9</sup> ». Quant aux voyageuses, elles font l'objet d'innombrables critiques établissant un lien entre « "la femme de vie aventureuse", la demi-mondaine, l'intrigante et [la] "bas-bleu du désert"<sup>10</sup> » :

Réunies dans une même expression de l'excentricité, la demi-mondaine, la prostituée et la voyageuse offrent l'image de la rébellion à l'ordre établi, la contestation des règles morales et physiques qui fixent les rôles de l'homme et de la femme dans la société française de la monarchie de juillet<sup>11</sup>.

La plupart des voyageuses solitaires se frappaient à un mur de préjugés les reléguant au rang des intrigantes, des curieuses et des aventurières. Le travail féminin, vers la fin du siècle, est

<sup>7</sup> Anne Martin-Fugier, *op. cit.*, p. 269.

<sup>8</sup> Jolanta Rachwalska von Rejchwald, « Femme, pouvoir, espace dans *Au bonheur des dames* et *Une page d'amour* d'Émile Zola », *Tangence*, no 94, « Les femmes et le pouvoir dans la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle », automne 2010, p. 96.

<sup>9</sup> Louis Reuss, *La Prostitution au point de vue de l'hygiène et de l'administration en France et à l'étranger*, Paris, J.-B. Baillière et fils, 1889, p. 33; cité dans Marc Angenot, *op. cit.*, p. 490.

<sup>10</sup> Valérie Boulain, *op. cit.*, p. 137.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 137. Déjà avant 1800, les propos de Fabre d'Églantine rendent compte de cette opposition entre respectabilité et déchéance : « J'ai fort bien observé que ces sociétés ne sont point composées de mères de famille, de filles de famille, de sœurs occupées de leurs frères ou sœurs en bas âge, mais d'espèces d'aventurières, de chevalières errantes, de filles émancipées, de grenadiers femelles. » Fabre d'Églantine est cité dans Lynn Hunt, « Révolution française et vie privée », *Histoire de la vie privée*, Paris, Seuil, coll. « Points. Histoire », vol. 4, 1999, p. 23.

donc loin d'être généralisé, et, en profitant de ses études pour s'éloigner du foyer afin de voyager, Friquette entre dans la catégorie des exceptions féminines.

L'enfermement domestique traditionnel et les accusations d'inconvenance n'empêchent toutefois pas les femmes de se lancer sur les routes des terres lointaines. De fait, la III<sup>e</sup> République connaît une recrudescence de la représentation des voyageuses dans les journaux, les revues ou les ouvrages de portraits. Certains de leurs récits sont imprimés dans la *Revue des Deux Mondes* et dans les journaux d'exploration comme le *Tour du Monde* ou le *Journal des Voyages* (qui a aussi publié *Voyages et aventures de Mlle Friquette*). À cet effet, le *Journal des Voyages* est un médium particulier puisqu'il entremêle fiction, récits de voyage réels et documentaires. Cette publication hybride a sans doute permis une plus facile influence des récits de femmes sur les romans d'aventures. Si, de 1800 à 1810, une seule femme a publié un récit de voyage, elles sont 63 de 1890 à 1900<sup>12</sup>. D'ailleurs, le développement de la presse de voyage et de l'édition, l'engouement pour l'aventure et l'émergence d'auteurs ont favorisé le développement d'une littérature féminine de voyage qui se trouve consacrée par *Les illustres voyageuses* (1866) de Richard Cortambert et *Les grandes voyageuses* (1898) de Marie Dronsart. La popularité des voyageuses est suffisamment importante pour qu'au « tournant du siècle, l'exploratrice, fille de la III<sup>e</sup> République, [symbolise] la figure de l'émancipation féminine<sup>13</sup> » et se cristallise, à l'entre-deux-guerres, en la figure positive de l'aventurière voyageuse<sup>14</sup>. Le voyage au féminin, pour rare qu'il demeure, n'est donc plus tout à fait du domaine de l'inédit vers 1900, ce qui expliquerait l'arrivée de personnages comme Friquette.

L'influence anglo-saxonne a sans doute été déterminante quant à la perception en France des voyages de femmes et de l'exercice physique. De fait, les Anglaises et les Américaines<sup>15</sup>,

---

<sup>12</sup> Les statistiques exactes se retrouvent dans la thèse de Valérie Boulain. Voir sa thèse de doctorat, « L'émergence de l'aventure au féminin en France de 1850 à 1936. De la voyageuse à la sportive », p.47-48.

<sup>13</sup> Valérie Boulain, *op. cit.*, p. 158.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 330-453.

<sup>15</sup> Elles sont d'ailleurs plus nombreuses dans les recueils de voyageuses que leurs consœurs françaises.

sillonnent les continents, ce qu'elles doivent en partie à leur éducation qui paraît les prédisposer à vivre l'aventure :

L'éducation des Anglaises, plus viriles que la nôtre [française], la liberté d'action qu'on leur laisse dès leur première jeunesse et qui leur inspire la responsabilité d'elles-mêmes, la pratique de la marche, de l'équitation, des jeux et des exercices de plein air, les courses sur mer, le goût inné de leur race pour les voyages, tout cela réuni les prédispose à courir volontiers le monde sans s'effrayer des fatigues et des mille petites épreuves<sup>16</sup>.

Très sensible aux innovations sociales liées à un grand débat concernant l'hygiène corporelle et la santé physique, la France intègre l'éducation physique à la formation scolaire des jeunes filles afin de « favoriser une éducation plus virile à l'anglaise [...] »<sup>17</sup>. Ce goût pour le sport coïncide d'ailleurs avec l'apparition de la bicyclette qui aurait participé à l'entrée des femmes dans l'espace public. De fait, elle implique « la femme en culotte<sup>18</sup> », désignée par John Grand-Carteret comme « la femme de demain [...] »<sup>19</sup>. D'autres sont plus critiques : « en pantalon, elle fait du *vélo*, pratique qui ne peut que détraquer la femme sinon, est-il suggéré, provoquer quelque ineffable désordre sexuel<sup>20</sup> ». Avatars de l'émancipée, l'Anglo-saxonne, la voyageuse et la sportive confrontent donc la traditionnelle « image de la "belle lascive" endormie sur son sofa<sup>21</sup> » et restent des modèles passablement inquiétants<sup>22</sup>.

Annaïs de Lespars est une grande cavalière et une excellente escrimeuse. Elle hérite ses talents de sa mère qu'on « tenait en suspicion à cause de ses allures libres et fières. Elle aimait la solitude, les courses à cheval au fond des forêts; tous les exercices du corps lui étaient familiers, et même l'escrime » (*HR*, 551). Friquette, quant à elle, vante les bienfaits de

---

<sup>16</sup> Marie Dronsart, *op. cit.*, p. 260.

<sup>17</sup> Valérie Boulain, *op. cit.*, p. 260.

<sup>18</sup> John Grand-Carteret, « La femme en culotte »; cité dans Nicole Priollaud (dir. publ.), *La femme au 19<sup>e</sup> siècle*, Paris, Liana Levi & Sylvie Messinger, coll. « Les reporters de l'histoire no 2 », 1983, p. 210.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 209.

<sup>20</sup> Marc Angenot, *op. cit.*, p. 485.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 256.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 489.

l'exercice quand vient le temps de pratiquer l'aventure. Poursuivie par les balles ennemies, dit le récit, elle « n'avait point hésité, de prime abord, à détalier comme un chevreuil devant les Chinois, puis à se jeter dans la rivière dont les eaux clapotaient lugubrement, dans la nuit » (*VAMF*, 320). Son audace féminine vient certainement de « cette éducation en partie double du lycée » où « les jeunes filles [...], sans rien perdre des grâces naturelles de leur sexe et de leur âge, ne sont plus étrangères à la pratique des sports » (*VAMF*, 319). Toutes deux physiquement très actives, Annaïs et Friquette naissent en parallèle avec les figures féminines d'émancipées que sont les sportives et les voyageuses.

### 3.1.3. Les dangers de la masculinisation

Investies des attributs des aventuriers, Annaïs et Friquette risquent la masculinisation qui est terriblement mal perçue avant la fin du siècle puisqu'elle dérange l'ordre social traditionnel. Dans *1889. Un état du discours social*, Marc Angenot souligne qu'il existe même une véritable angoisse contre la perversion de la nature féminine, ce dont rendent compte les propos d'un rédacteur des *Causeries familières* :

La Française de la fin de notre siècle a une tendance marquée à se masculiniser qui ne peut contribuer à l'embellir. Elle chasse, elle fume, elle affecte des allures indépendantes et provocantes; pour comble, enfin, elle demande à revêtir le costume masculin<sup>23</sup>.

Synonyme d'un monde à l'envers, l'émancipée « est la plus ridicule, mais aussi la plus menaçante des manifestations<sup>24</sup> » d'un renversement de toutes les valeurs. De fait, elle bouscule l'idée selon laquelle le sexe détermine la nature psychologique de l'homme et de la femme. Lombroso écrivait d'ailleurs que la prostituée-née, souvent criminelle, est naturellement virile<sup>25</sup>, ce qui conforte les détracteurs de l'émancipation féminine dans leur critique contre les travailleuses, les bas-bleus, les voyageuses et, à plus forte raison, les guerrières, puisqu'on y retrouve l'association entre la femme masculinisée, l'être immoral et

<sup>23</sup> *Causeries familières*, 17; cité dans Marc Angenot, *op. cit.*, p. 485.

<sup>24</sup> Marc Angenot, *op. cit.*, p. 497.

<sup>25</sup> Alain Corbin, *Les filles de noce. Misère sexuelle et prostitution au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion, coll. « Champs histoire », 1982, p. 443.

la criminelle. Seules quelques grandes héroïnes menées par leur « sens de la grandeur, de l'honneur, du sacrifice pour la patrie<sup>26</sup> », comme Jeanne d'Arc et Charlotte Corday, réussissent à dépasser le statut de femme atypique pour entrer, à la fin du siècle, « parmi les plus exaltées des figures héroïques de l'histoire de France<sup>27</sup> ». Autrement, le travestissement, les attributs masculins (comme les armes ou les cigarettes) et l'indépendance d'esprit ne sont pas particulièrement favorisés, et le moins qu'on puisse dire, c'est que la virilité et la masculinisation sont encore peu acceptables pour les femmes.

#### 3.1.4. Le goût pour l'aventure et le voyage

L'aventure est donc tout aussi inadmissible. Comme elle attise les passions et invite à un individualisme s'opposant à l'identité sociale traditionnelle, elle n'est bien entendu pas au programme de l'éducation féminine, et le contenu de la bibliothèque familiale chez Friquette, remplie de romans d'aventures, a de quoi étonner :

D'instinct, on se figurait un garçonnet quelque peu féru de donquichottisme, un petit Parisien emballé. [...] Eh bien! on se fût joliment trompé en jugeant ainsi à simple vue de nez, car ce fidèle et passionné amateur de nos modernes épopées était non pas un jeune citoyen de notre grande République, mais bien une exquise et ravissante fillette. (VAMF, 303)

Loin du roman catholique, le roman d'aventures convient peu à une fillette à l'esprit influençable et pour laquelle il faut éviter « l'exaltation des idées et des sentiments<sup>28</sup> », une femme étant d'une « nature tout à fait délicate, excessivement impressionnable [...]»<sup>29</sup>. Certes, ceux qui s'opposent à la lecture féminine s'attaquent généralement aux romans sentimentaux (potentiellement subversifs), mais l'aventure, dans le cas de Friquette, n'a-t-elle pas échauffé sa passion?

---

<sup>26</sup> Alain Corbin, « Introduction », dans Alain Corbin (dir. publ.), *Histoire de la virilité. Le triomphe de la virilité. Le XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », vol. 2, 2011, p. 10.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>28</sup> *La femme et la famille et le journal des jeunes personnes*, 1871; cité dans Anne Martin-Fugier, *La bourgeoise*, op. cit., p. 235.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 235.

C'est tout de même une dévorante fièvre du voyage qui la saisit quand Friquette découvre le *Tour du monde* : « Le récit l'empoigna tellement, les aventures de Friquet, le héros du récit, firent une telle impression sur son jeune cerveau qu'elle n'eut plus dorénavant autre chose dans l'idée. » (*VAMF*, 304) Elle qui avait toujours été paresseuse à l'école se met soudain à étudier avec acharnement afin d'obtenir un jour un emploi lui permettant de voyager à travers le monde. Se faisant l'expression d'un bovarysme extrême, elle en vient même à s'identifier à son héros au point d'échanger, à l'âge de six ans, « son petit nom de Lili pour celui autrement suggestif et tapageur de *Friquette!*... » (*VAMF*, 304) Il en faudra peu, alors, pour qu'elle néglige « les chiffons, les poupées, même les friandises » (*VAMF*, 304), qu'elle troque contre les nouveaux numéros du *Journal des Voyages* dans lequel elle trouve la suite des aventures de Friquet. L'impression des romans d'aventures sur l'esprit de Friquette est donc si forte qu'elle en perd ses repères féminins.

Toute une série d'embûches parsème encore le parcours de la jeune voyageuse qui défie les convenances et brise les moules puisqu'elle ne se soumet pas aux mêmes contraintes que la majorité des femmes. Elle en a parfaitement conscience, l'aventure, c'est un domaine destiné aux hommes, et c'est pourquoi, alors qu'elle est encore jeune enfant, elle soupire : « Oh! si j'étais un garçon! » (*VAMF*, 306) Plus encore, la revendication de l'individualisme, soit l'aventure pour l'aventure telle qu'elle semble recherchée par Friquette, va complètement à l'encontre de la vocation de la femme qui est de « [penser] d'abord aux autres<sup>30</sup> », de faire « profession de dévouement<sup>31</sup> » et d'assurer l'« abnégation de soi-même [...] »<sup>32</sup>. Friquette l'affirme haut et fort :

« Oh! voyez-vous, les voyages!... les aventures!... les courses éperdues à travers le monde!... sans autre guide que son propre caprice... sans autre frein que sa propre volonté!... les gambades folles sur la boule terrestre...  
« Il n'y a que ça de vrai! (*VAMF*, 290)

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 250.

<sup>31</sup> Comtesse de Diesbach, « La jeune fille contemporaine »; cité dans Anne Martin-Fugier, *La bourgeoise*, *op. cit.*, p. 250.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 251.

Toujours prête à ajouter « à [sa] petite collection » de nouvelles aventures (*VAMF*, 365), elle revendique le droit de vivre selon ses propres désirs et s'écarte volontairement du rythme du troupeau que détestent tant les adeptes de l'aventure.

La réaction choquée du directeur du journal lorsqu'on lui propose d'engager Friquette confirme la singularité de la voyageuse : « Une jeune fille!!... pour correspondant militaire!... Vous voulez rire! » (*VAMF*, 308) Un officier peu ouvert d'esprit souligne également l'étrangeté de telles démarches et refuse de présenter des excuses à l'infirmière : « M'humilier devant une aventurière française, jamais! » (*VAMF*, 524) La « jeune et intrépide voyageuse » (*VAMF*, 381) qu'est Friquette n'obtient donc pas d'approbation unanime tant son projet est atypique.

### 3.1.5. Les attributs de l'aventurier au féminin

Dans son parcours de la virilité, l'héroïne d'aventures assimile les attributs et les attitudes des aventuriers. Libre et autoritaire, elle s'empare d'un pouvoir décisionnel : lorsqu'Annaïs de Lespars ordonne de baisser les armes avec « l'attitude et l'accent d'un chef », les épées s'en retournent dans les fourreaux puisque la demoiselle a acquis « le droit de commander à des hommes » (*HR*, 615), qu'il s'agisse des agents du complot contre le roi et le cardinal ou de ses quatre chevaliers protecteurs. Ces derniers, « assemblés autour d'Annaïs, [...] l'écoutaient ardemment. Elle était leur chef. Elle était leur âme. » (*HR*, 529) Elle prend des décisions, tout comme Friquette qui fait fi des ordres de l'état-major et préfère choisir elle-même son chemin : « Mais, mademoiselle Friquette, incapable de se morfondre plus longtemps, prit congé du personnel de l'habitation où elle avait été si cordialement hospitalisée. Elle disparut, un beau matin, en compagnie de son Kabyle et de son zébu. » (*VAMF*, 397) La jeune infirmière manifeste d'ailleurs très clairement son désir de suivre son propre chemin : « Après tout, je suis libre de moi. Mon temps m'appartient, et je puis disposer à la fois de ma personne et de mes loisirs. Donc, je pars. » (*VAMF*, 443) Loin de conserver « l'état passif auquel la nature la destine<sup>33</sup> », l'héroïne agit.

---

<sup>33</sup> Pierre Roussel, *op. cit.*, p. 15-16.

D'autre part, son incroyable sang-froid fait s'élancer l'héroïne d'aventures au-devant des dangers :

"Allons! Friquette, ma fille, du courage!" Et elle en avait, en vérité, plus que bien des hommes, l'intrépide fillette qui, dans un tel péril, conservait un sang-froid réellement stupéfiant et allait entreprendre, sans sourciller, la suprême lutte contre le plus féroce des animaux (*VAMF*, 299).

Peu portée à la faiblesse mentale qui rend les femmes si fragiles devant les épreuves, Annaïs partage cette fermeté d'humeur et conserve presque toujours « tout son sang-froid » (*HR*, 799). Elle explique « avec une sorte de calme farouche » (*HR*, 529), ses « yeux noirs disaient sa résolution » (*HR*, 635), et elle s'exprime « gravement » (*HR*, 908).

En plus de leur sang-froid et de leur courage, les deux héroïnes tendent à abandonner le vêtement féminin et font preuve d'un grand talent de combattantes, ce en quoi elles se virilisent encore davantage. De fait, la femme qui porte des vêtements d'homme génère un sentiment d'horreur, comme le montrent des commentaires de ce type : le premier mot que laisse « échapper, près de moi, un brave homme de provincial qui n'était pas encore au courant des modes et *toquades* nouvelles, fut : "Quel est ce petit monstre<sup>34</sup>?" » L'époque est très sévère quant à l'habillement qui différencie les sexes et « les vêtements masculins et féminins n'ont [jamais] été aussi différents, ni les transgressions vestimentaires aussi attentivement contrôlées et aussi volontiers utilisées pour illustrer la conformité ou la subversion<sup>35</sup> » qu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

Friquette n'hésite pourtant pas : « Elle enfila les chaussures pointues, ceignit le sabre et, ma foi, se trouva, en un clin d'œil, costumée en officier de la garde du roi. » (*VAMF*, 366) Ainsi équipée, elle cogne ses oppresseurs : « Au moment où il ouvrait la bouche pour demander sans doute si la jeune fille était morte, Friquette lui allongea sur le crâne un maître coup du manche de la pique. » (*VAMF*, 366) Peu affectée par la violence qu'elle vient de

---

<sup>34</sup> Rastignac, « Courrier de Paris », *L'Illustration*, 13 août 1887; cité dans Danielle Flamant-Paparatti, *Bien-pensantes, cocodettes et bas-bleus. La femme bourgeoise à travers la presse féminine et familiale (1873-1887)*, Paris, Denoël, 1984, p. 127.

<sup>35</sup> Anne Higonnet, « Femmes et images », dans Geneviève Fraisse et Michelle Perrot (dir. publ.), *Histoire des femmes en Occident. Le XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Plon; Perrin, coll. « Tempus », vol. IV, 2002, p. 344.

déployer, elle se félicite : « Le coup du lapin! s'écria l'intrépide Friquette... mais il n'en mourra pas, quoique, en bonne justice, je sois en droit de le supprimer. » (*VAMF*, 366) Plus loin, sa violence étonne : « Cette petite femme si frêle et si douce, qui semblait incapable de faire du mal à une mouche, se révoltait devant l'insulte et cognait comme un homme. » (*VAMF*, 450)

Mis à part ses quelques bâtons et son mignon revolver, les principaux outils de Friquette sont les fioles de la connaissance et les gazes des infirmières. Sa science des armes est limitée, ce en quoi elle ressemble très peu à son héros favori. Si Friquette n'abuse pas du travestissement et use rarement de ses poings, il n'en va pas de même pour Annaïs qui porte le vêtement masculin, utile lorsqu'il convient de se battre : « Elle allait, seule, revêtue de son costume de cavalier, l'épée au flanc, sa main nerveuse gantée de gris soutenant les rênes de bride, la plume blanche de son feutre ondoyant au vent, et montée sur un beau cheval de robe noire, de tête orgueilleuse et fine. » (*HR*, 790-791) Parfaite image de l'intrépide aventurier, elle est incroyablement entreprenante au cours des combats puisqu'elle est une véritable escrimeuse. De fait, formée au maniement de l'épée, elle se lance dans la bataille et y obtient généralement un succès retentissant :

À travers des volutes de poussière, il eut la vision de l'escalier sanglant, pareil à une forteresse après bataille, les marches encombrées de meubles brisés, éventrés, d'escabeaux, son tapis lacéré, sa rampe tordue; il y avait un cadavre en travers de la troisième marche, étendu, la tête fracassée; plus haut, un autre semblait un vivant qui se repose et souriait étrangement. Quel géant avait soutenu un tel siège? Quel formidable lutteur avait causé ces ravages?... Et, brusquement, il le vit, tout en haut, pâle, mince, le buste dressé dans une attitude d'orgueil mortel — et près de lui, calme, énigmatique, la lèvres dédaigneuse, elle... Annaïs... l'héroïne de cet épisode tragique. (*HR*, 745-746)

Annaïs en vient même à protéger Trencavel, le prototype du combattant :

C'est elle!... Oui, à l'instant où les mèches enflammées se sont approchées des mousquets, à l'instant où le hurlement de "Feu!" a retenti, c'est elle qui, dans un élan terrible de ses forces décuplées, de son âme transportée hors du réel, a soulevé Trencavel dans ses bras, et, d'un bond, s'est jetée dans la salle. (*HR*, 746)

Par son acte absolument héroïque résultant d'une manifestation flagrante de force physique, Annaïs supplante Trencavel dans son rôle de protecteur. Qui plus est, alors qu'elle est retenue captive, cette grandiose combattante, cette géante laissant sur sa route une vision de

destruction, s'empare d'un couteau qu'elle brandit, la « main crispée », et recule « en grondant » (HR, 665). Son attitude est bien peu féminine et son corps se fait le vecteur d'une violence qu'elle canalise. Comble d'horreur, les corps jonchent le chemin de cette femme à la recherche de combats.

À plusieurs moments, elle revendique même le droit de combattre en duel, qui est la forme ultime d'affrontement contribuant à la défense de l'honneur masculin et duquel les femmes sont généralement exclues. Elle protège Saint-Priac de Trencavel pour déclarer : « Il est à moi! dit-elle. Et elle tomba en garde. » (HR, 800) Pour Richelieu, il en va de même : « ce qu'elle voulait, c'était un duel, un duel à mort, où l'un des deux adversaires succomberait » (HR, 902). Par sa très grande maîtrise des armes, ses actes profondément héroïques et son inclination au duel, Annaïs prône une logique masculine de l'aventure puisque, comme le héros d'aventures, elle existe « en action<sup>36</sup> ».

En fait, elle est à ce point efficace que sa dextérité génère une crainte justifiée : « il n'osa pas la regarder en face. Mais dans cette attitude courbée qu'il garda jusqu'au bout, il ne cessa de surveiller Annaïs, et surtout ses mains. » (HR, 664) Peut-être l'ennemie la « plus redoutable [d']eux tous ensemble » (HR, 842) et « danger vivant pour le cardinal de Richelieu » (HR, 671), Annaïs est portée par un désir de mort, et les citations rapportant sa haine sont nombreuses : « Que voulez-vous donc? murmura-t-il. — Tuer Richelieu, dit la guerrière » (HR, 577); « La moisson sera rouge, monseigneur! » (HR, 577); « J'ajouterai ton nom à la liste de ceux que je hais, et que je veux briser!... » (HR, 532) L'honneur de sa mère ayant été bafoué, c'est une sombre vengeance que poursuit celle qui est « une vivante déclaration de guerre... » (HR, 519) Dangereuse, terrifiante et destructrice, Annaïs ne serait-elle pas une ennemie plutôt qu'une héroïne?

---

<sup>36</sup> Matthieu Letourneux, « Le roman d'aventures relu par le romance », dans Alain-Michel Boyer et Daniel Couégnas (dir. publ.), *Poétiques du roman d'aventures*, Cécile Defaut, coll. « Horizons comparatistes », 2004, p. 230.

### 3.1.6. La vengeance féminine

La vengeance, dans le roman d'aventures, entre en résonance avec la violence, l'action et la sauvagerie<sup>37</sup>. La vengeance féminine, quant à elle, est symboliquement porteuse d'horreur : « Les femmes ne peuvent, par nature, ôter la vie puisque leurs menstruations sont la garantie même de la pérennité de la nation [...] »<sup>38</sup>. Seule une intense surexcitation des nerfs peut, à la moindre stimulation, provoquer « une réaction énormément disproportionnée<sup>39</sup> » provoquant un besoin de représailles mortelles. Que l'héroïne tombe dans la vengeance et elle risque de se rapprocher dangereusement du modèle de la femme fatale : du même coup, c'est la posture d'aventurière qui tend à revenir au galop, la plupart de ces intrigantes étant des criminelles ayant commis des crimes par vengeance<sup>40</sup>. Annaïs et sa mère sont victimes d'un jugement similaire quand, craignant les conséquences d'un complot visant à renverser le roi et le cardinal, Richelieu essaie de décrédibiliser Annaïs auprès du roi :

Et si j'ai voulu l'éloigner de Paris, c'est qu'il soutient les prétentions de cette intrigante, de cette aventurière...  
— La fille de cette pauvre Lespars?  
— Oui, sire. (HR, 751)

Du point de vue de Richelieu, Mme de Lespars, la mère d'Annaïs, est décrite comme étant « bien la plus redoutable coureuse d'aventures » (HR, 751) parce qu'elle déclare que son

<sup>37</sup> Matthieu Letourneux, *Le roman d'aventures*, op. cit., p. 252.

<sup>38</sup> Élodie Jauneau, « Images et représentations des premières soldates françaises (1938-1962) », *CLIO, Histoire, Femmes et Sociétés*, vol. 30, « Héroïnes », 2009, p. 232.

<sup>39</sup> Cesare Lombroso, *La femme criminelle et la prostituée*, Grenoble, J. Millon, coll. « Mémoire du corps », 1991, p. 364.

<sup>40</sup> L'aventurière, dans *La Presse*, se retrouve très souvent dans la rubrique criminelle puisqu'elle intrigue afin d'avoir de l'argent, qu'elle participe à diverses escroqueries et qu'elle ment fréquemment. Dans l'article « Une aventurière, curieux détails » du 24 septembre 1844, madame Blanche-Pauline-Alice de Bonnaire, décrite comme une « grande et belle femme », est institutrice de son métier, mais aurait autrefois vu son nom écrit sur « ces listes honteuses » où les prostituées doivent se déclarer. Son amant ayant décidé de rompre toute relation avec elle, elle lui a lancé de l'acide sulfurique au visage. Madame Blanche-Pauline-Alice de Bonnaire fait ici office d'un exemple excellent de femme perdue : elle est belle et attirante, elle est jugée selon ses antécédents de prostituée et c'est son désir de vengeance qui la pousse à commettre des actes terribles. « Une aventurière, curieux détails », *La Presse*, 24 septembre 1844, p. 3-4.

enfant est fille de l'ancien roi et issue d'un viol – ce qui est vrai. Toutes deux, donc, se voient affublées du titre d'aventurière ou de coureuse d'aventures sous prétexte qu'elles sont, d'une part, extraverties (elles courent, se battent, font de l'équitation, etc.) et, d'autre part, dangereuses pour le pouvoir en place.

Les héros de types « vengeurs », comme le comte de Monte-Cristo, sont fréquents dans le roman d'aventures, mais d'après Martin Green, leur équivalent féminin est à la fois rare et tardif, et génère un sentiment de fascination morbide : « As is usual with the protagonists of adventure tales, women were late to appear among the nineteenth-century avengers, but when they did [...] they brought a thrill of greater horror<sup>41</sup>. » Martin Green pense sans doute à des personnages féminins comme Milady de Winter qui est un archétype de la femme fatale. En tant qu'espionne au cœur noir, elle jure de mener sa vengeance contre d'Artagnan qui l'a trompée. Sa monstruosité, révélée par les comparaisons animales, en fait une femme de l'horreur. La vengeresse en aventures, donc, est la plupart du temps perçue à travers le prisme de l'aventurière, et elle n'a pas toujours accès au modèle masculin positif que promulguent des héros comme le comte de Monte-Cristo.

### 3.2. La conformité de l'héroïne d'aventures

« On ne sait ni trembler, ni pardonner, ni désarmer quand on s'appelle Annaïs de Lespars!... » (HR 518) Avec une Annaïs surpuissante et terrifiante, des femmes à l'impressionnant sang-froid et la manifestation d'un ardent désir d'aventures, les héroïnes tendent donc vers une étrange virilité qui pourrait leur valoir le titre de « mi-femmes, mi-hommes, ni femmes ni hommes » souvent remplacé, au XIX<sup>e</sup> siècle, par « monstres<sup>42</sup> ».

---

<sup>41</sup> Martin Green, *Seven Types of Adventure Tale. An Etiology of a Major Genre*, University Park, Pennsylvania State University Press, 1991, p. 143.

<sup>42</sup> Le mot constitue « un avertissement aux humains, [montre] aux femmes les dangers qui les guettent à vouloir sortir de l'ordre naturel et social des choses. Christine Planté, « Femmes exceptionnelles : Des exceptions pour quelle règle? », *Les Cahiers du GRIF*, no 37-38, 1988, *Le genre de l'histoire*, p. 99. (p. 90-111.)

Le caractère subversif de l'héroïne est toutefois relatif. Comme la plupart des femmes d'action, des « tough girls » ou des héroïnes de la littérature et du cinéma,

l'intrusion d'une femme dans un rôle traditionnellement masculin de moteur de l'intrigue change les règles du jeu et redistribue les cartes sans pour autant ébranler ce système dans ses fondements. En effet, tout est organisé dans ces productions pour qu'un noyau dur de "féminité" soit entretenu, voire sublimé, ce qui limite un questionnement profond sur les rapports sociaux de sexe et réordonne la dichotomie homme femme<sup>43</sup>.

La littérature populaire ayant une certaine flexibilité dans son usage des normes, elle n'est pas complètement perturbée par l'intrusion d'une femme en aventures : « mass art not only contains contradictions, it also *functions* in a highly contradictory manner : while appearing to be merely escapist, such art simultaneously challenges and reaffirms traditional values, behavior, and attitudes<sup>44</sup> ». La fin du XIX<sup>e</sup> siècle est marquée à la fois par un conservatisme très contraignant et un élargissement du rôle de la femme. Cette situation a nourri la création de personnages comme Friquette et Annaïs, qui sont en quelque sorte des miroirs de leur époque. En effet, les travailleuses, les voyageuses et les étudiantes, quoique encore rares, sont de plus en plus nombreuses dans les romans populaires. Leur faible représentativité rend compte de la rareté des « émancipées », mais leur présence suggère un bouleversement, ne serait-ce que minime, de la situation de la femme.

Les héroïnes d'aventures sont donc créées alors que le rôle des femmes change, et la masculinisation dont elles font preuve est équilibrée par des caractéristiques féminines plus traditionnelles : les héroïnes sont d'une grande beauté (tant physique que morale) et les valeurs d'héroïsme qu'elles promulguent, comme le dévouement, relèguent leur désir d'individualisme au second plan. Elles font parfois montre d'une faiblesse et d'un besoin de protection typique de leur sexe et contraire à leur aptitude pour les armes. Qui plus est, le désir de vengeance ne témoigne pas d'une exaltation incontrôlée des passions et ne l'emporte pas sur la Loi : par conséquent, la sauvagerie de l'héroïne est bien plus modérée que celle du

---

<sup>43</sup> Loïse Bilat et Gianni Haver, *op. cit.*, p. 45-46.

<sup>44</sup> Tania Modleski, *Loving with a Vengeance. Mass-Produced Fantasies for Women*, Hamden, Archon Books, 1982, p. 112; cité dans Inness A. Sherrie, *Tough girls. Women Warriors and Wonder Women in Popular Culture*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, coll. « Feminist Cultural Studies, the Media and Political Culture », 1999, p. 5.

héros et ne peut être comparée à celle de l'aventurière. L'ordre, au final, est respecté puisqu'Annaïs de Lespars revient à son statut de femme quand se termine le roman.

### 3.2.1. La beauté, le sérieux et le contrôle des pulsions

Malgré ses activités éreintantes, l'héroïne conserve une grâce et un sens moral bien féminins qui lui permettent de maintenir une sage dignité. De fait, tous les attributs de l'héroïne sont teintés d'élégance, et sa beauté est garante de sa pureté morale. L'arme de la voyageuse, par exemple, est « un mignon revolver, à crosse de nacre, à canon nickelé, un véritable bijou d'arqueuserie [...] » (*VAMF*, 298). Loin d'être une puissante arme à longue portée, il s'agit manifestement d'un équipement destiné aux délicates mains des demoiselles, plus habituées à tenir des bijoux que des revolvers. Quelques descriptions insistent aussi sur le goût vestimentaire de Friquette : « La troisième, vêtue d'un costume de voyage confortable et assez élégant, abritait sous un casque colonial sa tête jeune, très jolie, et singulièrement résolue. » (*VAMF*, 382) Sa physionomie est des plus agréables : « Toute jeune, de moyenne taille, très jolie, avec une exquise frimousse d'une mobilité déconcertante, la main fine, le pied délicat et bien cambré, l'œil pétillant d'esprit, mademoiselle Friquette offre un type accompli d'élégance, de grâce et de bonne humeur. » (*VAMF*, 287) D'ailleurs, son désir d'être né garçon s'efface devant son charme : « Elle grandissait et devenait une fort gracieuse et jolie personne. Déjà, elle ne disait plus : "Oh! si j'étais un garçon!" » (*VAMF*, 306)

Contrairement à Friquet pour qui la boxe et le tir sont des sports essentiels à son statut d'aventurier, Friquette est beaucoup moins violente dans ses activités physiques. Certes, elle court et nage avec beaucoup d'adresse, mais elle n'utilise qu'une seule arme à feu et ne frappe violemment un « sauvage » qu'une seule fois. Les convenances auraient sans doute souffert qu'elle s'adonne avec trop de bonheur et de légèreté, comme Friquet et Trencavel, à des attitudes jugées exagérément viriles. Par ailleurs, jamais elle n'est prise de la frénésie du combat qui saisit Friquet avec tant de passion. Friquette assure que « c'est amusant comme tout, une bataille » (*VAMF*, 286) et elle n'hésite pas à s'élancer à travers les tirs d'obus. Or, aucun vocabulaire de l'exaltation ne précède et n'entraîne la jeune infirmière

« emballée » (*VAMF*, 286) dans la manifestation flagrante d'une violence débridée. Toujours, elle conserve sa dignité et sa « fermeté » (*VAMF* 287).

Annaïs est façonnée selon un modèle semblable : sérieuse, elle n'entre pas dans le combat avec la même légèreté que Trencavel. À l'inverse de l'aventurier parfois sujet à des instants de folie guerrière, elle reste « grave » (*HR*, 746). « Fine et altière », elle possède une « grâce d'une élégance infinie » (*HR*, 689). La plupart des commentaires relatifs à son audace sont accompagnés d'adjectifs désignant son charme : elle est d'une « charmante intrépidité » (*HR*, 700) lorsque vient le temps du combat et, d'après Trencavel, c'est lorsqu'elle est armée que sa beauté est la plus éclatante : « Avec votre épée au poing, vous étiez belle. Jamais je ne vous ai vue aussi étincelante. » (*HR*, 637) Sa pureté morale est confirmée par sa virginité physique et mentale : « elle luttait avec la magnifique énergie de son âme pure et vierge » (*HR*, 839).

Si les muscles et l'endurance physique du voyageur et de l'aventurier peuvent être utiles à l'expérience de l'aventure, la beauté et la finesse n'ont rien de pertinent dans la jungle ou lors d'un combat à l'épée, et signalent plutôt la nécessité d'insister sur la féminité naturelle de l'héroïne d'aventures. Ici, le vernis de l'élégance empêche la sauvagerie de l'aventure de se déployer librement.

### 3.2.2. L'infantilisation malgré un physique désirable

L'hystérie féminine n'a, quant à elle, pas lieu d'être et, la beauté ne faisant pas l'objet d'un désir sexuellement actif, le potentiel subversif de la sauvagerie de l'aventurière est évacué. De fait, les héroïnes sont perçues comme des jeunes filles. Bien qu'âgée de 17 ans, Friquette est sans cesse appelée « enfant », « fillette » ou « jeune fille », et le pistolet dont elle est munie est comparé à « un joujou d'enfant » (*VAMF*, 299). N'étant pas considérée comme une femme d'âge mûr, elle n'est pas encore une de ces inquiétantes célibataires en voie de coiffer Sainte-Catherine<sup>45</sup>, ce qui explique que son voyage en solitaire ne fasse pas

---

<sup>45</sup> Anne Martin-Fugier, *La bourgeoise*, *op. cit.*, p. 279-286.

l'objet d'une trop sévère critique. L'infantilisation affecte également le puissant amour qui transporte Annaïs et Trencavel :

Ce fut tout. Ce fut une rafale d'amour qui passa... Mieux qu'un serment, mieux qu'un premier baiser, ce fut l'union de deux esprits ardents, deux cœurs purs, vivants, superbes de leur glorieuse innocence. Dans cette minute, il y eut sur ces deux figures une splendide irradiation de jeunesse. (*HR*, 916)

Bien que saisis d'ardents sentiments, les deux amoureux sont de « pauvres enfants » (*HR*, 916) pris par l'impossibilité de leur amour qui ne passe que par les regards de cette irradiante « jeunesse » et ne se transpose pas en actes physiques. L'amour réifié dans un langage des sentiments est alors sans danger.

Les héroïnes, enfants d'esprit si ce n'est de corps, ne sont donc pas de dangereuses tentatrices. Jamais Annaïs n'utilise son corps afin de parvenir à ses fins, et la fidélité amoureuse et physique est maintenue. Elle est toute franchise et ne peut imaginer manipuler un homme par amour : « Quoi! songeait-elle, l'amour peut donc conduire à l'infamie? L'infamie! reprit-elle. » (*HR*, 837). La trahison amoureuse lui est impossible, et, comme elle a promis sa main à l'un des quatre chevaliers qui l'aident dans sa quête, Annaïs se sent coupable de l'attirance qu'elle éprouve pour Trencavel. Elle en vient même à refuser sa protection : « Je mourrais de honte s'ils pouvaient penser un instant que c'est volontairement que j'ai accepté une autre aide que la leur. » (*HR*, 831) Un autre passage confirme la noblesse de cœur de la jeune femme qui déclare : « Quoi qu'il arrive, ce ne sera jamais par ma volonté que sera rompu le pacte qui me lie à vous. » (*HR*, 727) Contrairement à la femme fatale pour qui « l'homme est [...] un instrument<sup>46</sup> », Annaïs est passive quant à ses émotions : elle préfère s'en tenir à sa parole et ne se donner qu'à l'être promis, oubliant du même coup ses sentiments personnels pour se concentrer plutôt sur son devoir.

Son refus de l'amour ne l'empêche toutefois pas d'être objet du désir masculin. De fait, aimée de tous, des habitants de sa ville natale, de Trencavel, de ses quatre chevaliers et de ses serviteurs, Annaïs de Lespars est l'objet d'une conquête masculine. Saint-Priac, l'agent du cardinal, essaie d'obtenir sa main, et tout un vocabulaire de la possession matérielle entoure cette transaction. Il dit à la jeune femme : « Je suis le maître ici. Vous êtes à moi. » (*HR*, 638)

---

<sup>46</sup> Lise Queffelec, *loc. cit.*, p. 205.

Le cardinal lui-même offre Annaïs à Saint-Priac : « Eh bien! je te la donne! » (HR, 688) Quant à Trencavel, il pense « la conquérir! » (HR, 644) La conquête du pouvoir par un héros masculin se symbolise souvent par « l'amour d'une femme, sa possession<sup>47</sup> » puisque la « femme y est enjeu du désir et instrument du pouvoir, enjeu du désir parce qu'instrument du pouvoir<sup>48</sup> ». La position d'être désiré confirme donc Annaïs dans son rôle féminin traditionnel.

### 3.2.3. L'héroïsme contre l'individualisme

Dans *L'héroïne et Voyages et aventures de Mlle Friquette*, les genres sont respectés : l'individualisme de l'aventure, qui est proche des valeurs masculines, est contrebalancé par un héroïsme mettant en scène les vertus féminines. La crainte de la masculinisation, tellement forte aux alentours de 1890, diminue au tournant du siècle, et, si l'attribution de caractères virils chez une femme ne devient certainement pas la norme, elle est tout de même davantage acceptée, voire approuvée, tant dans la société que dans les textes : « Si perdue [...] la réprobation de la masculinisation perçue comme faute grave, notamment au plan esthétique, une forme de virilité, de force conquérante, est revendiquée<sup>49</sup>. » Or, pour que cet état soit acceptable, la femme doit prouver qu'elle peut être virile « sans rien perdre de ses dons angéliques; être forte sans cesser d'être douce [...]»<sup>50</sup>. Son héroïsme doit alors s'exprimer par le biais d'une mise en scène des valeurs féminines poussées à leur extrême. En fait,

---

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 194.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 194.

<sup>49</sup> Guillaume Pinson, *loc. cit.*, p. 220.

<sup>50</sup> Victor Hugo, « Obsèques de George Sand », 10 juin 1876; cité dans Nicole Priollaud (dir. publ.), *La femme au 19<sup>e</sup> siècle*, Paris, Liana Levi & Sylvie Messinger, coll. « Les reporters de l'histoire no 2 », 1983, p. 136.

les discours tenus sur les héroïnes et les héros (réels ou mythiques) sont fortement genrés avec une distribution des vertus et qualités, attribuées aux unes et aux autres, très codée par la distinction des sexes : aux héroïnes, par exemple, la force d'âme, la chasteté, le dévouement, l'esprit de résistance<sup>51</sup>.

La beauté d'Annaïs est rendue grandiose par son talent guerrier, son exceptionnel dévouement filial, sa dignité, son courage et sa détermination à poursuivre sa quête, soit la restauration de l'honneur maternel bafoué<sup>52</sup> :

Annaïs de Lespars était debout. Son feutre ombrageait son front. Sa taille se dégageait hardiment. Dans sa figure pâle, ses yeux noirs jetaient un feu sombre. Et sa beauté, sous les masses blondes de ses cheveux, formait une étrange antithèse avec cette énergie de guerrière! On la sentait pure jusqu'au fond de sa pensée. Seule, en cette assemblée, elle portait au cœur un de ces sentiments qui, pareils au diamant, peuvent sans se ternir braver les flammes d'un incendie. (*HR*, 603)

Le troublant contraste entre cette noble guerrière et la vengeresse est permis *parce que* Annaïs se bat pour une cause noble et juste. Du coup, pas une seule trace d'égoïsme ou d'individualisme ne peut être reprochée à l'héroïne. Aussi est-ce sur sa dignité que le texte mise en montrant qu'elle est « pure jusqu'au fond de sa pensée ».

Friquette offre, quant à elle, l'exemple par excellence du dévouement féminin. En tant qu'infirmière, elle n'hésite pas à se lancer sur les champs de bataille afin de soigner tous les blessés, amis comme ennemis, puisqu'elle est là pour « consoler et soulager ceux qui souffrent » (*VAMF*, 312). Elle est d'une grande « fermeté morale que [lui] envieraient bien des hommes » (*VAMF*, 419) et elle est « bonne et dévouée comme une petite maman... comme une sœur » (*VAMF*, 431). Une assez longue partie du livre suggère même que sa

---

<sup>51</sup> Sophie Cassagnes-Brouquet et Mathilde Dubesset, « La fabrique des héroïnes », *CLIO, Histoire, Femmes et Sociétés*, vol. 30, « Héroïnes », 2009, p. 10-11.

<sup>52</sup> La réparation de l'honneur féminin bafoué s'apparente au schéma classique du roman de la victime qui suppose que l'héroïne se retrouve enceinte après un moment d'égarement ou un viol. Elle tente alors désespérément de reconquérir son honneur perdu. Si elle y parvient, elle devrait retrouver son statut de mère (l'enfant lui est souvent enlevé au cours du récit) et épousera sans doute un homme valeureux. (Voir à ce propos Michel Nathan, *Splendeurs et misères du roman populaire*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Littérature et idéologie », 1990, p. 106-108.) Dans le cas de *L'héroïne*, la récupération de l'honneur s'échelonne sur deux générations. Mme de Lespars a bel et bien été violée par le précédent roi de France, mais, une fois qu'elle est décédée, c'est sa fille, Annaïs, qui tente de récupérer l'honneur perdu, faisant d'elle une jeune femme « d'une excessive piété filiale » (*HR*, 698).

principale motivation à voyager découle de son désir à venir en aide aux malheureux<sup>53</sup>. Au cours des chapitres XL à XLVII, son goût pour l'aventure est complètement ignoré au profit du dévouement et, tout au long du roman, sa position oscille entre les deux pôles : l'aventure ou le devoir.

Son emploi d'infirmière par ailleurs n'est « pas [incompatible] avec les attributs essentiels de la femme<sup>54</sup> » puisqu'il lui permet d'exercer ses « talents naturels<sup>55</sup> » de soignante. La présence de Friquette dans l'armée, espace masculin par excellence, se justifie même pleinement : à la fin du siècle, « la seule présence féminine désormais tolérée est celle de l'infirmière, "personnage le plus louangé de la guerre<sup>56</sup>"[...] ». La modernité de la femme éduquée et le rôle traditionnel se rencontrent donc en partie dans la doctoresse<sup>57</sup>.

Son patriotisme est féminin : « Je ne suis, moi, qu'une bonne Française aimant passionnément son pays, voulant comme vous sa gloire et sa prospérité, heureuse aussi de suivre le bel exemple de dévouement et d'abnégation que vous donnez chaque jour. » (*VAMF*, 406) Son discours aux soldats montre son sens du devoir et son courage patriotique qui permettent, après, de justifier son esprit d'indépendance et son désir de voyages<sup>58</sup>. Par ailleurs, dans un passage où l'auteur critique le manque d'ouverture d'esprit des membres de

---

<sup>53</sup> Le retour au sentiment d'aventure se marque par la phrase suivante : « Mais, d'autre part, elle était de cette race des grands migrants qui ne peuvent rester indéfiniment en place, et qui éprouvent, à un certain moment, d'irrésistibles besoins de déplacement. » (*VAMF*, 442)

<sup>54</sup> A. Gaël, *La femme médecin. Sa raison d'être au point de vue du droit de la morale et de l'humanité*, Paris, E. Dentu, 1868, p. 7.

<sup>55</sup> Maïte Albistur et Daniel Armogathe, *op. cit.*, p. 354-357.

<sup>56</sup> Françoise Thébaud, *La femme au temps de la guerre 14*, Paris, Stock, 1986; cité dans Élodie Jauneau, « Images et représentations des premières soldates françaises (1938-1962) », *CLIO, Histoire, Femmes et Sociétés*, vol. 30, « Héroïnes », 2009, p. 236.

<sup>57</sup> D'ailleurs, Annaïs aussi se fait l'infirmière de Trencavel. Il s'agirait, dans son cas, d'un héritage maternel : « En un tour de main, avec la prudence et la délicatesse d'un bon chirurgien, elle eut pansé les blessures. — C'est une des choses que m'a apprises ma mère, dit-elle gravement. » (*HR*, 908)

<sup>58</sup> Dans *L'île en feu* (qui est le second tome des aventures de la voyageuse), Friquette paraît encore plus dévouée à sa tâche que dans *Voyages et aventures de Mlle Friquette* où elle est souvent menée par son désir d'aventures.

l'état-major de l'armée française, le caractère subversif de son émancipation est renversé par une mise en valeur de son courage et de sa vaillante garde d'infirmière :

Ils ne pouvaient pardonner à mademoiselle Friquette sa courageuse et virile initiative qui brisait le moule des vieux préjugés et donnait de prime saut à la femme cette émancipation dont la rendent digne son énergie, sa vaillance et surtout cette exquise tendresse pour ceux qui souffrent. (*VAMF*, 396)

Afin de défendre son droit à l'aventure à travers l'occupation d'un emploi, Friquette doit revenir aux valeurs initiales, comme la majorité des femmes du tournant du siècle : « Pour que soient reconnus leurs droits, elles veillent à être inattaquables sur leurs devoirs<sup>59</sup>. » L'aventure finit alors par se justifier parce qu'une héroïne doit poursuivre une cause juste et bonne.

#### 3.2.4. La soumission à la Loi et la quête féminine

La douceur féminine se manifeste par les soudaines faiblesses qui saisissent les héroïnes d'aventures et qui peuvent justifier la présence d'adjuvants ou de mentors. Quand le danger est trop important, l'héroïne risque de céder sous la pression puisqu'elle « [est] femme, après tout, presque encore enfant » (*VAMF*, 455). Friquette s'évanouit alors qu'elle est attaquée par un tigre, affirme qu'elle est « très nerveuse de sa nature » (*VAMF*, 360) et déclare qu'elle est « une faible femme » (*VAMF*, 333) lorsqu'un crocodile l'a prise en otage en haut d'un arbre. Lorsqu'elle est faite prisonnière par des sauvages avec son compagnon, Barca, « les larmes qui la suffoquaient [jaillissent] enfin de ses yeux et [dégonflent] son pauvre cœur depuis si longtemps étreint par l'horreur, la colère et le désespoir<sup>60</sup> » (*VAMF*, 455).

---

<sup>59</sup> Anne Martin-Fugier, *La bourgeoise*, op. cit., p. 250.

<sup>60</sup> Les héroïnes d'aventures n'entretiennent pas tout à fait, avec leurs adjuvants, les mêmes liens que les héros. Généralement, ces compagnons sont des êtres subalternes qui accompagnent les hommes. Il peut alors s'agir de femmes. Celui qui accompagne Friquette, par contre, est un autochtone, un barbare local un peu idiot rendu acceptable par les préjugés à l'encontre des Chinois : puisqu'il n'est pas Français, il lui est nécessairement inférieur. Qui plus est, il perd tout caractère sexuel et apparaît plutôt comme un enfant : « L'une des caractéristiques qui semble récurrente parmi les personnages masculins qui entourent nos héros féminins réside dans la déssexualisation des adjuvants et des maris. Cette déssexualisation est d'ailleurs une contrepartie de l'hypersexualisation qui

Bien que parfois saisie d'une épouvante si forte qu'elle laisse échapper « un faible cri » (HR, 637), Annaïs est moins sujette à ce genre de crise émotive, sauf lorsqu'elle réalise qu'elle perd ses quatre chevaliers protecteurs : « Dans cette seconde, la guerrière disparut. Il n'y eut que la jeune fille frappée de stupeur. » (HR, 834) Ses mentors, Trencavel et Louis de Richelieu, sont, l'un, maître d'armes et chevalier servant, et, l'autre, père spirituel. En acceptant la protection régulièrement offerte par Trencavel, Annaïs de Lespars récupère en quelque sorte l'image de la faible femme : « Vraiment, je suis lasse, et, sous votre protection seulement, je trouverai un sommeil paisible. » (HR, 910) Elle revendique le soutien masculin pour veiller à sa tranquillité d'esprit.

Les talents d'escrimeuse de la guerrière sont alors remis en doute quand elle parvient à vaincre ses adversaires avec l'aide de son maître d'armes, Trencavel. En plein combat, il lui donne des cours d'escrime :

— Mademoiselle, dit-il, académie pour académie, celle-ci me va. Vous va-t-elle, et voulez-vous prendre la leçon? Ce sera ma gloire!

— Je vous écoute, dit Annaïs.

— Eh bien, couvrez-vous. La pointe trop basse. Le bras ramassé.

[...] Un homme tomba. [...] Deux hommes s'affaîsèrent, l'un blessé par Annaïs, l'autre tué roide par Trencavel. La panique, soudain, s'abattit sur les trois derniers; on entendit leur fuite éperdue au fond de la nuit. La leçon d'escrime était terminée. Annaïs, de son épée rouge, salua et dit :

— Merci, monsieur... (HR, 747-748)

Sans l'aide de Trencavel, serait-elle parvenue à abattre ses ennemis?

Sujette à une certaine faiblesse, l'héroïne reçoit la protection masculine, et c'est sous l'autorité paternelle et divine que se place Annaïs grâce à son second mentor, Louis de Richelieu, qui est le frère du cardinal et était amoureux de Mme de Lespars, la mère d'Annaïs. Son autorité est, en fait, triple :

---

caractérise la plupart des héros féminins<sup>60</sup>. » Loïse Bilat et Gianni Haver, « Une justicière maîtresse de son destin? Le genre de l'héroïsme », dans Loïse Bilat et Gianni Haver (dir. publ.), *Le héros était une femme... Le genre de l'aventure*, Lausanne, Antipodes, coll. « Médias et histoire », 2011, p. 32.

Si j'étais seulement un homme, je vous dirais: Laissez la vengeance aux faibles; le pardon est peut-être la plus terrible des vengeances; mais je suis plus qu'homme, je suis prêtre! Si j'étais seulement prêtre, je vous répéterais : Ne vous substituez pas à Dieu qui, seul, décrète l'heure des représailles. Mais je suis plus que prêtre, je suis époux, je suis père! [...] Seul, j'ai le droit de juger ceci, continua-t-il. Car je suis l'époux de Louise de Lespars. Elle m'aima. Elle est morte en m'aimant. Et moi, jusque dans le fond des cloîtres, je l'ai aimée vivante comme je l'aime morte. C'est ici l'époux de Louise qui parle! Qui donc contestera ses droits? Est-ce toi, ma fille?... (HR, 922)

En se décrétant père d'Annaïs, il affirme son autorité sur sa fille spirituelle; en se déclarant l'époux (symbolique) de Mme de Lespars, il prend la responsabilité de la vengeance qu'elle pourrait revendiquer; en évoquant le nom de Dieu, il montre qu'il est celui par lequel les représailles peuvent être acceptées ou non. Il récupère donc tous les pouvoirs qu'il peut obtenir sur Annaïs et lui demande d'abandonner sa vengeance, ce qu'elle accepte : « la jeune fille se courba, laissa tomber la dague de vengeance et, dans un élan pareil à celui de l'archevêque:— Mon père!... » (HR, 922) Le titre du chapitre montre bien à quel point le caractère subversif de l'héroïne est complètement abandonné puisqu'il parle de la « Capitulation d'Annaïs de Lespars » (HR, 914). De fait, elle capitule et elle se soumet au Père et à la Loi. Dans la mesure où elle respecte alors l'ordre établi en ne tuant pas pour obtenir vengeance, on comprend que sa dangerosité est évacuée.

Qui plus est, le parcours initiatique dans les romans d'aventures se veut d'abord l'expression de la transformation du personnage qui devient adulte. Annaïs de Lespars respecte alors parfaitement les exigences féminines d'un tel changement lorsqu'elle abandonne son statut d'héroïne d'aventures. En effet, quand elle n'est plus dirigée par son désir de vengeance, c'est le sentiment amoureux qui domine en la jeune femme : « Et ce n'était plus le regard de la guerrière. Cela dura une seconde. Mais dans cette seconde, Trencavel se sentit inondé par l'ineffable orgueil et la joie puissante de l'homme qui peut crier au fond de son cœur: "Elle m'aime..." » (HR, 915) Le masque de la vengeresse tombe, et c'est une jeune fille dans toute sa sensibilité qui se révèle :

Pendant ces quinze jours, elle fut la jeune fille gaie, aimable, que nul ne connaissait. Tous ceux qui avaient pu l'aborder n'avaient vu en elle que la guerrière à la poursuite d'une vengeance. Ces quinze jours la révélèrent à l'archevêque comme une adorable fille. Elle avait toutes les délicatesses d'une âme vierge et même cette fierté qui était en elle semblait avoir perdu ce caractère hautain qui la distinguait.

Seulement, par les beaux soirs de ce mois d'août, elle allait s'asseoir dans son jardin près de ce banc où Trencavel, du haut de son grenier, l'avait vue pour la première fois. Alors, elle s'abandonnait à ses rêveries de jeune fille... Et si des visions de bataille passaient devant son imagination, c'était toujours Trencavel qui en était le héros. (HR, 969)

Dans ce passage, l'héroïsme est complètement abandonné à Trencavel, tel qu'on peut s'y attendre de la part du personnage masculin traditionnel. Le quotidien, toujours dérangé chez les héros d'aventures, se rétablit puisque, une fois la posture de vengeresse abandonnée, Annaïs de Lespars est représentée dans un univers traditionnel de la féminité : le jardin d'une maison. En outre, la jeune femme n'est plus ni froide, ni sévère, ni haineuse, ni même hautaine; elle dégage l'innocente joie de vivre qu'une jeune fille devrait éprouver tout en faisant montre de délicatesse, de douceur et de pensées amoureuses. Le titre de l'avant-dernier chapitre, « Fin d'Annaïs de Lespars », est alors révélateur de ce gommage du rôle de vengeresse puisque, même s'il suppose la disparition, voire la mort de l'héroïne, c'est pourtant son mariage qu'on y annonce. Trencavel est sans patronyme : « je m'appelle Trencavel — *c'est tout!* » (HR, 735) En l'épousant, Annaïs perd donc son nom « de Lespars » qui l'identifiait en tant que « fille de la morte » (HR, 675) et vengeresse attitrée. Sa quête de vengeance est alors inachevée et, en ce sens, il s'agit bien de la fin d'Annaïs de Lespars et du début d'Annaïs, la fille dénuée de nom<sup>61</sup>.

Malgré cet exemple, tous les mariages ne doivent pas être interprétés comme un retour forcé aux rôles traditionnels où l'héroïne est obligée d'abandonner la quête qu'elle poursuit. De fait, ils font partie des conventions du roman d'aventures français dans lequel la très grande majorité des héros finissent par convoler en justes noces quand se termine l'aventure. Aussi n'est-il pas très étonnant qu'Annaïs et Friquette trouvent des amoureux, et que ce « mariage qui mettait fin aux aventures d'Annaïs de Lespars » (HR, 972) marque aussi, dans le cas de la guerrière, le retour à une vie normale et quotidienne. Le cas de Friquette, quant à lui, évoque tout simplement la fin des aventures : elle affirme à ses parents qu'une fois

---

<sup>61</sup> Alors que Friquet regagnait son nom, Annaïs de Lespars abandonne le sien.

mariée, « votre Friquette ne vous quittera plus<sup>62</sup>... » Les voyages eux-mêmes ne seront pas repris de sitôt, mais la voyageuse conserve sa fringale des explorations puisqu'elle se donne un délai de repos : « Tiens! mettons dix-huit mois<sup>63</sup>... » Son objectif personnel, qui était le voyage, est donc atteint.

Par ailleurs, contrairement à Annaïs de Lespars, Friquette évolue à une époque contemporaine de celle de ses lecteurs et subit les mêmes bouleversements sociaux, tels l'accès à l'éducation féminine, l'entrée de femmes sur le marché du travail, l'engouement (relatif) pour le sport chez les femmes, l'accessibilité et l'écriture du voyage féminin. Tous ces facteurs ont été transposés dans la littérature qui a alors connu l'émergence de nouveaux modèles féminins acceptables, ce qui explique la déclaration de Friquette : « Doctoresse, je pourrai passer partout sans être jamais regardée comme une aventurière. » (*VAMF*, 307)

### 3.3. L'héroïne d'aventures et l'édition

#### 3.3.1. Les nouveaux modèles féminins entrent dans la littérature

Peut-on parler d'un engouement féminin pour le roman d'aventures? Assurément pas. Malgré tout, quelques jeunes filles ont dû, tout comme Friquette, mettre la main sur les récits d'exploration destinés à leurs frères et y ont trouvé un plaisir tout personnel. Les voyageuses elles-mêmes auraient été influencées par les romans d'aventures et auraient généré, par leurs récits de voyage, de l'admiration auprès d'un jeune public féminin. Alexandra David-Néel, par exemple, « avoue qu'elle a longtemps "rêvé de devenir un héros de Jules Verne"<sup>64</sup> » et Colette aurait dévoré les œuvres d'une Autrichienne : « As-tu lu les voyages d'Ida Pfeiffer? écrit-elle à une amie en 1944. Merveille<sup>65</sup>! » La source d'inspiration de la

---

<sup>62</sup> Cette affirmation arrive dans le second tome des aventures de Friquette. Louis Boussonard, « L'île en feu », *Sans-le-sou. Les grandes aventures*, Paris, Librairie illustrée, 1904, p. 771.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 762.

<sup>64</sup> Alexandra Lapierre et Christel Mouchard, *Elles ont conquis le monde. Les grandes aventurières, 1850-1950*, Paris, Arthaud, coll. « Les Classiques illustrés », 2007, p. 104.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 34.

comtesse Jean de Pange est la voyageuse Jane Dieulafoy: « L'exemple de Jane Dieulafoy (dont j'entendais cependant parler avec beaucoup de réticence parce qu'elle s'habillait en homme) me tournait littéralement dans la tête<sup>66</sup>. » Margot Irvine, dans *Pour suivre un époux. Les récits de voyage des couples au XIX<sup>e</sup> siècle*, souligne, à ce propos, que « cette fonction est très importante, car un modèle ouvre les portes aux jeunes filles et leur permet de considérer des carrières dans des domaines non traditionnels pour les femmes [...]»<sup>67</sup>. La voyageuse se présente comme un exemple qu'il est possible de suivre, et il est alors envisageable de l'intégrer à la doxa du roman populaire.

L'emploi de correspondante militaire qu'occupe Friquette n'est d'ailleurs pas tout à fait celui d'un homme. Le directeur du journal insiste pour qu'elle n'aborde jamais certains sujets; en effet, pas question de parler « de tactique et de stratégie [...] » (*VAMF*, 308). L'important est qu'elle sache « bien voir et [soit] susceptible d'écrire proprement des impressions » (*VAMF*, 308), sujets plus conventionnels chez les femmes. De fait, ce sont le cœur, les sentiments et l'instinct qui dominent en elles<sup>68</sup>, et les écrivaines voyageuses, afin de légitimer leurs écrits, ont souvent insisté sur le côté non scientifique de leurs écrits, dépendant davantage du registre des impressions<sup>69</sup>. Ce faisant, Friquette s'inscrit dans une tradition plutôt respectable du voyage féminin.

---

<sup>66</sup> Comtesse Jean de Pange, *Comment j'ai vu 1900*, Paris, Bernard Grasset, 1975, p. 125; cité dans Margot Irvine, *Pour suivre un époux. Les récits de voyages des couples au XIX<sup>e</sup> siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Cahiers du XIX<sup>e</sup> siècle », 2008, p. 161.

<sup>67</sup> Margot Irvine, *Pour suivre un époux. Les récits de voyages des couples au XIX<sup>e</sup> siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Cahiers du XIX<sup>e</sup> siècle », 2008, p. 161.

<sup>68</sup> Marc Angenot, *op. cit.*, p. 480.

<sup>69</sup> L'écriture des impressions, dans le voyage, est également un héritage des romantiques : avec eux, les connaissances positivistes sont délaissées au profit du ressenti. Ce n'est donc pas tant une caractéristique féminine qu'une façon d'écrire le voyage. La femme est de caractère impressionnable, mais serait moins habile que l'homme à transformer ses impressions en connaissances : « Tout cela faisait du voyageur, contrairement à la voyageuse, un individu susceptible de tirer parti de ses impressions, de les transformer plus certainement en connaissances et de les exprimer plus précisément par l'écriture. » Anne-Gaëlle Weber, « Lieux parcourus, lieux décrits. Sens propre et figuré du lieu commun dans le récit de voyage », dans Sylvain Venayre et Anne-Gaëlle Weber (dir. publ.), *Lieux communs du voyage*, Montréal, Nota Bene, coll. « Les cahiers du XIX<sup>e</sup> siècle », 2010, p. 126.

Par ailleurs, il y a mise en scène du lectorat visé dans *Voyages et aventures de Mlle Friquette* : la lectrice est de milieu ouvrier aisé, elle est éduquée et elle aurait peut-être à travailler pour subvenir à ses besoins. Le père de Friquette est un artisan, et la jeune fille habite « un intérieur modeste, d'une propreté qui tire l'œil, avec un petit confortable d'ouvriers à l'aise » (*VAMF*, 302). D'après les moyens financiers décrits, tout porte à croire qu'elle faisait bel et bien partie de la catégorie de jeunes filles touchées par les réformes sur l'éducation, ce qui expliquerait son acharnement aux études : « Quand on est à peu près sans le sou et qu'on est en proie à ce désir immodéré de gambades à travers la planète, il faut suppléer honnêtement à ce manque d'espèces monnayées qui vous immobilise tout net. » (*VAMF*, 307) Toutes les semaines, elle se procure le *Journal des Voyages* pour lire la suite des aventures et, par cette mise en abyme de l'action d'un lectorat, on soupçonne que Bousenard a voulu atteindre une petite partie du lectorat du journal d'exploration constitué de jeunes filles, ce qui est d'autant plus possible que le *Journal des Voyages* obtient un énorme succès à la fin du siècle. C'est le journal illustré de voyage le plus vendu. À partir de 1907, il est même donné en prix aux élèves méritants de la ville de Paris. S'agissait-il seulement de garçons? Rien n'est moins sûr...

Les personnages féminins émancipés commencent à entrer dans les lectures féminines vers la fin du siècle. En effet, « les héroïnes de romans écrits par des femmes occupent de plus en plus souvent des postes d'enseignantes, de secrétaires, d'artistes, mais aussi de journalistes, de médecins ou d'avocates<sup>70</sup> », ce qui rend compte de la réalité professionnelle féminine de la fin du siècle. Dans plusieurs romans d'aventures, les personnages d'Américaines et d'Anglaises accompagnent les héros. Dans *Le roi du timbre-poste* (1898), qui est presque contemporain à *Voyages et aventures de Mlle Friquette*, l'exemple de miss Betty Scott représente parfaitement l'image de l'intrépide, mais bizarre Américaine :

---

<sup>70</sup> Christine Klein-Lataud, « Ève nouvelle, nouvelle Pandore? », dans Chantal Bertrand-Jennings (dir. publ.), *Masculin/Féminin. Le XIX<sup>e</sup> siècle à l'épreuve du genre*, Toronto, Centre d'études du XIX<sup>e</sup> siècle Joseph Sablé; St. Michael's College, coll. « À la recherche du XIX<sup>e</sup> siècle », 1999, p. 200.

Monsieur Keniss a raison, déclara M. Hartlepool, miss Betty Scott est une jeune fille parfaite....

—D'une réserve et d'une modestie exquise, dit Mme Evans-Bradford.

—D'une respectabilité que ses vingt-deux ans et son état d'orpheline n'ont jamais donné lieu de mettre en doute, ajouta Mme Tilmarnock.

—D'un courage intrépide, appuya un certain M. Whitby.

—Bref, une Américaine! prononça, sans sourciller, l'honorable Tilmarnock<sup>71</sup>.

L'insistance mise sur la respectabilité de la jeune fille souligne les particularités de cette Miss Scott, à la fois courageuse, féminine, mais américaine. Actives, curieuses de tout et étranges, selon le point de vue français, les femmes anglo-saxonnes étonnent dans le roman d'aventures où elles perturbent l'organisation des valeurs viriles. De fait, elles « [concurrentent] ou [supplacent] efficacement le héros masculin<sup>72</sup> » alors que les femmes suivant le modèle traditionnel – comme Isabelle de Kérilio dans *Une Française au Pôle Nord* (1893) de Pierre Maël – avaient plutôt tendance à s'effacer et à laisser tout le crédit à l'homme. L'introduction de femmes émancipées dans les romans pour femmes et l'émergence d'Anglaises ou d'Américaines apportent donc une nouvelle dynamique aux personnages féminins dans le roman d'aventures qui ne saura plus, après, les effacer complètement de ses pages.

Éduquées, les jeunes filles cherchent de nouvelles œuvres et les éditeurs sont affectés par l'arrivée de ce nouveau public de lectrices. Le roman populaire est figé, certes, mais aussi soumis aux demandes du marché; il lui arrive d'intégrer de l'inattendu, et « à époque donnée [...] coexistent des niveaux d'invention et de création tout à fait différents<sup>73</sup> » qui expliquent qu'on découvre, dans le roman d'aventures, à la fois des personnages féminins très stéréotypés ou, au contraire, plus innovateurs.

---

<sup>71</sup> Henry de Gorsse et Gérard de Beauregard, *Le roi du timbre-poste*, Paris, Hachette, 1898, p. 3.

<sup>72</sup> Isabelle Guillaume, *Regards croisés de la France, de l'Angleterre et des États-Unis dans les romans pour la jeunesse (1860-1914). De la construction identitaire à la représentation d'une communauté internationale*, Paris, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque de littérature générale et comparée », 2009, p. 132.

<sup>73</sup> Guillemette Tison, *Une mosaïque d'enfants. L'enfant et l'adolescent dans le roman français (1876-1890)*, Arras, Artois presses université, coll. « Études Littéraires et Linguistiques », 1998, p. 30.

### 3.3.2. Quelques constantes chez les femmes des romans d'aventures français

Les livres étudiés dans le cadre du mémoire sont de maisons d'édition ayant publié des romans d'aventures, soit Tallandier, la Librairie illustrée, Rouff, Offenstadt, Ferenczi, Le Masque, Crès et Plon. Le dépouillement s'est fait à partir des collections de romans d'aventures (surtout celles qui suivent la Première Guerre mondiale) et des titres publiés en français suggérant la présence d'un personnage féminin, comme *La fille-corsaire*, *La fille des Fétiches*, *Jalma la double*, *La prisonnière de Kazan*, *La corsaire du Pacifique*, *La belle au sept fourrures*, etc. Cela implique que des auteurs étrangers ont été inclus à l'analyse. N'ont donc pas été étudiés la plupart des livres à titre général comme *La vallée du mystère*, *L'épouvantable nuit* ou *Baroud*. Évidemment, il est tout à fait possible que des héroïnes soient mises en scène alors que ce n'est pas évoqué dans le titre. Or, vu l'ampleur du dépouillement qu'une telle étude demande, nous avons dû réduire notre champ de recherche aux titres les plus évocateurs. À ceux-ci ont été ajoutés tous les textes découverts à partir des recherches sur la littérature populaire. *Le message du Mikado*, par exemple, s'avère être l'une des meilleures mises en scène de personnage féminin bien que le titre n'en laisse rien paraître. Encore faut-il préciser que tous les titres découverts n'ont pu être lus, ne serait-ce que pour l'accessibilité relative des ouvrages populaires français précédents la Seconde Guerre mondiale. En fin de compte, c'est près de 80 titres étendus sur une période allant de 1848 à 1945 qui ont permis de contextualiser *Voyages et aventures de Mlle Friquette* et *L'héroïne*. Cette étude sommaire, mise en parallèle avec l'analyse des œuvres de Bousсенard et de Zévaco, permet d'établir certaines constantes chez les personnages féminins d'aventures<sup>74</sup>.

La femme occupe souvent un rôle traditionnel en tant que personnage secondaire et plusieurs titres évoquent une compagne, une adversaire, une alliée ou une ennemie qui deviendra un prétexte à l'aventure du héros. Il y a, par exemple, la bien-aimée, la femme en détresse ou la vierge à protéger qu'on retrouve avec Juana Guerrero dans la *Fiancée mexicaine* (1904-1905) de Louis Bousсенard, Rhani, la gitane, dans *L'Héritière du Soleil* (1928) de Jean Rosmer, Nilia dans *Le Secret de Nilia* (1925) ou Nali dans

---

<sup>74</sup> La liste des ouvrages consultés se trouve dans l'appendice A.

*La Diane de l'archipel* (1897) de Paul d'Ivoi. Ce modèle était déjà utilisé avec Constance Bonacieux dans *Les trois mousquetaires* (1844) d'Alexandre Dumas.

De nombreuses œuvres mettent en scène des femmes exotiques, qu'elles soient les ennemies – comme dans *La marchande de mort* (1938) de Maurice Constantin-Weyer, *La sirène des Îles d'or* (1935) de Jean d'Agraves ou *Les captifs de la vierge rouge* (1926) de Pierre Demousson – ou de mystérieuses dirigeantes semblables à Ayesha dans *She* (1886) de Henry Rider Haggard. Ces dernières se retrouvent entre autres dans *Watahah la mystérieuse* (1932) de Paul Dancray, *Daria la noire* (1928) de Frédéric Valade et *La reine des coyotes* (1929) de Marcel Idiès. Plusieurs alliées sont d'origine étrangère comme la princesse Ouai-ma Houng-Wou dans *L'héritière des Ming* (1932) de Félix Leonce. Dans tous les cas, la femme est l'instigatrice de l'action, le mobile, la récompense ou le but<sup>75</sup>.

Certains titres sont trompeurs : alors qu'ils suggèrent la présence d'une héroïne d'aventures très importante au récit, ils offrent plutôt à la femme un petit rôle. *La femme pirate* (1846) de Jules Lecomte laisse supposer qu'une dame arpentera les ponts et participera à l'abordage d'un navire. Pourtant, il n'en est rien. La belle Mussidora porte le titre de « femme pirate » parce que, suite à une épidémie, tous les bandits qui l'ont kidnappée meurent. Elle finit, abandonnée et malade et, seule passagère à bord d'un navire de pirates, elle devient par défaut pirate pour la dernière journée de sa vie. *Une Française au pôle Nord* est similaire puisque les héros du récit sont le fiancé et le père d'Isabella de Kerillo. Bien qu'elle accompagne les hommes jusqu'au pôle, sa présence est relativement peu utile au déroulement des péripéties<sup>76</sup>. Plutôt que d'intégrer des personnages féminins héroïques, ces titres servent à attiser la curiosité du lecteur.

Même quand elles n'occupent pas le rôle principal, plusieurs femmes participent activement à l'aventure et ressemblent davantage à l'émancipée qu'à la demoiselle suivant le rôle traditionnel. Du coup, beaucoup de ressemblances s'établissent entre Friquette ou

---

<sup>75</sup> Voir Fanny Jolivier, « La femme et le voyage », *Revue Jules Verne*, no 9, 2000, p. 26, et Martin Green, *op. cit.*, p. 58.

<sup>76</sup> Encore faut-il mentionner qu'elle est une excellente représentante de la féminité en aventure. De fait, elle plante des fleurs en plein pôle Nord, s'occupe des hommes malades, est fragile et belle, etc. Elle se fait l'expression de l'idéal féminin.

Annaïs de Lespars et des héroïnes principales ou importantes. Plusieurs vengeresses se manifestent. Elles sont fille de..., sœur de... ou fiancée de... Elles désirent rendre justice – comme Dolorès Guerrero, la cavalière dans *La femme au lasso* (1936) de Maurice de Moulins, qui cherche à punir les meurtriers de son époux<sup>77</sup>. Chez Paul d'Ivoi, ce sont Régine dans *Les voleurs de foudre* (1912) et May dans *Les dompteurs de l'or* (1914) qui veulent châtier leurs ennemis. La quête de l'héroïne, comme chez Annaïs, est parfois inaboutie : dans *Coq rouge*, deux héroïnes occupent le rôle principal jusqu'à ce qu'elles se retrouvent à court d'options. Alors, un héros apparaît (à mi-récit) et règle tous les problèmes. Un procédé semblable est utilisé dans *Le diable de Mallicolo* (1929) où Christiane Mareuil et son époux sont faits prisonniers sur une île habitée de cannibales et de criminels. Tout le récit tourne autour de la jeune femme, mais, à la toute fin, c'est un agent secret et l'époux qui résolvent la situation. Quant à la princesse Odoïewski de *La vagabonde* (1900), publié dans le *Journal des Voyages* puis en roman chez Mame et Fils, elle agit comme personnage principal du récit jusqu'à ce qu'un héros mieux entraîné vienne la secourir afin de l'aider à délivrer son fils disparu.

Le modèle de la sportive ou de la voyageuse se fait également plus présent à mesure que le siècle avance. Dans *La capitane* (1926) de Jean de La Hire, Hélène Cazal, une riche Française habituée aux rigueurs du Sahara, est favorablement comparée à Mme du Gast, une ancienne pilote d'automobiles, et à Isabelle Eberhardt, une voyageuse écrivaine. En 1932, c'est Rosita, « une exaltée qui joue à la Jeanne d'Arc<sup>78</sup> » et pilote un avion, qui fait figure d'amoureuse acceptable pour le héros. Pourtant, « elle faisait du sport, domptait des poulains et rêvait d'être aviatrice, rien que ça<sup>79</sup> ! » Son intrépidité ne l'empêche pourtant pas, tout comme Friquette et Annaïs, de confirmer son statut de fille puisqu'elle finit, avec

---

<sup>77</sup> « Vous êtes témoins de mon serment, amigos, déclara-t-elle... Le señor sera vengé!... Moralès Sangre, prends garde à toi. Si puissant que tu sois, ma main saura t'atteindre! Je jure par le ciel de te châtier implacablement de ton crime et de te poursuivre jusqu'à la mort! » Maurice de Moulins, *La femme au Lasso*, Paris, Jules Tallandier, coll. « Grandes Aventures et Voyages excentriques », 1936, p. 29.

<sup>78</sup> H. Gayar, *La fille des Incas*, Paris, Jules Tallandier, coll. « Grandes Aventures. Voyages excentriques », p. 9.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p 11.

l'approbation paternelle, par embrasser Robert, « ce héros! Il l'a bien gagné<sup>80</sup>. » Quant au travestissement, il est relativement fréquent puisqu'il permet des actes complètement masculins jusqu'à ce que soit révélé le sexe de la femme. Ainsi, dans *La « Brabançonne » au Pôle* (1936) d'Henriette Villette, Mlle Ichon recommence à agir en fille après que son sexe soit découvert, tout comme Teddy dans *La fille de Fantômas* (1911) de Pierre Souvestre et de Marcel Allain. Finalement, le principe de variation qui permet, comme c'est le cas chez Friquette, de prolonger une série en créant des héros semblables au premier a également servi à la création d'au moins trois autres personnages féminins héroïques dans *La fille de Fantômas* (1911) de Pierre Souvestre et de Marcel Allain, dans *Mademoiselle de Lagardère* (1929) et dans *La petite-fille du Bossu* (1931) de Paul Féval fils.

D'autre part, alors que tous les héros de romans d'aventures français sont Français, au moins le quart des héroïnes d'aventures découvertes sont anglo-saxonnes, ce qui justifie l'aventure au féminin par l'exotisme (tout relatif bien sûr) de l'héroïne qui en est porteuse. *La voyageuse de Santa-Fé* (1941) de Lucien Farnay, *Les fiancés de Manille* (1927) de Pierre Demousson, *Miss Mousqueterr* (1908) de Paul d'Ivoi, *La lionne blanche* (1927) et *La Capitaine* (1930) de Georges Le Faure, *Le message du Mikado* (1925) de Paul d'Ivoi, *La reine des crocodiles* (1926) de Frédéric Valade, *Le roi du timbre-poste* (1898) de Gérard de Beauregard et Henri de Gorsse, *L'aventurière des Sierras* (1939) de Paul Tossel, *Le Démon bleu (Miss Démon)* (1925) d'André-Albert-Armandy et *Dans les griffes des hommes jaunes* (1932) de Léonce Prache mettent tous en scène des Anglaises ou des Américaines générant l'admiration des hommes et ayant tendance à se lancer plus aveuglément dans l'aventure que leurs consœurs françaises. De fait, l'Américaine, par exemple, charme les Français, parce qu'elle semble « dotée de pouvoirs et de privilèges extraordinaires<sup>81</sup> » grâce à « [cette] aisance dans le comportement, cette apparente indépendance, [qui] fascinent avant de séduire [...]»<sup>82</sup>. Par exemple, dans *Peggy White, reine des flibustiers* (1930) de

---

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 220.

<sup>81</sup> Jacques Portes. *Une fascination réticente. Les États-Unis dans l'opinion française (1870-1914)*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, p. 227.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 228.

Joë Traveller, un père se résigne à n'avoir qu'une fille pour héritière : « Aussi, pour se consoler de cette disgrâce divine, donner l'illusion à son cœur paternel, il fit l'éducation de sa fille et l'éleva absolument comme un garçon<sup>83</sup>. » La jeune Américaine, intrépide et courageuse, n'hésitera pas longtemps à s'embarquer dans l'aventure quand elle croira son père blessé à mort, associant du même coup son intrépidité à sa piété filiale. L'influence de la littérature étrangère explique sans doute en partie l'importante présence de ces héroïnes dans le roman d'aventures. Jack London, par exemple, obtenait un franc succès en France au début du siècle : *L'aventureuse* (1927) et *Fille des neiges* (1915-1925), qui mettent tous deux en scène des héroïnes d'aventures, ont été traduits. Emilio Salgari, un autre auteur étranger publié chez Delagrave et Tallandier, a d'ailleurs créé des héroïnes d'aventures très fortes telle la comtesse Dolorès del Castillo dans *La capitaine du Yucatan* (1902). L'influence étrangère, donc, a probablement participé à l'intégration dans le roman d'aventures de personnages féminins atypiques<sup>84</sup>.

Les héroïnes d'aventures occupant le rôle principal sont très rares, mais elles se découvrent entre autres dans *Le diable de Mallicolo* (1929) d'Albert Bonneau, *Seule au monde* (1917) de Gaston Choquet, *Denise, la fille du sorcier* (1926) de Maurice Denise Mario, *Mam'zelle Caprice* (1929) de Maurice de Moulins, *Ethel King* (1911-1912) de Jean Petithuguenin, *La capitaine du Yucatan* (1902) d'Emilio Salgari et *L'aventureuse* (1911) de Jack London. Malgré tout, elles restent minoritaires dans le paysage éditorial, et il n'est pas surprenant que Matthieu Letourneux n'ait relevé que 15 romans dans lesquels on retrouve, pour la période antérieure à 1914, un « véritable héros féminin<sup>85</sup> ».

La plupart des héroïnes génèrent une grande admiration, comme Friquette et Annaïs. Quand un personnage regarde Hélène Cazal, par exemple, il « [est] saisi d'une sorte de

---

<sup>83</sup> Joë Traveller, *Peggy White, reine des flibustiers*, Paris, J. Ferenczi et fils, coll. « Le Livre d'aventures », 1930, p. 13.

<sup>84</sup> Dans l'entre-deux-guerres, c'est Tallandier qui domine le marché de l'édition, et le socle de ses collections repose surtout sur Boussenard et Paul d'Ivoi. Salgari est également très important. Tous trois ont introduit d'intéressants personnages féminins d'aventures.

<sup>85</sup> Matthieu Letourneux, *Le roman d'aventures*, *op. cit.*, p. 281.

trouble, d'une emprise qui, quoique légère, constituait une véritable fascination<sup>86</sup> ». Quant à Dolorès del Castillo, « cette femme, qui commandait la manœuvre comme le plus habile et le plus intrépide des marins, et qui guidait elle-même son navire, avec une merveilleuse sécurité, à travers les écueils de la côte yucatanaise, [elle] était vraiment admirable<sup>87</sup> ». À cet émerveillement est toujours associée une caractéristique féminine importante comme la beauté, l'élégance, la moralité, etc. puisque toutes les héroïnes se sont révélées porteuses de ce « noyau dur de féminité<sup>88</sup> » qu'on détecte chez Annaïs et Friquette. Contrairement à cette dernière, elles ont presque toutes un amoureux présenté très rapidement (souvent dans le premier ou le second chapitre) qu'elles finissent par épouser. La beauté est également un prérequis, et leur morale doit absolument rester intacte. Les héroïnes-enfants, comme Friquette, Emmie (*Le message du Mikado*) ou Gaby (*Mam'zelle Caprice*), sont moins fréquentes que les jeunes filles prêtes à convoler. Certaines héroïnes sont mariées dès le début du récit, mais elles sont rares. C'est le cas dans *Le diable de Mallicolo*, *Hélène et le poisson chinois* (1938) de Jean Bommart, *Kadidjar la rouge* (1925) de Georges Le Faure, *La femme au lasso* (1936) de Maurice de Moulins et *Mistress Branican* (1891) de Jules Verne. Dans ce dernier cas, c'est le dévouement marital qui pousse la jeune femme à rechercher son époux disparu puisque c'est « dans l'accomplissement d'un devoir impérieux qui régit son destin que la femme vernienne prend sa vraie dimension d'héroïne<sup>89</sup> ». Un peu comme chez Annaïs de Lespars et la plupart des nobles vengeresses, le combat pour une bonne cause justifie l'entrée en aventure.

Certains auteurs semblent plus portés à la création d'héroïnes d'aventures, tels Paul d'Ivoi, Pierre Demousson, Georges Le Faure et Albert Bonneau, aussi connu sous le nom de Maurice de Moulins. Il serait difficile de les qualifier de féministes (leurs personnages étant toujours ancrés, jusqu'à un certain point, dans les traditions), mais leur production se fait manifestement en parallèle avec l'évolution de la société. Sans doute certains d'entre eux

---

<sup>86</sup> Jean de la Hire, *La capitane*, Paris, J. Ferenczi et fils, coll « Les Grands romans », 1926, p. 6.

<sup>87</sup> Emilio Salgari, *La capitaine du Yucatan*, Paris, Les Éditions Maison, 2004, p. 8.

<sup>88</sup> Loïse Bilat et Gianni Haver, « Une justicière maîtresse de son destin? Le genre de l'héroïsme », *op. cit.*, p. 45-46.

<sup>89</sup> Fanny Jolivier, *loc. cit.*, p. 28.

étaient-ils plus facilement touchés par les transformations sociales. Bousсенard, par exemple, a très bien pu s'inspirer de Mme Massieu qui a publié des comptes rendus de ses voyages dans le *Journal des Voyages* de 1897-1898, soit en même temps que s'écrivait *Voyages et aventures de Mlle Friquette*. Les *Aventures extraordinaires* de Paul d'Ivoi, l'un des auteurs les plus lus avec Bousсенard, rendent par ailleurs compte des transformations sociales vécues par les femmes. Les premiers textes de ces *Voyages extraordinaires* mettent en scène des femmes idéalisées et glorieuses, mystérieuses dans leur merveilleuse féminité alors que, dans les derniers textes, l'auteur préfère des femmes réalistes<sup>90</sup>. Dans *Le message du Mikado*, l'auteur renverse même les rôles féminins et masculins puisque c'est la plus jeune fille du groupe, Emmie, qui déjoue tous les pièges et dirige toutes les actions. Les hommes du récit, soit Midoulet (un espion français), Uko (un général japonais) et Pierre (un jeune homme travesti occupant le rôle de femme de chambre) n'arrivent pas à la cheville de la jeune Emmie<sup>91</sup>. Proche du modèle d'émancipation qui commence à se répandre à la fin du siècle, elle met en valeur son éducation grâce aux références culturelles qui parsèment ses discours. Active et toujours alerte, elle fait montre d'un sang-froid qui impressionne les autres personnages. Tous sont alors en admiration devant cette « petite souris » ingénieuse, tout comme Trencavel admire la belle Annaïs de Lespars qui combat avec fureur et tout comme Friquette obtient l'approbation admirative des hommes auxquels elle vient en aide. L'aventure au féminin, lorsqu'elle est bien utilisée, se révèle donc valorisante.

#### 3.4. Conclusion partielle : Une exception qui confirme la règle

Le désordre que génère l'héroïne d'aventures est double : d'une part, elle s'approprie le goût de l'aventurier pour l'individualisme, goût qui entre en conflit avec les structures sociales : d'autre part, en tant que femme, elle dérange la stabilité sociale en ne restant pas sagement à la maison. Par le voyage ou pour la vengeance, elle quitte sa demeure, ce qui l'entraîne nécessairement dans la sauvagerie puisqu'elle sort du quotidien. Le risque, alors,

---

<sup>90</sup> Marie Palewska, « La femme chez Paul d'Ivoi : une reine dans les *Voyages excentriques* », dans *Femme et littérature populaire*, Lleida, Universitat de Lleida, 2012, p. 37-55.

<sup>91</sup> Paul d'Ivoi, *Le message du Mikado*, Paris, J. Tallandier, coll. « Œuvres de Paul d'Ivoi », 1935, 438 p.

serait qu'elle se laisse emporter et qu'émergent les tendances profondément destructrices de la femme. Or, comme l'héroïne est foncièrement pure et dévouée, qu'elle ne fait jamais mauvais usage de son corps, qu'elle est d'une grande dignité et qu'elle accepte la présence paternelle, elle conserve sa stabilité. La sauvagerie de l'aventure ne l'affecte alors pas autant qu'elle le devrait, d'autant plus que la société française de la fin du siècle trouve plus acceptable les rôles d'émancipées dont découlent les héroïnes d'aventures. Le genre, qui paraissait perturbé, est finalement respecté.

Qui plus est, en 1866, Richard Cortambert écrivait, dans son ouvrage sur *Les illustres voyageuses*, que toutes « les femmes ne doivent pas suivre une voie diamétralement opposée à celle qui semble leur être tracée par la nature<sup>92</sup> ». Il trouve qu'une mère de famille « a un autre rôle à remplir que d'affronter les périls de lointaines pérégrinations<sup>93</sup> ». Or, advenant le cas où « notre voyageuse n'est retenue dans sa patrie par aucun devoir, ses actes ne relèvent de personne, et le monde n'a pas à [sic] blâmer<sup>94</sup> ». Le voyage au féminin, placé sous le sceau de l'extraordinaire, est donc pardonnable quand il ne contrevient pas aux devoirs de la femme.

Le caractère exceptionnel des aventures de Friquette et d'Annaïs stigmatise les héroïnes<sup>95</sup> : dépassant les limites de leur sexe, elles en contournent les frontières pour mieux les confirmer. Le goût pour les romans d'aventures et les actes de Friquette étonnent le propriétaire du journal et le haut gradé de l'armée. Un étonnement similaire pétrifie Saint-Priac quand Annaïs déclare qu'elle va croiser le fer avec lui : « Je ne me bats pas avec une femme! dit Saint-Priac dans un même hurlement rauque. » (*HR*, 907) La surprise saisit également les témoins ayant vu le sauvetage de Trencavel par Annaïs. Ils sont « effarés de ce qui vient de se passer [et] stupéfaits de la chose extraordinaire [...] » (*HR*, 746). La stupeur, chaque fois, signale les gestes et les idées inusitées des héroïnes dérogeant aux normes de

---

<sup>92</sup> Richard Cortambert, *Les illustres voyageuses*, *op. cit.*, p. V-VI.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. VI.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. VI.

<sup>95</sup> Loïse Bilat et Gianni Haver, *op. cit.*, p. 24.

leur sexe. D'une certaine façon, ces femmes « seront éventuellement la caution et la bonne conscience du système [de genre]<sup>96</sup> »; en effet, ne dit-on pas que c'est l'exception qui confirme la règle?

---

<sup>96</sup> Christine Planté, *loc. cit.*, p. 107.

## CONCLUSION

L'aventure est hors-la-loi, violente et dangereuse. Toujours porteuse du hasard et d'un risque de mort, elle attire les âmes curieuses d'émotions fortes et les entraîne dans un univers de bouleversements, de changements et de sauvagerie. L'homme qui la vit est souvent un individualiste qui préfère fuir le rythme du « troupeau » : il est contestataire et revendicateur, il défie les lois et dirige sa vie comme il l'entend. Insoumis à l'ordre social, il pratique le duel, et sa maîtrise des armes est remarquable; d'ailleurs, Trencavel est un bretteur exemplaire, et Friquet apprend rapidement à se servir des revolvers. Tous deux se lancent vers les contrées lointaines ou font face à un dépaysement qui dérange leur univers quotidien. Initiés à la sauvagerie, ils apprennent à devenir des hommes et obtiennent, à la fin de leur apprentissage, une récompense confirmant leur nouveau statut d'adulte. Cette récompense prend parfois la forme d'une épouse qui marque la fin de l'aventure.

Sujet aux contraintes des genres sexuels et mise en scène dans des romans populaires où la doxa appelle une conformité aux rôles sexuels, le personnage féminin aborde différemment l'aventure. De fait, vivre l'aventure en tant que femme change la façon dont l'expérience sera décrite et mise en scène dans les récits. Ainsi, d'une part, celle qu'on nomme « aventurière » peut se profiler dans tous les types de textes, que ce soit les ouvrages de portraits, les articles de journaux, les romans, les pièces de théâtre ou les poèmes. À la fois menteuses, actrices, prostituées et criminelles, Claire, Georgette et Mme de Marillac sont renvoyées à leur nature de femme. La liberté qu'elles revendiquent devient synonyme, chez elles, d'égoïsme. La folie, qui était contenue chez les héros, se transpose en une sauvagerie féminine se manifestant par une animalisation qui serait due à un débordement incontrôlable des pulsions internes. Le risque de mort de l'aventure devient plus que réel avec ces aventurières puisqu'elles sont un avatar de la femme fatale. Charmeuses, conquérantes et autoritaires, elles aiment combler leurs désirs et provoquent par le fait même un grave désordre social lorsqu'elles s'emparent des pouvoirs traditionnellement dévolus aux hommes. Or, comme l'univers romanesque dans lequel sont plongées ces femmes suppose qu'elles sont des ennemies de l'ordre social, elles devront être punies. Une fois leur beauté enfuie, le pouvoir qu'elles tenaient des hommes disparaît : inévitablement victimes de leurs propres défauts, les aventurières finissent misérablement leurs jours.

D'autre part, les héroïnes d'aventures, que l'on retrouve surtout dans les romans d'aventures après 1900, sont représentatives de l'émancipation des femmes au tournant du siècle. Les étudiantes, les sportives et les voyageuses se font de plus en plus nombreuses; le modèle anglo-saxon, qui demande une plus grande activité physique des femmes, influence les méthodes d'hygiène de vie offertes aux jeunes Françaises. Les modèles d'émancipées sont d'ailleurs plus fréquents dans les romans vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ce qui corrobore l'idée que les héroïnes d'aventures, aussi peu nombreuses soient-elles, sont un miroir de leur époque<sup>1</sup>. À la fois conformistes et subversives, elles vivent l'aventure des hommes tout en se débattant contre l'image de l'aventurière. Dangereuses parce qu'elles dérangent le quotidien en sortant de leur demeure et en osant voyager, les héroïnes revendiquent une liberté risquée pour les femmes qui pourraient se voir masculiniser; d'ailleurs, le travestissement de leur sexe et leur sang-froid devant le danger, si peu habituel par rapport à la naturelle faiblesse féminine, étonnent. Pourtant, Friquette et Annaïs sont si déterminées à poursuivre leur quête qu'elles font montre d'une rare violence physique : l'une se bat à coup de bâtons alors que l'autre préfère l'épée qui lui permettra de vaincre ses ennemis et de défier le cardinal en duel. Ce faisant, la demoiselle de Lespars s'associe à un exercice d'affirmation de la virilité. Son sens de l'autorité la désigne par ailleurs comme un chef naturel. Quant à l'exaltation des sentiments de Friquette qui se laisse transporter par les incroyables récits de Friquet, elle est suspecte puisqu'elle pourrait conduire à une indomptable folie.

Le goût pour la vengeance et le sang, pour terrifiant qu'il devrait être quand il vient d'une femme, est, dans les romans d'aventures, contrebalancé par une affirmation de la féminité. La médecine apparaît comme un emploi acceptable pour la charmante Friquette puisqu'elle lui permet de faire valoir ses talents féminins. Le dévouement et la défense de l'honneur maternel s'opposent à l'individualisme de l'aventure pour l'aventure. Bien entendu, c'est l'utilisation du corps féminin qui fait toute la différence : là où l'aventurière est une séductrice, l'héroïne d'aventures se laisse désirer. Par conséquent, la première est entraînée par la noirceur d'une féminité pervertie dans tout ce qu'elle implique d'obsessions ou de fantasmes sociaux réprimés. L'aventure est alors détournée de sa voie aventureuse et

---

<sup>1</sup> La rareté même des héroïnes montre que le modèle des femmes émancipées est encore relativement peu répandu. Toutefois, il commence à s'insérer dans l'imaginaire social puisqu'il s'intègre à l'une des doxas que l'on retrouve dans certains romans populaires.

s'insère dans un réseau d'intrigues vouées à causer la perte de l'homme. La seconde, par contre, maintient sa vertu et son sens moral : pure et parfois amusée du danger, elle s'empare du hasard et de l'action, et colore d'une touche d'amour le roman d'aventures. La sauvagerie féminine est complètement évacuée puisque les corps féminins ne sont jamais utilisés dans le cadre d'une transaction sexuelle, ce qui explique peut-être qu'Annaïs soit surnommée « la noble aventurière » (*HR*, 717). Au contraire de l'aventurière et même de l'aventurier, l'héroïne est plus sérieuse : la folie des combats, les rires inextinguibles et l'enthousiasme de la bataille l'attirent moins. Elle est plus posée, plus douce, plus « féminine ».

Cette situation de l'entre-deux est loin d'être unique aux héroïnes d'aventures : tous les personnages féminins, anglo-saxons ou français, participant à un récit d'action ou d'aventures, ancien ou moderne, abordent de façon similaire leur entrée dans un univers masculin. Ils essaient de ne pas défier les genres de façon trop radicale : les voyageuses françaises écrivent plus souvent leurs impressions que les résultats de recherches scientifiques, et plusieurs d'entre elles accompagnent leur mari comme de dévouées épouses; les « Action-Adventure Heroines » américaines d'histoires du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle justifient leurs actes par l'obligation (comme le départ de l'époux protecteur ou la nécessité de venger la mort de leur enfant); les héroïnes des fascicules québécois des années 40 à 60 doivent sacrifier leur vie sentimentale et rester célibataire si elles veulent continuer leurs enquêtes<sup>2</sup>; les « tough girls » et les femmes d'action du XX<sup>e</sup> et du XXI<sup>e</sup> siècle sont hypersexualisées afin de prouver leur féminité et leur hétérosexualité<sup>3</sup>. Les grandes héroïnes, qui sont comparées à la figure masculine du héros, sont elles aussi soumises au même type de contraintes en ce

---

<sup>2</sup> Voir Margot Irvine, *Pour suivre un époux. Les récits de voyages des couples au XIX<sup>e</sup> siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Cahiers du XIX<sup>e</sup> siècle », 2008, 243 p.; Sandra W. Smith, « Out of Her Separate Sphere. The Action-Adventure Heroine in American Literature, 1790 to 1900 », thèse de doctorat, Graduate Faculty in English, The City University of New York, 2008, 274 f.; Louise Milot, Aurise Deschamps et Madeleine Godin (dir. publ.), Québec, Nuit blanche, coll. « Anthologie 1 », 1989, 371 p.;

<sup>3</sup> Comme la moralité de l'héroïne d'aventures, les vêtements révélateurs et les courbes très féminines ne sont pas utiles à l'action : la femme n'en sera pas davantage efficace ou dangereuse. Il s'agit davantage d'une assurance de la désirabilité de la femme. Voir à ce propos Inness A. Sherrie, *Tough Girls. Women Warriors and Wonder Women in Popular Culture*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, coll. « Feminist Cultural Studies, the Media and Political Culture », 1999, 228 p.; Loïse Bilat et Gianni Haver, « Une justicière maîtresse de son destin? Le genre de l'héroïsme », dans Loïse Bilat et Gianni Haver (dir. publ.), *Le héros était une femme... Le genre de l'aventure*, Lausanne, Antipodes, coll. « Médias et histoire », 2011, p. 35-36.

qu'elles respectent nécessairement des valeurs féminines traditionnelles. Jeanne d'Arc, par exemple, est d'un dévouement sans borne.

Nous avons conscience qu'analyser les aventurières avec les héroïnes d'aventures peut poser certains problèmes de méthodologie. De fait, elles n'apparaissent pas dans les mêmes genres de textes, les unes étant un stéréotype largement répandu alors que les secondes se cantonnent au roman d'aventures. Pourtant, aussi inattendue qu'elle paraisse, cette association nous semblait nécessaire puisque ces deux types de personnages sont souvent confondus en ce tournant du XX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle.

Le parcours du mot « aventurière » est problématique. Comme nous l'avons vu, le terme est beaucoup plus péjoratif qu'« aventurier ». L'aventure elle-même demande que la femme pose des actes allant à l'encontre de son rôle naturel, ce qui lui nuit nécessairement au XIX<sup>e</sup> siècle. Les XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles sont beaucoup moins sévères envers les actions masculines posées par les femmes. Par conséquent, le mot « aventurière » est aujourd'hui équivalent à « aventurier ». Pourtant, jamais l'intrigue et la séduction ne s'efface complètement lorsque sont associés « femme » et « aventure ». De fait, un ouvrage comme *Les meilleures aventurières de l'histoire* prend en exemple Mata-Hari, une espionne à la réputation sulfureuse qui aurait offert des spectacles de danse orientale et trahit son pays en donnant des renseignements secrets aux Allemands. Éric Le Nabour, l'auteur de l'ouvrage, justifie le choix des aventurières en écrivant que,

par aventurière, il faudrait davantage entendre "dotée de l'esprit d'aventure". Les portraits] témoignent de l'esprit d'aventure, au sens large, qui aura habité, à travers l'histoire, des femmes aussi radicalement différentes dans leur personnalité et leur comportement, que semblables dans leur désir d'absolu<sup>4</sup>...

Sous l'idée d'une aventure au féminin se condensent des notions d'héroïsme, de sentiments, de courage et d'intrigues. Une qualité, toutefois, réunie toutes les femmes en aventure : l'audace. Annaïs de Lespars est « [belle], fière, étincelante d'audace... » (HR, 519) Friquette,

---

<sup>4</sup> Éric Le Nabour, *Les meilleures aventurières de l'histoire*, Paris, Criterion, coll. « Histoire en tête : Les Meilleurs », 1991, p. 9.

elle, est d'une « singulière audace » (*VAMF*, 320) : dans son esprit germe un « projet audacieux » (*VAMF*, 306). Les aventurières d'autrefois n'ont pas souvent droit à ce qualificatif. Pourtant, certains auteurs d'ouvrages de portraits, comme Roger de Beauvoir, se révélaient curieusement admiratifs des femmes de l'intrigue qui ne craignaient pas de défier les convenances afin d'arriver à leur but. Quoi qu'on puisse reprocher aux filles Marillac, on ne peut nier leur hardiesse et leur sens du défi.

Les aventurières et les héroïnes d'aventures *osent*, et elles embrassent la vie ou la mort avec désir, folie ou passion.

## APPENDICE A

### LISTE DES ROMANS D'AVENTURES AYANT PERMIS LA CONTEXTUALISATION DES HÉROÏNES D'AVENTURES

Les textes mentionnés ici sont ceux des premières éditions. Ils permettent de situer dans le temps les œuvres. Il est tout à fait possible que les textes aient préalablement été publiés en feuilleton ou en roman, sous un autre titre. La principale base de données utilisée est le catalogue de la Bibliothèque nationale de France qui ne possède malheureusement pas tous les livres faisant partie du corpus des romans d'aventures. Les œuvres ont également été sommairement divisées en deux sections, soient celles où l'on retrouve des personnages féminins principaux, importants ou de type « émancipée », et celles où, malgré un titre suggérant la présence d'une femme, cette dernière n'est que très secondaire ou de type « traditionnel ». Les personnages de type « émancipée » pouvant être secondaires dans le récit ont été classés dans le premier groupe.

#### **Romans avec personnages féminins principaux, importants ou de type « émancipée »**

Armandy, André-Albert, *Le démon bleu (Miss Démon)*, Paris, Baudinière, coll. « Les Grands Romans d'aventures modernes », 1928.

Bonneau, Albert, *Le diable de Mallicolo*, Paris, J. Tallandier, coll. « Voyages lointains. Aventures étranges », 1929.

Boussenard, Louis, « L'île en feu », *Journal des voyages*, no 50-80, nov. 1897 à juin 1898.

———, « Voyages et aventures de Mlle Friquette », *Journal des voyages* no 1008-31, nov. 1896 à juil. 1897.

Choquet, Gaston, *L'héroïque Solange*, Paris, Offenstadt, coll. « Collection d'Aventures », 1917.

———, *Seule au monde*, Paris, Offenstadt, coll. « Collection d'Aventures », 1917.

Constant, Améro, « Coq rouge. Aventures de deux petites Parisiennes en Russie », *Journal des voyages*, no 328-359, oct. 1883 à mai 1884.

Darcy, Paul, *Aouda la guerrière*, Paris, J. Ferenczi et fils, coll. « Le roman d'aventures », 1925.

Demousson, Pierre et Demetz, *L'amazone du Nicaragua*, Paris, Jules Tallandier, coll. « Aventures et Voyages. Bibliothèque des grandes aventures », 1928<sup>1</sup>.

Demousson, Pierre, *Les fiancés de manille*, Paris, J. Tallandier, coll. « Bibliothèque des grandes aventures », 1927.

—————, *La fille du prophète*, Paris, Jules Tallandier, coll. « Voyages lointains. Aventures étranges », 1931<sup>2</sup>.

Farnay, Lucien<sup>3</sup>, *La voyageuse de Santa-Fé*, Paris, Ferenczi, coll. « Le petit roman d'aventures », 1940.

Gayar, H., *La fille des Incas*, Paris, Jules Tallandier, coll. « Grandes Aventures. Voyages excentriques », 1932<sup>4</sup>.

Gorsse, Henry de et Gérard de Beauregard, *Le roi du timbre-poste*, Paris, Hachette, 1898.

Henry-Georges, *La fille des fétiches*, Paris, Jules Tallandier, coll. « Grandes Aventures et Voyages excentriques », 1935.

Ivoi, Paul d', *Le message du Mikado*, Paris, Boivin, coll. « Voyages excentriques », 1912.

—————, *Miss Mousqueterr*, Paris, Boivin, coll. « Voyages excentriques », 1908.

—————, *Le serment de Daalia*, Paris, Combet, coll. « Voyages excentriques », 1905.

Robert, Jean-Boulan, *La sauvageonne du Bengale*, Paris, J. Ferenczi et fils, coll. « Le petit roman d'aventures », 1938.

La Hire, Jean de, *La capitane*<sup>5</sup>, Paris, J. Ferenczi et fils, coll. « Les Grands romans », 1926.

---

<sup>1</sup> Voir le personnage de Lola Leroy. Elle n'obtient pas l'amour du héros, mais elle est une amazone intrépide.

<sup>2</sup> Voir le personnage de Nadia. À la fois fille et fiancée, elle est ancrée dans un rôle traditionnel, mais elle participe à l'aventure.

<sup>3</sup> Lucien Farnay est un pseudonyme d'Albert Bonneau.

<sup>4</sup> Rosita est pilote d'avion. C'est toutefois un personnage secondaire.

———, *Les fiancés de l'aventure*, Paris, Jules Tallandier, coll. « Grandes Aventures et Voyages excentriques », 1929.

Le Faure, Georges, *La capitaine*, Paris, Jules Tallandier, coll. « Voyages lointains. Aventures étranges », 1930.

——— *Les exploits de Mam'zelle Guignol*, Paris, Jules Tallandier, coll. « Chevaliers de l'aventure », 1934.

———, *Kadidjar la rouge*, Paris, J. Tallandier, coll. « Grandes aventures et voyages excentriques », 1925.

———, *La lionne blanche*, Paris, Jules Tallandier, coll. « Aventures et Voyages », 1927.

Leonnec, Félix, *L'héritière des Ming*, Paris, Jules Tallandier, coll. « Grandes Aventures. Voyages excentriques », 1932<sup>6</sup>.

London, Jack, *L'aventureuse*, Paris, G. Crès et Cie, coll. « Aventures », 1927 (1911).

———, *Fille des neiges*, Neuchâtel, Attinger frères, 1915-1925.

Mahalin, Paul, *Mademoiselle Monte-Cristo*, Librairie Illustrée, 1896.

Mario, Maurice Denise, *Denise, la fille du sorcier*, Paris, J. Tallandier, coll. « Aventures et voyages », 1926.

Moulins, Maurice de, *La femme au lasso*, Paris, Jules Tallandier, coll. « Grandes Aventures et Voyages excentriques », 1936.

———, *Mam'zelle Caprice*, Paris, J. Tallandier, coll. « Grandes Aventures et Voyages excentriques », 1929.

Petithuguenin, Jean, *Ethel King, la Nick Carter féminin*, Paris, Eichler, no 1-100, 1912-1913.

Salgari, Emilio, *La capitaine du « Yucatan »*, Paris, C. Delagrave, 1902.

———, *La reine des Caraïbes*, Paris, J. Tallandier, coll. « Romans d'aventures et d'explorations », 1903.

---

<sup>5</sup> Ce titre n'est pas toujours correctement orthographié dans les catalogues. Ce devrait être *La capitane* et non *La capitaine*. Les recherches pour trouver l'ouvrage devront donc être faites sous les deux titres.

<sup>6</sup> Voir le personnage de la princesse Oua-i-ma Houng-Wou. Bien qu'elle soit un personnage secondaire, elle mène une révolution.

Silva, Raymond, *La fièvre blanche, Miss Edith Fox, Détective*, Paris, Librairie des Champs-Élysées, coll. « Le Masque. Série Émeraude », 1938.

Souvestre, Pierre et Marcel Allain, *La fille de Fantômas*, Paris, A. Fayard, 1911.

Pelloussat, Louis-Roger, *L'aventurière des sierras*, Paris, J. Ferenczi et fils, coll. « Voyages et aventures », 1939<sup>7</sup>.

Toudouze, Georges Gustave, *La corsaire du Pacifique*, Paris, Hachette, coll. « Bibliothèque du "Dimanche Illustré" », 1929.

—————, *Le mystère des trois rubis*, Paris, Hachette, coll. « Bibliothèque du "Dimanche Illustré" », 1930.

Traveller, Joë, *Peggy White, reine des flibustiers*, Paris, J. Ferenczi et fils, coll. « Le Livre d'aventures », 1930.

Valade, Frédéric, *Daria la noire*, Paris, Jules Tallandier, coll. « Bibliothèque des grandes aventures », 1928.

—————, *La reine des crocodiles*, Paris, Jules Tallandier, coll. « Bibliothèque des grandes aventures », 1926.

Verne, Jules, « Mistress Branican », *Magasin d'éducation et de récréation*, Hetzel, janv. à déc. 1891.

Zévaco, Michel, *Fausta vaincue*, Paris, A. Fayard, coll. « Le livre populaire », 1908.

—————, *L'héroïne, grand roman de cape et d'épée*, Paris, A. Fayard, coll. « Le livre populaire », 1910.

### **Romans avec personnages féminins secondaires ou de type « traditionnels »**

Achard, Amédée, *Belle Rose*, Paris, Nelson Calmann-Lévy, 1847.

Bommart, Jean, *La dame de Valparaiso*, Paris, Librairie des Champs-Élysées, coll. « Le Masque. Série Émeraude », 1940.

—————, *Hélène et le poisson chinois*, Paris, Librairie des Champs-Élysées, coll. « Le Masque. Série Émeraude », 1938.

---

<sup>7</sup> L'auteur est aussi connu sous le nom de Paul Tossel. L'aventurière est une femme qui se repent. De femme fatale qui charme tous les hommes, elle finit par se dévouer complètement à son fiancé.

Bonneau, Albert, *La captive de Gengis Khan*, Paris, Jules Tallandier, coll. « Grandes Aventures et Voyages excentriques », 1932.

Boussenard, Louis, *Juana, fiancée mexicaine*, Paris, Jules Tallandier, 1903.

Constantin-Weyer, Maurice, *La marchande de mort*, Paris, Librairie des Champs-Élysées, coll. « Le Masque. Série Émeraude », 1938.

D'Agraves, Jean, *La flibustière de Michelieu : La sirène des Îles d'or*, Paris, Arthème Fayard, coll. « Le livre populaire », 1935.

Dancray, Paul, *Watahah la mystérieuse*, Paris, Jules Tallandier, coll. « Les Chevaliers de l'aventure », 1932.

Dazergues, Max-André, *La déesse des nuages*, J. Ferenczi et fils, coll. « Le petit roman d'aventures », 1936.

———, *La déesse d'argent*, Paris, J. Ferenczi et fils, coll. « Le Livre d'aventures », 1929.

Demousson, Pierre, *Les captifs de la Vierge Rouge*, Paris, Jules Tallandier, coll. « Aventures et Voyages », 1926.

Fernic, Pierre-André, *La belle aux sept fourrures*, Paris, Librairie des Champs-Élysées, coll. « Le Masque. Série Émeraude », 1940.

Hamilton, Cosmo, *Un scandale*, Paris, Crès, coll. « Aventures », 1930.

Idiers, Marcel, *La reine des coyotes*, Paris, Jules Tallandier, coll. « Grandes Aventures et Voyages excentriques », 1929.

Ivoi, Paul d', *Le brahme d'Ellora*, Paris, Jules Tallandier, coll. « Bibliothèque des Grandes Aventures », 1926.

———, *La capitaine Nilia*, Paris, J. Tallandier, coll. « Œuvres de Paul d'Ivoi », 1935 (1911).

———, *Jalma la double*, Paris, Jules Tallandier, coll. « Aventures et Voyages », 1928.

———, *Jean Fanfare : La Diane de l'archipel*, Paris, Société d'édition et de librairie, coll. « Voyages excentriques », 1897.

———, *Le secret Nilia*, Paris, Jules Tallandier, coll. « Grandes Aventures et Voyages excentriques », 1932.

Le Faure, Georges, *La fille de Mandrin*, Paris, Jules Tallandier, coll. « Les Beaux Romans dramatiques », 1932.

Lecomte, Jules, *La femme pirate*, Paris, H. Souverain, coll. « Bibliothèque de romans nouveaux », 1846.

Mayne-Reid, Capitaine, *La chasseresse sauvage*, Paris, J. Tallandier, coll. « Aventures et voyages », 1926.

Motta, Luigi, *Fille des parias*, Paris, J. Tallandier, coll. « Aventures et voyages », 1928.

Moulins, Maurice de, *L'espionne du De-Tham*, Paris, Jules Tallandier, coll. « Grandes Aventures. Voyages excentriques », 1936.

———, *Zahina la sauvage*, Paris, Jules Tallandier, coll. « Grandes Aventures et Voyages excentriques », 1934<sup>8</sup>.

Normand, Jean, *La passagère du "Malaisie"*, Paris, J. Ferenczi et fils, coll. « Le petit roman d'aventures », 1938.

———, *La reine du Maroni*, Paris, Jules Tallandier, coll. « Grandes Aventures et Voyages excentriques », 1936.

Prache, Léonce, *Dans les griffes des hommes jaunes*, Paris, F. Rouff, coll. « Romans pour la jeunesse », 1932.

———, *La reine de la Cordillère*, Paris, J. Tallandier, coll. « Grandes aventures et voyages excentriques », 1931.

Rochette, Jean de la, *La révolution en dentelles*, Paris, G. Crès et Cie, coll. « Aventures », 1930.

Rosmer, Jean, *L'héritière du soleil*, Paris, J. Tallandier, coll. « Aventures et voyages », 1928.

Scott, Walter, *La sorcière des Shetland*, Paris, J. Tallandier, coll. « Aventures et voyages », 1926.

La Tour, Hubert de, *Rossignolette, cambrioleuse*, Paris, Offenstadt, coll. « Collection d'Aventures », 1917.

Willette, Henriette, *La "Brabançonne" au Pôle*, Paris, Jules Tallandier, coll. « Grandes aventures et voyages excentriques », 1936.

---

<sup>8</sup> Zahina n'est pas un personnage féminin, mais un territoire. Le récit met toutefois en scène Joyce Moran qui est enlevée par des sauvages et sauvée par le héros, Marcel.

## BIBLIOGRAPHIE

### Corpus principal

Boussenard, Louis, *Le tour du monde d'un gamin de Paris*, Paris, [s. n.], 1894, 452 p.

Boussenard, Louis, « Voyages & aventures de Mlle Friquette », *Sans-le-sou. Les grandes aventures*, Paris, Librairie illustrée, 1904, p. 285-534.

Mie d'Aghonne, Justine, *Les aventurières*, Paris, Flammarion, coll. « Auteurs célèbres », 1892, 313 p.

Zévaco, Michel, *Le capitain. L'héroïne*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2003, 1002 p.

### Œuvres de fiction citées

Boussenard, Louis, « L'île en feu », *Sans-le-sou. Les grandes aventures*, Paris, Librairie illustrée, 1904, p. 537-772.

Ivoi, Paul d', *Le message du Mikado*, Paris, J. Tallandier, coll. « Œuvres de Paul d'Ivoi », 1935, 438 p.

Gayar, H., *La fille des Incas*, Paris, Jules Tallandier, coll. « Grandes Aventures. Voyages excentriques », 1932, 224 p.

Gorsse, Henry de et Gérard de Beauregard, *Le roi du timbre-poste*, Paris, Hachette, 1898, 311 p.

La Hire, Jean de, *La capitane*<sup>1</sup>, Paris, J. Ferenczi et fils, coll. « Les Grands romans », 1926, 136 p.

Moulins, Maurice de, *La femme au lasso*, Paris, Jules Tallandier, coll. « Grandes Aventures et Voyages excentriques », 1936, 224 p.

---

<sup>1</sup> Ce titre n'est pas toujours correctement orthographié dans les catalogues. Ce devrait être *La capitane* et non *La capitaine*. Les recherches pour trouver l'ouvrage devront donc être faites sous les deux titres.

Salgari, Emilio, *La capitaine du « Yucatan »*, Paris, Éd. Maison, coll. « Femmes de caractères », 2005, 363 p.

Traveller, Joë, *Peggy White, reine des flibustiers*, Paris, J. Ferenczi et fils, coll. « Le Livre d'aventures », 1930.

#### Article et extrait cités de *La Presse*

« Une aventurière, curieux détails », *La Presse*, 24 septembre 1844, p. 3-4.

Berthoud, S. Hery, « L'auteur de simple histoire », *La Presse*, 12 avril 1840, p. 1-3.

#### Dictionnaires

*Dictionnaire universel françois et latin : contenant la signification et la définition tant des mots de l'une et de l'autre langue, avec leurs différens usages que des termes propres de chaque état et de chaque profession...*, éd. 1752.

*Le nouveau petit Robert de la langue française 2009*, version 3. 2, [Cédérom], Paris, Dictionnaire Le Robert, c2008.

*Vocabulaire de la langue française, d'après celui de Wailly et rédigé selon le dictionnaire de l'Académie française et des meilleurs lexicologues français*, éd. 1837.

Académie française, *Dictionnaire de l'Académie française*, éd. 1835.

Féraud, Jean-François, *Dictionnaire critique de la langue française (1787)*, éd. 1994.

Le Roux, Philippe-Joseph, *Dictionnaire comique, satyrique, critique, burlesque, libre et proverbial*, éd. 1750.

Littré, Émile, *Dictionnaire de la langue française*, éd. 1987.

Trésor de la langue française, « Virilité », 2013, en ligne, <<http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=2055578970;>>, consulté le 30 juin 2013.

### Textes sur l'aventure

Aziza, Claude, « Le roman d'aventures : un mauvais genre? », *NRP*, no 4, « Le roman d'aventures : un mauvais genre? », décembre 2002, p. 12-18.

Beauvoir, Roger de, *Aventurières et courtisanes*, Paris, Michel Lévy Frères, 1856, 316 p.

Bellet, Roger (dir. publ.), *L'aventure dans la littérature populaire au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Littérature et idéologies », 1985, 220 p.

Boyer, Alain-Michel et Daniel Couégnas (dir. publ.), Paris, *Poétiques du roman d'aventures*, Cécile Defaut, coll. « Horizons comparatistes », 2004, 295 p.

Céréza, François, *Le roman des aventuriers*, Monaco, Éditions du Rocher, coll. « Le roman des lieux et destins magiques », 2012, 231 p.

Corbin, Alain (dir. publ.), *Histoire de la virilité. Le triomphe de la virilité. Le XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », vol. 2, 2011, 512 p.

Courtine, Jean-Jacques (dir. publ.), *Histoire de la virilité. La virilité en crise? XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », vol. 3, 576 p.

Febvre, Lucien, « L'homme et l'aventure », dans Louis-Henri Parias (dir. publ.), *Histoire universelle des explorations. De la préhistoire à la fin du moyen âge*, Paris, Nouvelle librairie de France, vol. 1, 1964, p.11-19.

Green, Martin, *Seven Types of Adventure Tale. An Etiology of a Major Genre*, University Park, Pennsylvania State University Press, 1991, 244 p.

Jankélévitch, Vladimir, *L'aventure, l'ennui, le sérieux*, Paris, Éditions Montaigne, coll. « Présence et pensée », 1963, 224 p.

Letourneux, Matthieu, *Le roman d'aventures 1870-1930*, Limoges, Pulim, coll. « Médiatextes », 2010, 455 p.

MacOrlan, Pierre, *Petit manuel du parfait aventurier*, Paris, Sirène, coll. « Les Tracts », 1920, 83 p.

Malraux, André, « Préface », dans « Le démon de l'absolu », *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Pléiade », 1996, t. 2, p. 819-840.

Naugrette, Jean-Pierre, *Robert Louis Stevenson. L'aventure et son double*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, coll. « Off-shore (Paris, France) », 1987, 212 p.

Roth, Suzanne, *Les Aventuriers au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1980, 292 p.

Thibaudet, Albert, *Réflexions sur le roman*, Paris, Gallimard, 1963, 257 p.

Thiesse, Anne-Marie, « Le roman populaire d'aventures : une affaire d'hommes », dans Roger Bellet (dir. publ.), *L'aventure dans la littérature populaire au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Littérature et idéologies », 1985, p. 199-207.

Venayre, Sylvain, *La Gloire de l'aventure : Genèse d'une mystique moderne (1850-1940)*, Paris, Aubier, coll. « Historique », 2002, 350 p.

Weber, Anne-Gaëlle, « Lieux parcourus, lieux décrits. Sens propre et figuré du lieu commun dans le récit de voyage », dans Sylvain Venayre et Anne-Gaëlle Weber (dir. publ.), *Lieux communs du voyage*, Montréal, Nota Bene, coll. « Les cahiers du XIX<sup>e</sup> siècle », 2010, p. 9-30.

### Textes sur les femmes

Albistur, Maïte et Daniel Armogathe, *Histoire du féminisme français du moyen âge à nos jours*, Paris, Des femmes, 1977, 508 p.

Ariès, Philippe et Georges Duby (dir. publ.), *Histoire de la vie privée. De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, coll. « Points. Histoire », vol. 4, 1999, p. 63.

Aubert, Nicole, *Le pouvoir usurpé? Femmes et hommes dans l'entreprise*, Paris, Robert Laffont, 1982, 368 p.

Bellet, Roger, « La femme dans l'idéologie du *Grand Dictionnaire universel* de Pierre Larousse », *La femme au XIX<sup>e</sup> siècle. Littérature et idéologie*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1979, p. 19-27.

Bilat, Loïse et Gianni Haver (dir. publ.), *Le héros était une femme... Le genre de l'aventure*, Lausanne, Antipodes, coll. « Médias et histoire », 2011, 268 p.

Boulain, Valérie, « L'émergence de l'aventure au féminin en France de 1850 à 1936. De la voyageuse à la sportive », thèse de doctorat, Faculté des lettres et des sciences humaines, Université de la Réunion, 2009, 627 f.

Brown, Jeffrey A., *Dangerous Curves. Action Heroines, Gender, Fetishism, and Popular Culture*, Jackson (Mississippi), University Press of Mississippi, 2011, 269 p.

Cassagnes-Brouquet, Sophie et Mathilde Dubesset, « La fabrique des héroïnes », *CLIO, Histoire, Femmes et Sociétés*, vol. 30, « Héroïnes », 2009, p. 7-16.

Corbin, Alain, Jacqueline Lalouette et Michèle Riot-Sarcey (dir. publ.), *Femmes dans la Cité (1815-1871)*, Grâne, France Créaphis, 1997, 574 p.

Corbin, Alain, *Les filles de noce. Misère sexuelle et prostitution au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion, coll. « Champs histoire », 1982, 494 p.

Cortambert, Richard, *Les illustres voyageuses*, Paris, E. Maillet, 1866, 396 p.

Courtois, Luc, Jean Pirotte et François Rosart (dir. publ.), *Femmes et pouvoirs. Flux et reflux de l'émancipation féminine depuis un siècle*, Louvain-la-Neuve; Bruxelles, Collège Érasme; Nauwelaerts, coll. « Recueil de travaux d'histoire et de philologie », 1992, 202 p.

Delphy, Christine, *L'Ennemi principal 2. Penser le genre*, Paris, Syllepse, coll. « Nouvelles questions féministes », 2001, 389 p.

Dijkstra, Bram, *Les idoles de la perversité. Figures de la femme fatale dans la culture fin de siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, 475 p.

Dottin-Orsini, Mireille, *Cette femme qu'ils disent fatale. Textes et images de la misogynie fin-de-siècle*, Paris, Grasset, 1993, 373 p.

Dronsart, Marie, *Les Grandes Voyageuses*, Paris, Hachette et Cie, coll. « Bibliothèque des écoles et des familles », 1904, 311 p.

Flamant-Paparatti, Danielle, *Bien-pensantes, cocodettes et bas-bleus. La femme bourgeoise à travers la presse féminine et familiale (1873-1887)*, Paris, Denoël, coll. « Femme », 1984, 205 p.

Fraisse, Geneviève et Michelle Perrot (dir. publ.), *Histoire des femmes en Occident. Le XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Plon; Perrin, coll. « Tempus », vol. IV, 2002, 764 p.

Gaël, A., *La femme médecin. Sa raison d'être au point de vue du droit de la morale et de l'humanité*, Paris, E. Dentu, 1868, 103 p.

Godding Philippe, « La femme sous la puissance maritale (1804-1958) », dans Luc Courtois, Jean Pirotte et François Rosart (dir. publ.), *Femmes et pouvoirs. Flux et reflux de l'émancipation féminine depuis un siècle*, Louvain-la-Neuve; Bruxelles, Collège Érasme; Nauwelaerts, coll. « Recueil de travaux d'histoire et de philologie », 1992, p. 19-30.

Guillaumin, Colette, *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Paris, Côté-femmes, coll. « Recherches », 1992, 239 p.

Irvine, Margot, *Pour suivre un époux. Les récits de voyages des couples au XIX<sup>e</sup> siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Cahiers du XIX<sup>e</sup> siècle », 2008, 243 p.

Jaeger, Gérard A., *Les femmes d'abordage. Chroniques historiques et légendaires des aventurières de la mer*, Paris, Clancier-Guénéaud, coll. « Mémoire pour demain », 1984, 146 p.

Jauneau, Élodie, « Images et représentations des premières soldates françaises (1938-1962) », *CLIO, Histoire, Femmes et Sociétés*, vol. 30, « Héroïnes », 2009, p. 231-252.

Jolivier, Fanny, « La femme et le voyage », *Revue Jules Verne*, no 9, 2000, p. 25-39.

Klein-Lataud, Christine, « Ève nouvelle, nouvelle Pandore? », dans Chantal Bertrand-Jennings (dir. publ.), *Masculin/Féminin. Le XIX<sup>e</sup> siècle à l'épreuve du genre*, Toronto, Centre d'études du XIX<sup>e</sup> siècle Joseph Sablé; St. Michael's College, coll. « À la recherche du XIX<sup>e</sup> siècle », 1999, p. 199-213.

Lapierre, Alexandra et Christel Mouchard, *Elles ont conquis le monde. Les grandes aventurières, 1850-1950*, Paris, Arthaud, coll. « Les Classiques illustrés », 2007, 237 p.

Laplanche, Laurie, « L'éducation et la représentation de la citoyenneté féminine sous la Révolution française », dans Catherine Ferland et Benoît Grenier (dir. publ.), *Femmes, culture et pouvoir. Relectures de l'histoire au féminin, XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Presses de l'Université Laval, coll. « Intercultures », 2011, p. 187-203.

Le Nabour, Éric, *Les meilleures aventurières de l'histoire*, Paris, Critérium, coll. « Histoire en tête; Les Meilleurs », 1991, 264 p.

Lombroso, Cesare, *La femme criminelle et la prostituée*, Grenoble, J. Millon, coll. « Mémoire du corps », 1991, 544 p.

Martin-Fugier, Anne, *La bourgeoise. Femme au temps de Paul Bourget*, Paris, Bernard Grasset, coll. « Figures », 1983, 315 p.

Menville, Charles-François, *De l'âge critique chez les femmes, des maladies qui peuvent survenir à cette époque de la vie et des moyens de les combattre et de les prévenir*, Paris, G. Baillièrre, 1840, 567 p.

Moine, Raphaëlle, *Les femmes d'action au cinéma*, Paris, Armand Colin, 2010, 128 p.

Moreau, Thérèse, *Le sang de l'histoire. Michelet, l'histoire et l'idée de la femme au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion, coll. « Nouvelle bibliothèque scientifique », 1982, 250 p.

Palewska, Marie, « La femme chez Paul d'Ivoi : une reine dans les *Voyages excentriques* », dans *Femme et littérature populaire*, Lleida, Universitat de Lleida, 2012, p. 37-55.

Philarète, Chasles, « Les émancipées », *Encore sur les contemporains, leurs œuvres et leurs mœurs*, Paris, Amyot, 1869, p. 245-253.

Pinson, Guillaume, « La femme masculinisée dans la presse mondaine française de la Belle Époque », *CLIO, Histoire, Femmes et Sociétés*, vol. 30, « Héroïnes », 2009, p. 211-229.

Planté, Christine, « Femmes exceptionnelles : Des exceptions pour quelle règle? », *Les Cahiers du GRIF*, no 37-38, « Le genre de l'histoire », 1988, p. 90-111.

Priollaud, Nicole (dir. publ.), *La femme au 19<sup>e</sup> siècle*, Paris, Liana Levi & Sylvie Messinger, coll. « Les reporters de l'histoire no 2 », 1983, 247 p.

Primi, Alice, « La question des femmes au XIX<sup>e</sup> siècle », dans Michèle Riot-Sarcey (dir. publ.), *De la différence des sexes. Le genre en histoire*, Paris, Larousse, coll. « Bibliothèque historique Larousse », 2010, p. 161-184.

Queffelec, Lise, « Inscription romanesque de la femme au XIX<sup>e</sup> siècle : le cas du roman-feuilleton sous la Monarchie de Juillet », *Revue d'histoire littéraire de la France*, no 2, mars-avril, 1986, p. 189-206.

Rachwalska von Rejchwald, Jolanta, « Femme, pouvoir, espace dans *Au bonheur des dames* et *Une page d'amour* d'Émile Zola », *Tangence*, no 94, « Les femmes et le pouvoir dans la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle », automne 2010, p. 87-111.

Roussel, Pierre, *Système physique et moral de la femme ou Tableau philosophique de la constitution, de l'état organique, du tempérament, des mœurs, & des fonctions propres au sexe*, Paris, Chez Vincent, 1795, 380 p.

Sherrie, Inness A., *Tough Girls. Women Warriors and Wonder Women in Popular Culture*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, coll. « Feminist Cultural Studies, the Media and Political Culture », 1999, 228 p.

Smith, Sandra W., « Out of Her Separate Sphere. The Action-Adventure Heroine in American Literature, 1790 to 1900 », thèse de doctorat, Graduate Faculty in English, The City University of New York, 2008, 274 f.

Trousseau, Raymond, « Préface », *Romans de femmes du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1996, 1085 p.

Vicinus, Martha, « What Makes a Heroine? Nineteenth-Century Girls' Biographies », *Genre*, vol. 20, novembre 1987, p. 171-187.

Virey, Julien-Joseph, *De la femme, sous ses rapports physiologique, moral et littéraire*, Paris, Chez Crochard, 1825, 424 p.

### Textes généraux

Angenot, Marc, 1889. *Un état du discours social*, Longueuil, Le Preambule, coll. « L'Univers des discours », 1989, 1167 p.

Chevrier, Thierry, *Louis Boussenard (1847-1910). Vie et œuvre d'un globe-trotter de la Beauce*, Seyne-sur-Mer, Centre d'études sur la littérature populaire, coll. « Cahiers pour la littérature populaire », Hors-série, 1997, 171 p.

France, *Code Napoléon, édition originale et seule officielle*, Paris, Imp. impériale, 1807, 610 p.

Guillaume, Isabelle, *Regards croisés de la France, de l'Angleterre et des États-Unis dans les romans pour la jeunesse (1860-1914). De la construction identitaire à la représentation d'une communauté internationale*, Paris, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque de littérature générale et comparée », 2009, 444 p.

Portes, Jacques, *Une fascination réticente. Les États-Unis dans l'opinion française (1870-1914)*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, 458 p.

Rousseau, Émile, *Émile ou de l'éducation*, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2009, 841 p.

Tison, Guillemette, *Une mosaïque d'enfants. L'enfant et l'adolescent dans le roman français (1876-1890)*, Arras, Artois presses université, coll. « Études Littéraires et Linguistiques », 1998, 459 p.

### Textes sur la littérature populaire

Constans, Ellen, *Ouvrières de lettres*, Limoges, PULIM, coll. « Médiatextes », 2007, 177 p.

Couégnas, Daniel, *Introduction à la paralittérature*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1992, 200 p.

Eco, Umberto, *De Superman au Surhomme*, Paris, Librairie générale française, coll. « Livre de poche. Biblio essais », 2005, 217 p.

Forest, Maryse, « Héroïne type de fascicules québécois des années 1940 à 1960: Femme réelle et femme de papier », mémoire de maîtrise, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2003, 88 f.

Letourneux, Matthieu, *La librairie Tallandier. Histoire d'une grande maison d'édition populaire (1870-2000)*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2011, 623 p.

Nathan, Michel, *Splendeurs et misères du roman populaire*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Littérature et idéologie », 1990, 236 p.

Thiesse, Anne-Marie, *Le roman du quotidien*, Paris, Chemin vert, coll. « Le temps et la mémoire », 1984, 270 p.